


PIZZOFALCONE





VOYAGE
EN ITALIE
DE M. L'ABBÉ BARTHELEMY.

Décret concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 Juillet 1793, l'An II de la République.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité d'Instruction publique, décrète ce qui suit :

Art. I. Les Auteurs d'écrits en tout genre, les Compositeurs de Musique, les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des Tableaux ou Dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs Ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Art. II. Leurs héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

Art. III. Les Officiers de Paix, Juges de Paix ou Commissaires de Police seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des Editions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

Art. V. Tout Débitant d'Edition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Edition originale.

Art. VI. Tout Citoyen qui mettra au jour un Ouvrage, soit de Littérature ou de Gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux Exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des Estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire; faute de quoi, il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

Art. VII. Les Héritiers de l'Auteur d'un Ouvrage de Littérature ou de Gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux Beaux-Arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente Edition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde. Les* deux exemplaires, *en vertu de la loi, sont déposés à la Bibliothèque nationale.* Paris, ce premier frimaire, an X de la République Française.

Buisson

VOYAGE EN ITALIE DE M. L'ABBÉ BARTHELEMY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, DE CELLE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, ET AUTEUR DU VOYAGE D'ANACHARSIS;

IMPRIMÉ SUR SES LETTRES ORIGINALES ÉCRITES AU COMTE DE CAYLUS:

Avec un Appendice, où se trouvent des morceaux inédits de WINCKELMANN, du P. JACQUIER, de l'Abbé ZARILLO, Académicien d'Herculanum et Antiquaire du Roi de Naples, et d'autres Savans;

PUBLIÉ PAR A. SÉRIEYS, BIBLIOTHÉCAIRE DU PRYTANÉE,

Et communiqué pendant l'impression au Sénateur, neveu de cet Académicien, et au Directeur de la Monnoie des Médailles, son compagnon de voyage en Italie.



A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Lib., rue Hautefeuille, n°. 20.

AN X (1801)

[illegible]

A LA MEILLEURE
DES AMIES
DE M. L'ABBÉ BARTHELEMY.

Madame,

J'ai l'honneur de vous offrir les Lettres *que M. l'abbé* Barthelemy *écrivoit sur l'Italie, pendant le séjour qu'il fit à Rome. Vous présenter cet Hommage, c'est vous rappeler une des plus douces époques de votre vie.*

Ils ne sont point sortis de votre mémoire ces beaux jours, où, pour me servir de l'expression de M. votre époux, vous étiez le Cicerone *de cet illustre Académicien. Plus savante que M. l'abbé Venuti votre Maître, vous méliez à votre Cours d'Antiquités ces grâces toujours nouvelles, qui savent*

d'autant mieux instruire, qu'elles plaisent davantage.

Le Public ne sera point étonné de voir tant de finesse, tant de gaieté, tant de charmes dans ces Lettres, quand il apprendra que leur Auteur étoit votre Hôte, votre Ami, je dirai plus, votre Écolier.

Ce fut, Madame, dans votre Palais à Rome, que M. Barthelemy conçut le Voyage d'Anacharsis en Grèce : *à Paris, il le composa sous vos yeux. A quelle autre source eût-il puisé cette dignité de pensées, cette urbanité de style, cette sagesse d'expression, en un mot, ce poli presque parfait, qui caractérise l'une des meilleures productions du dernier siècle?*

Si votre belle ame jouit pour ainsi dire de son ouvrage, en lisant le Voyage d'Anacharsis, *elle ne sera pas moins satisfaite, en parcourant ces Épîtres familières, d'autant plus cu-*

rieuses, qu'elles réunissent les saillies de l'esprit le plus fécond, aux secrets épanchemens d'un cœur fait pour l'amitié.

Je me garderai bien, Madame, d'entreprendre ici l'éloge de M. l'abbé Barthelemy. Que pourrois-je dire qui ne fût au-dessous de ce que vous savez, et de ce que tout le monde connoît de ce grand homme? Qui mieux que vous peut parler de ses talens, de ses vertus, de ses grandes qualités du cœur, supérieures peut-être à celles de son génie?

Ces qualités, Madame, ne sont point perdues pour la société : il est des familles où elles sont comme héréditaires : le modeste Ambassadeur, qui signa les deux premières Paix de la République Française en est une preuve; elles vivent encore dans ce vénérable Compagnon de voyage, si digne d'être l'ami de M. l'abbé Barthelemy.

Quant à vous, Madame, vous m'avez défendu de vous nommer; cette défense honore votre modestie. Je pourrois vous appliquer ce passage du Tasse:

Tantò è più bella quantò men si mostra;

mais au titre que vous m'avez permis de vous donner, qui pourroit méconnoître la bienfaitrice née des Savans et des Gens de Lettres? On perd l'habitude d'être heureux, Madame; on ne perd point celle d'en faire: vous l'avez prouvé dans les temps les plus difficiles.

Cependant une autre génération s'élève; les préjugés, les passions, les intérêts particuliers pourroient obscurcir la vérité. Permettez-moi, Madame, d'emprunter le langage de M. Barthelemy lui-même. C'est ainsi que, peu de jours avant sa mort, il retraçoit dans des Notes où s'épanchoit son

*ame toute entière, le portrait de la meilleure de ses Amies : « Mde la Com- » tesse de ***, à peine âgée de dix-sept » ans, jouissoit de cette profonde véné- » ration qu'on n'accorde communé- » ment qu'à un long exercice de vertu. » Tout en elle inspiroit de l'intérêt : son » âge, sa figure, la délicatesse de sa san- » té, la vivacité qui animoit ses paroles » et ses actions, le désir de plaire qu'il » lui étoit si facile de satisfaire, et » dont elle rapportoit le succès à un » époux, digne objet de sa tendresse et » de son culte; cette extrême sensibi- » lité, qui la rendoit heureuse ou mal- » heureuse du bonheur ou du malheur » des autres; enfin cette pureté d'ame, » qui ne lui permettoit pas de soupçon- » ner le mal ».*

A ce tableau, j'ajouterai deux traits que j'ai trouvés dans une Lettre inédite du P. *Paciaudi au comte de Caylus, datée du* 7 *septembre* 1759.

Il parle aussi de la meilleure des Amies de M. l'abbé Barthelemy, et dit : C'è una donna che ha dello spirito come un angiolo, e merità tutto. *Je ne traduirai point ce passage ; il n'est personne qui ne l'entende et qui n'aime à le répéter.*

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Madame,

Votre dévoué, etc.

Sériers.

AVANT-PROPOS
DE L'ÉDITEUR.

Tout le monde connoît l'Auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*; peu de personnes maintenant connoissent l'abbé Barthelemy. Dans cet Ouvrage, il montre ce que peuvent soixante années de recherches, de méditations, de travaux littéraires, joints aux heureuses conceptions d'un esprit favorisé de la nature : on y remarque cette immense érudition, cette fraîcheur de style, ces grâces de détails, qui naissent du concours des talens mûrs, des lumières acquises et d'un goût exercé. Mais, quel que soit le mérite du *Voyage d'Anacharsis*, on n'y trouve que le génie, l'esprit et la plume de Barthelemy : son caractère et son cœur ne pouvoient se peindre sous ceux du Scythe qu'il faisoit voyager. Pour les connoître,

c'est lui-même qu'il falloit surprendre dans ses Voyages, au milieu de ses confidences, de ses épanchemens, de ses goûts, de ses pensées. Le hasard, ou plutôt le genre de mes occupations, m'a procuré cet avantage, ainsi que j'en rendrai compte plus bas.

Le Voyage de Barthelemy en Italie n'est point, à proprement parler, un Ouvrage qu'on doive regarder comme le fruit de ses veilles. Quoiqu'il soit chargé de Matériaux et d'Eclaircissemens historiques, il n'en est pas moins dépouillé de tout ce lourd et froid appareil scientifique, dont le propre est d'entraver presque toujours le génie : ce sont des Lettres d'un ami à son ami. La facilité, la hardiesse, la franchise, l'abandon et l'air quelquefois mystérieux qui les caractérisent, leur donnent un degré d'intérêt que n'auront jamais des Ouvrages mesurés au compas de la réflexion.

De-là vient l'énorme différence entre ces confidences particulières, et les Notes isolées qu'on a données par numéros, sur des Fragmens du Voyage de Barthelemy en Italie[1]. Ces Notes, s'il m'est permis d'user de cette comparaison, n'offrent qu'un squelette glacé, dont les membres épars ne conservent plus entr'eux de liaison, ni de rapport; tandis que les Lettres que je mets au jour, forment un corps plein de vie et de chaleur.

Eh! pourquoi l'amitié n'auroit-elle pas autant de feu que l'amour? Les amis n'ont-ils pas leurs secrets tout comme les amans? Barthelemy considère l'Académie des Inscriptions du même œil qu'on regarde une maîtresse : est-il étonnant qu'il prenne un si vif intérêt à ses nominations, qu'il s'emporte contre les prostitutions de ses faveurs? N'est-il

[1] *Voyez* les Fragmens du Voyage de Barthelemy en Italie, dans les Œuvres diverses du même Auteur, chez Janssen, libraire, rue des Maçons. Je suis bien loin

pas démontré qu'en faisant proposer à l'Académie, par l'organe du comte de Caylus, les Gori, les Passioneï, les Mazzochi, les Paciaudi, il a fait, pour ce Corps illustre de Savans, des acquisitions aussi précieuses que pour le Cabinet des Médailles, lorsqu'il enrichissoit ce dernier des Médailles de Cary, ou du Vetranio de l'abbé Boule?

Quant à son style et à ses pensées, quoi de plus animé que son premier coup-d'œil sur Rome; de plus tendre que son attachement envers le Comte? Tantôt il passe des journées entières au Capitole, tantôt dans une des pièces du palais Farnèse. « Je jouis, dit-il, je règne; mais je vous regrette ». Ailleurs: « J'aurois bien envie de vous embrasser; mais je voudrois que ce fût avec des

de vouloir déprécier la collection de ces Œuvres diverses de M. Barthelemy, par M. de Sainte-Croix; mais ce dernier convient lui-même, dans son Avertissement, que ce sont, en quelque sorte, de simples Fragmens. (*Note de l'Éditeur.*)

Porte-feuilles bien garnis.... Je voudrois être à Paris, sans sortir de Rome». Que dirai-je de ces passages, où tout respire le bon goût, la finesse, la gaieté, en un mot, ce *molle et facetum* dont parle Horace? Caylus est accablé de louanges par les Savans d'Italie; sa modestie les lui fait repousser. « Si vous vous fâchez, lui dit Barthelemy, vous aurez quelque grande Dédicace qui vous achévera; j'ai bien des Eloges dont je puis disposer ».

La menace d'un duel à Capoue, les cicatrices qui vont lui donner l'air d'un Antiquaire, les traits de vivacité dont pétille sa onzième Lettre, les Portraits qu'il retrace de l'abbé Boule, de Baiardi, de Gori, de Mazzochi, du comte de Gazolles, du baron de Stosch, de Passioneï, qu'il appelle son Cardinal; l'éloquence naturelle et simple avec laquelle il peint en deux mots la grandeur et la majesté des Monumens dont

la beauté l'accable ; les vastes et diverses connoissances qu'il étale, et sur-tout l'enjouement si rare dans un homme livré à des études sérieuses, font de ces Lettres non-seulement un des premiers modèles du Style Épistolaire, mais encore un dépôt précieux d'Observations littéraires, de Notices historiques, d'Epigrammes, de Bons Mots, où les affections du cœur et les charmes du sentiment rivalisent avec les saillies de l'esprit, la force du génie, et l'étendue immense d'une érudition parfaitement dirigée.

Souvent une teinte de mélancolie se mêle au tableau de ses jouissances. Rempli de la mission qu'il a reçue du Gouvernement, il se plaint de la pénurie de ses découvertes, de la modicité de ses acquisitions; il ne fait, dit-il, qu'entrevoir la vie; il est sans cesse occupé de ses Recherches, et ses Porte-feuilles restent vides.

On sait qu'il fit son Voyage en Italie

par ordre et aux frais du Gouvernement, pour enrichir le Cabinet des Médailles dont il avoit la garde ; il étoit logé chez M. de Stainville, depuis duc de Choiseul, alors Ambassadeur à Rome.

La considération dont jouissoient M. et M[de] de Stainville, plus encore par les grâces de leurs caractères que par leurs dignités, lui procuroient des facilités qui secondèrent le zèle dont il étoit animé, pour remplir une mission dont il connoissoit l'importance, et pour en surmonter les difficultés dans le pays qu'il parcouroit. Il avoit admis pour compagnon de voyage M. de Cotte, Directeur de la Monnoie des Médailles, son ami, depuis qu'il s'étoit établi à Paris, et qui lui est resté attaché par les liens de l'amitié la plus tendre, jusqu'au moment où il a confondu ses regrets avec ceux de l'univers savant.

L'original de ces Lettres[1] existe dans

[1] On pourra les voir à volonté, en s'adressant à l'Éditeur.

un Établissement littéraire dont la garde m'est confiée; elles étoient disséminées dans des Porte-feuilles qui avoient jadis appartenu au comte de Caylus. J'ai cru rendre un véritable service à l'Histoire, aux Arts et à la Littérature, que de les publier : c'est peut-être un des plus beaux Monumens qu'on puisse élever à la mémoire de Barthelemy, sans excepter même l'immortel Voyage d'Anacharsis. C'est lui-même qui voyage et qui se montre tout entier à son ami. Ce fut un des momens les plus délicieux de ma vie, que celui où je fis cette découverte. Qu'il me soit permis de communiquer à ce sujet quelques idées sur une partie de nos richesses littéraires, généralement estimée et recherchée, mais très-peu connue.

Il existe en France, dans les Établissemens publics ou particuliers, des Manuscrits précieux pour les Arts, et particulièrement pour l'Histoire. Jadis on

prétendoit que c'étoit la richesse d'une Bibliothèque : je pense que cette richesse n'en est véritablement une, que lorsqu'elle est mise en circulation. En 1793, je fis là-dessus un travail qu'un des Représentans du Peuple, victime de la journée du 31 Mai, se disposoit à présenter à la Convention. Depuis cette époque, des occupations multipliées m'ont empêché d'essayer le plan que j'avois proposé. Il seroit à désirer qu'une Association d'hommes instruits et laborieux secondât les premières exploitations de quelques Membres de l'Institut, et consacrât entièrement ses loisirs au dépouillement et à la publication de tant d'Ouvrages ensevelis dans les ténèbres.

A la vérité, pour recueillir les pensées des Grands Hommes, il faut, pour ainsi dire, s'enterrer avec eux : peu de personnes sont capables de ce sacrifice. Les Bénédictins avoient un grand avantage ; ils ne connoissoient d'autre be-

soin que celui d'étudier, de méditer et d'écrire. Eh! pourquoi le pays fertile qui reproduit les Turenne et les Vauban, ne reproduiroit-il pas les Mabillon, les Montfaucon?

Arrêtons nos regards sur l'Histoire de France : ne suffit-il pas de parcourir dans la Bibliothèque du P. Lelong, continuée par Fontette, les titres des Manuscrits historiques ensevelis dans des bibliothèques de Moines, ou dans des châteaux, pour être convaincu de l'existence des mines littéraires qu'on n'a pas encore exploitées? On écrivit dans tous les temps; mais des bienséances, ou plutôt des hommes à ménager; mais des motifs politiques, et presque toujours l'avarice des possesseurs, nous ont privés de cette partie des productions hardies qui auroient agrandi le domaine de nos connoissances.

Qu'on ne s'imagine point qu'il suf-

fise

fise d'entrer dans un Dépôt de Manuscrits, d'y ouvrir des cartons, des Porte-feuilles bien garnis, de trouver des corps d'Ouvrages complets : il faut presque toujours rassembler, rapprocher des pièces détachées, deviner l'écriture, deviner l'auteur, rectifier des passages, remplir des lacunes, éclaircir des textes, distinguer ce qui n'est pas imprimé d'avec ce qui a paru, pour un Ouvrage en compulser cent, passer des mois entiers à pâlir sur une copie mal écrite, incorrecte, infidelle ; faire des recherches souvent infructueuses, des rapprochemens appuyés sur des conjectures, et quelquefois, après tant de peines, tant de travaux, n'obtenir pour résultats que des doutes, pires qu'une ignorance absolue[1]. Fort peu de Bibliomanes, eus-

[1] Les Lettres de Barthelemy sur l'Italie ne présentent point ces difficultés ; elles sont bien au net, sans ratures et écrites en entier de la main de cet illustre Académicien. (*Note de l'Éditeur.*)

sent - ils assez de patience pour ces différentes opérations, ont assez de connoissances-pratiques pour les exécuter.

On me pardonnera cette digression en faveur de la Littérature, et de tant d'orphelins si propres à l'orner et à l'enrichir. C'est à l'intérêt qu'ils m'inspirent, que je dois la découverte de ces Lettres, et qu'on me saura gré sans doute d'avoir publiées.

J'ai ajouté, au bas des pages de ces Lettres, quelques Notes que j'ai cru nécessaires à l'intelligence du Texte, et à la fin, des Mémoires et d'autres Pièces relatives à ce Voyage. J'ai mis à contribution les lumières et les Portefeuilles de quelques Savans d'Italie, qui se trouvent actuellement à Paris, notamment du célèbre abbé Zarillo, Antiquaire du roi de Naples, l'un des Amis et Correspondans de Barthelemy. Il a bien voulu examiner toutes

les Lettres du Voyageur, qui concernent les Monumens d'Herculanum; il nous a donné sur ces détails des éclaircissemens d'autant plus précieux, qu'ils sortent de la source la plus authentique.

On ne trouvera point ici déplacée une Notice sur un Savant étranger, aussi recommandable par les talens dont il a fait constamment le plus noble usage, que par des malheurs qu'il n'avoit pas mérités.

M. l'abbé Zarillo étoit Garde des Médailles de la cour de Naples, et l'un des Académiciens d'Herculanum. Lorsque l'Armée française, sous les ordres de Championnet, se rendit maîtresse de cette ville, il fut nommé d'abord Membre et Président de la Représentation nationale provisoire; il refusa cette dignité. Le genre de ses travaux, son penchant pour des études paisibles, et sur-tout sa modestie, le rendoient insensible à des honneurs dont tant d'au-

tres se montroient si avides; mais il fut invité par Championnet à diriger des fouilles pour la République française dans la ville de Pompéia. Cette invitation étoit un ordre : s'y soustraire, c'étoit se déclarer ennemi de la République, et s'exposer à perdre la vie: Que faire ? d'un côté, une mort inévitable et soudaine; de l'autre, le ressentiment et la vengeance de la cour de Naples. Il obéit; et l'on trouve au Musée national de Paris, les résultats précieux de ces dernières fouilles, bien moins ingrates que les précédentes.

M. Zarillo paya bien cher ces découvertes, à la rentrée de l'Armée royale. Enveloppé dans la proscription générale des Napolitains qui avoient servi en quelque manière la République française, il fut traîné, pendant six mois, de cachots en cachots, et condamné enfin à un exil de cinq ans.

Il vint en France, privé de tout : mais

à peine le Gouvernement fut-il instruit de la situation pénible de cette victime également célèbre par ses malheurs et par ses lumières, qu'il s'empressa de venir au-devant de ses besoins. Il lui fut accordé une pension de cent francs par mois : cet acte d'humanité honore autant un Ministre ami des Arts, que les savantes productions dont il enrichit l'Agriculture et la Chimie. De pareils procédés font absoudre la France de l'oubli du grand Descartes.

Il seroit difficile d'exprimer la reconnoissance de ce respectable vieillard, et son estime pour notre Gouvernement. Ce que d'autres ne considèrent que comme l'acquit d'une dette sacrée payée aux Sciences et à l'Humanité, Zarillo le regarde comme le plus grand de tous les services. Les Amateurs de l'Antiquité n'apprendront point avec indifférence que cet homme, si versé dans la Numismatique, est occupé, à l'invitation du

Ministre, au Cabinet des Médailles: c'est pour ce précieux Dépôt une des acquisitions les plus précieuses.

M. Zarillo étoit digne de la correspondance et de l'amitié de M. l'abbé Barthelemy. On trouve, dans les Ecrits du célèbre Eckel, Antiquaire de Vienne, l'éloge de cet Antiquaire de Naples, sous le nom de Zarillus. Il est l'auteur d'une savante Dissertation sur l'institution des Candelabres et des Lampes chez les Egyptiens. On y remarque des découvertes sur les temps où vécut Homère. Cette Dissertation est imprimée dans les Mémoires de l'Académie d'Herculanum, dont il étoit membre. Dans sa correspondance avec Eckel, il avoit joint à cette Dissertation des Observations qui l'auroient rendue plus précieuse aux Gens de Lettres.

Il a complètement réfuté les erreurs graves de l'abbé Vella sur les *Antiquités*, et le fameux *Code des Sicules-*

Arabes, qui ont possédé anciennement l'île de Malte, sous le nom de *Mélite*.

Ses talens, ses connoissances diverses sont une preuve de ce qu'avance M. l'abbé Barthelemy dans une de ses Lettres, lorsqu'il représente les Italiens les plus renommés pour leur science, comme également versés dans la Littérature. M. Zarillo ne s'est pas uniquement montré le digne rival de Mazzochi dont il avoit été le disciple; il s'est encore distingué dans la carrière des Martial et des Horace. Ses Vers latins, s'il vouloit consentir à les mettre au jour, trouveroient plus de Lecteurs, que les Dissertations les plus savantes. Mais il semble n'être venu en France que pour nous faire rougir de la manie de tourmenter les presses, et pour nous donner des leçons de modestie.

Toutes ces Lettres ont été revues sur les originaux par M. de Cotte et par les

neveux de M. Barthelemy, qui ont permis à l'Éditeur de parcourir les Manuscrits de cet Académicien, et d'en extraire quelques morceaux insérés dans cette Collection.

VOYAGE

VOYAGE
DE J. J. BARTHELEMY
EN ITALIE.

LETTRE PREMIÈRE,

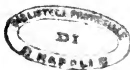
A M. LE COMTE DE CAYLUS.

Sur le Rhône, ce 19 août 1755[1].

MONSIEUR,

Vous m'avez permis de vous faire part de mes observations, et je regarde cette permission comme un devoir. Je le remplirai sans doute avec plus de zèle que de succès ; mais vous aurez la bonté de mesurer votre indulgence sur mes efforts plutôt que sur vos lumières. Cette correspondance m'honorera dans les pays étrangers. Je me glorifierai par-tout d'être étroitement lié avec un homme qui pouvoit se passer de sa naissance pour être mis au rang des hommes illustres, et qui cherche en vain à faire

[1] *Voyez* l'Appendice, n°. I.



oublier aux gens de lettres dont il favorise les travaux, ce qu'il est, ce qu'ils sont et ce que la littérature lui doit.

Je suis avec un respect qui ne peut être égalé que par ma reconnoissance.

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur

BARTHELEMY.

Je vous prie, monsieur et cher comte, de supposer que cette lettre sera à la tête de toutes celles que je vous écrirai dans la suite. Je la devois à votre nom ; permettez à présent que je ne m'occupe plus que des marques d'amitié que vous m'avez données jusqu'à présent. Je bannirai désormais de mes lettres ces termes de respect et toutes ces formules, dont on n'est jaloux qu'à proportion qu'on les mérite moins.

Nous n'avons pas eu le temps, dans notre route, de nous appesantir sur les objets d'antiquité qui se sont offerts à nos yeux ; nous sommes pressés, nous voulons nous arrêter à Nismes, à Marseille, nous embarquer et éviter l'équinoxe. Cependant nous avons remarqué à Dijon, dans l'église de saint Bénigne, les restes

d'une église qui nous a paru fort ancienne ; mais nous renvoyons cet article à M. l'abbé Lebœuf[1].

Lyon est plein d'antiquités, et l'on en découvre tous les jours. Nous avons vu le Taurobole conservé à l'hôtel-de-ville, de même que la harangue de l'empereur Claude, dont il ne reste plus qu'une partie tracée, non sur deux tables de cuivre, comme l'a dit Spon, mais sur une seule qui avoit été cassée en deux. Ce monument est d'autant plus précieux, qu'il fixe nos idées sur la manière dont Tacite composoit les harangues insérées dans ses ouvrages. Il rapporte celle de Claude, d'une manière bien différente que la table de cuivre. Il paroît qu'il s'étoit contenté d'en prendre l'esprit et de la traduire dans son style.

J'ai vu le P. Béraut ; nous avons parlé de vous, et il m'a montré ses cabinets, un bas-relief représentant Socrate, qui nous a paru fort bien,

[1] Jean *Lebœuf* étoit associé à l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. On a de lui plusieurs ouvrages ; c'étoit, disent les rédacteurs du Nouveau Dictionnaire Historique, un prodige d'érudition : elle éclate dans tous ses écrits, mais elle y est souvent mal digérée ; c'est apparemment le motif qui lui fait donner, dans une des Lettres suivantes, par M. l'abbé Barthelemy le surnom de *Bœuf Apis*. (*Note de l'Éditeur.*)

de petites agrafes de cuivre d'un très-bon goût, et quelques bonnes médailles. Je n'ai pas pu voir le cabinet des médailles de l'hôtel-de-ville; celui qui en a la garde étoit à la campagne. Le jour de notre arrivée, on avoit trouvé une inscription sépulcrale dans un couvent de religieuses; j'en ai une copie, que je vous enverrai si vous en êtes curieux; mais elle ne dit pas grand'chose. Je compte avoir l'original. M. le cardinal [1] chez qui nous avons dîné, m'a promis de la demander, et de me la garder jusqu'à notre retour. Son éminence nous a comblés de mille marques de bonté; nous en avons reçu aussi de quantité de personnes, et elles se seroient multipliées, si nous avions resté plus long-temps à Lyon. Chemin faisant, j'ai acquis quelques bonnes médailles; je n'ai encore rien trouvé pour vous, mais soyez bien persuadé que je ne vous oublierai pas.

Nous arriverons demain à Avignon, où nous aurons à peine le temps de nous arrêter.

A propos, nous avons vu, aux Chartreux de Dijon, deux tombeaux de ducs de Bourgogne dont le marbre a contracté un ton de couleur singulier: il ressemble au plus bel émail. Les avez-vous vus?

[1] Le cardinal Tencin.

Nous avons été bien contens de tout ce que M. Soufflot a fait à Lyon : outre les grands morceaux qui marquent un homme consommé dans son art, nous avons vu des traits d'esprit de sa façon dans de moindres objets. Par exemple, à l'autel de la chapelle de l'archevêché, est un bas-relief qui représente l'ange qui délivre saint Pierre. On a ménagé à côté une petite fenêtre, d'où l'ange emprunte une lumière qui semble lui appartenir et qu'il communique à saint Pierre et à la sentinelle. Cela n'est-il pas heureux ? Adieu, monsieur et très-cher comte, je finis ma lettre sans cérémonie, et vous prie de me renouveler dans le souvenir de M. Castagnier et de M^de^ Pallarin. Vous sentez bien que je n'oublie pas M^de^ et MM. d'Auriac. Je vous prie instamment de les assurer de mon dévouement tous les mercredis de l'année [1].

[1] Les mercredis étoient des jours de réunion pour les savans et les amis dont il parle. On lit dans les Mémoires sur sa vie, écrits par lui-même, qu'il y avoit chez M. de Boze, tous les mardis et tous les mercredis, des dîners auxquels étoient invités ses confrères de l'académie des belles-lettres, MM. de Réaumur, Sallier, Gédoyn, Labléterie, du Resnel, Duclos, Louis Racine, M. de Foncemagne et le comte de Caylus : c'est là que Barthelemy connut ce dernier. (*Note de l'Éditeur.*)

Je ne mets point de bornes à votre complaisance, et je l'implore pour faire passer à M^{de} de Boze tous les sentimens qui m'attachent à elle. Le président vous en prie aussi, et vous fait mille complimens. Nous passons assez bien notre temps. Nous avons la meilleure compagnie du monde. Homère, la Fontaine, Tacite, Horace amusent nos loisirs ; mais du reste dormant peu, nous observant sur nos repas, et écorchant quelquefois l'italien. Nous avons eu des journées assez ennuyeuses. Celle d'Auxerre à Dijon, qui est de trente-deux lieues, nous parut mortelle ; c'est un très-beau chemin, mais la plus mauvaise route qu'on puisse voir. Adieu, mon cher comte, je vous embrasse un million de fois, et je cours m'entretenir de vous avec les savans d'Italie.

Assurez, je vous prie, tous nos confrères, que je pars pénétré du souvenir de leurs bontés, et disposé à tout entreprendre pour les reconnoître.

LETTRE II.

De Toulon, où j'ai déjà vu quatre fois les Thermes de Puget, ce 7 septembre 1755.

J'AI bien des choses à vous dire, mon cher comte, et bien peu de temps pour vous les dire. Depuis ma dernière lettre, j'ai vu Orange, Carpentras, le pont du Gard, Nismes, Saint-Remi et Marseille [1]. Que d'objets capables d'épuiser l'admiration! L'arc d'Orange où nous nous rendîmes des bords du Rhône en charrette, se dégrade tous les jours; il seroit difficile de l'en empêcher. Le théâtre subsistera plus long-temps. La belle chose que ce mur immense appuyé contre la scène, ou plutôt qui la formoit en grande partie! Je crois avoir trouvé le temps où l'arc a été construit, et je désapprouve toutes les opinions avancées sur ce sujet. Je vous rendrai compte quelque jour de mon sentiment : l'exposition seule demanderoit beaucoup de loisir.

On voit à Carpentras les débris d'un autre arc, qu'un saint évêque a converti en cuisine. J'oubliois de vous parler de la bibliothèque; elle

[1] *Voyez* l'Appendice, n°. II.

est assez bien fournie : on l'a rendue publique. On y voit beaucoup de livres et peu de lecteurs. L'évêque a fait enchâsser dans le mur toutes les inscriptions qu'il a pu découvrir. La phénicienne ou égyptienne s'y trouve, de même que plusieurs autres qui n'ont point été publiées. La suite des médailles ne contient presque que des pièces fausses ou communes. Le bibliothécaire en a soin, c'est-à-dire qu'il les tient sans cesse renfermées.

Que vous dirai-je de la grandeur, de la beauté et de la solidité du pont du Gard ; de l'élégance, du goût et des proportions de la maison carrée ; de cet amphithéâtre que des cahutes masquent tant intérieurement qu'extérieurement ; de cette fontaine que l'architecture moderne a dégradée avec tant de magnificence et si peu de lumières ? La barbarie règne encore dans ces climats. On a brisé à Nismes une quantité prodigieuse d'inscriptions ; on a mutilé des statues : la maison carrée tombera, si l'on n'y prend garde ; un de ses murs a perdu son aplomb. On a vu des enfans poursuivre à coups de pierre des oiseaux qui faisoient leurs nids dans ces feuilles d'acanthe si admirées et si dignes de l'être.

C'est en vain que M. de Saint-Priest a donné

des ordres pour arrêter ces fureurs : ses ordres suspendent le mal pour quelque temps, mais ne peuvent en détruire la cause, qui est une ignorance honteuse. Les antiquaires de Nismes, qui se voient ravir l'objet de leur passion, gémissent continuellement de ce qu'ils ont vu, et nous ont communiqué leurs peines. J'ai cru devoir en faire part à M. le comte d'Argenson. Seroit-il donc impossible que sa majesté ordonnât que tous les monumens découverts fussent déposés dans un endroit public? Le nombre d'inscriptions qu'on détruit tous les jours à Lyon, est inconcevable. La même chose arrive à Nismes et par-tout où les Romains ont habité; nos maçons n'épargnent plus rien. N'est-ce donc pas assez que ces monumens éprouvent l'injure des temps, sans être exposés encore aux outrages des hommes!

Je reviens à la maison carrée. On ignore le temps de sa construction; mais on auroit pu le découvrir. Sur la frise et sur l'architrave étoient autrefois deux inscriptions tracées en lettres de métal attachées par des clous. On a, je ne sais dans quel siècle, arraché ces feuilles; l'impression des clous reste encore. Je vous prie de tenir dans le secret ce que je vais vous dire. Il seroit possible de lire les inscriptions par le

moyen des traces que les clous ont laissées. Serlio, je crois, l'avoit tenté; mais il étoit meilleur architecte qu'antiquaire. J'ai vu clairement que l'inscription de l'architrave commençoit par une M : en voici les traces ⁚ · ⁚ Dans la même architrave, on voit ces traces ·.· ·.· N'est-il pas visible que ce sont deux V V ? Voilà ce que je trouvai dans un quart d'heure que nous donnâmes à la maison carrée. J'ai fait depuis bien des réflexions; j'ai conjecturé que l'inscription de la frise étoit en l'honneur de l'empereur, et celle de l'architrave contenoit le nom de l'architecte. Je me suis rappelé les trois lettres que j'avois lues bien distinctement, et j'ai soupçonné que le nom de l'architecte pouvoit être Marcus VITRVVIVS. Mon dieu, que j'ai été fâché d'avoir eu cette idée si tard! Oui, mon cher comte, je repasserai par Nismes à mon retour de Rome; je ferai élever des échafauds devant la maison carrée, et je ferai l'impossible pour restituer les deux inscriptions. Je ne quitterai pas cet objet, sans vous dire encore un mot de la maison carrée et d'une folie que j'ai osé proposer au ministre; c'est de la faire transporter à Paris. Vous savez qu'elle est bâtie de grandes pierres qui ne sont point unies par le ciment. Qu'un architecte habile la décompose, en fasse-

transporter les matériaux par le Rhône ou par la mer, les appareille à Paris, et voilà mon projet exécuté.

J'ai vu l'arc de Saint-Remi et le monument qui est tout auprès ; l'un et l'autre sont gravés dans nos Mémoires, mais de façon à les méconnoître. M. de Mautour qui a voulu les expliquer, a été trompé par des copies faites presqu'au hasard, et a trompé les autres. Je crois avoir reconnu la destination de ce monument ; mais je le reverrai avec un dessinateur, car je ne vous raconte ici que la première impression que j'ai reçue. Nous passons par-tout comme des éclairs. Nous voyons tout, mais je n'oserois rien établir sur ce que nous voyons.

Me voilà enfin à Marseille, cette ville où j'ai passé mes premières années, et que j'ai revue avec tant de plaisir; cette ville où j'ai passé huit jours à mettre dans de petits morceaux de papier les superbes médailles du pauvre Cary [1] ;

[1] Voici le portrait que fait de M. Cary M. l'abbé Barthelemy dans ses Mémoires :

« M. Cary s'étoit appliqué avec succès à l'étude des monumens antiques; il avoit un beau cabinet de médailles, et une précieuse collection de livres assortis à son goût : entr'autres ouvrages, nous lui devons l'Histoire par médailles des rois de Thrace et du Bos-

cette ville enfin, où j'ai acquis la médaille en or de Vetranio qu'avoit l'abbé Boule. Oui, mon cher comte, je l'ai, je la tiens, et je suis moins flatté encore de l'avoir acquise, que d'avoir triomphé de l'obstination d'un homme qui, dans l'espace de trente ans, l'avoit refusée aux antiquaires de toutes les têtes couronnées. Cette négociation a duré presqu'une semaine entière. Les deux premiers jours, j'avois employé les termes les plus touchans, les plus persuasifs, et la vue d'une bourse de louis, encore plus persuasive : mais rien ne pouvoit adoucir le tigre. Nous nous quittâmes assez froidement. Une idée lumineuse [1] me passa dans la tête ; je la lui

phore. Ses connoissances en tout dirigées par un esprit excellent et embellies par des mœurs douces, rendoient son commerce aussi agréable qu'instructif. Je l'aimois beaucoup, etc ». (*Note de l'Éditeur.*)

[1] Cette *idée lumineuse*, dont parle Barthelemy, pour gagner l'abbé Boule, ne présente rien de lumineux à l'observateur qui veut tout entendre, ou tout deviner. Pendant long-temps j'ai cherché la solution de ce problème ; enfin, j'ai trouvé, ou du moins cru trouver une conjecture qui satisfait un peu la curiosité ; elle est appuyée sur ce que dit Barthelemy dans sa XXVII[e] Lettre, au sujet de sa négociation pour une médaille avec Muselli de Vérone. « Je passerai, dit-il, à Vérone : s'il me cède la médaille, je lui don-

fis proposer en secret. Je vis cet homme dur à mes pieds, me supplier d'accepter la médaille, et me laisser le maître des conditions. Non, jamais négociation n'a été menée plus heureusement. J'ai envie de vous en écrire l'histoire. Je vous l'enverrai par parties détachées : mais c'est à deux conditions; que vous témoignerez quelqu'envie de la lire, et qu'elle ne sera que pour vous. La description du séjour qu'habite l'abbé Boule, et mes conversations avec lui, seroient des morceaux assez singuliers.

Cet homme a beaucoup de morceaux d'antiquités, mais il est impossible de les voir. J'en ai aperçu quelques-uns par terre : c'étoient des figures égyptiennes assez bien conservées. Il a de plus le cabinet de M. Gravier dans des caisses, où chaque pièce se trouve empaquetée.

nerai quelques espérances; s'il me la refuse, je lui ferai peur de mon opposition à ses désirs, le tout fort poliment ». Il s'agissoit d'une place de correspondant à l'académie des belles-lettres.

C'est vraisemblablement la ruse qu'il employa à l'égard de l'abbé Boule, qui, sans doute, avoit, autant que Muselli, l'envie de tenir à l'académie.

Par les détails relatifs à la négociation concernant le *Vetranio*, on peut se convaincre de la différence d'intérêt entre une lettre confidentielle et les simples notes d'un journal. (*Note de l'Éditeur.*)

Il est inutile de lui faire la moindre proposition pour les acquérir : il seroit plus aisé de lui arracher la vie, et c'est ce que fera bientôt sa lésinerie, et la soif insatiable qu'il a de posséder.

Vous serez plus heureux du côté de Cary. Il possède quatre belles têtes de marbre, trois de femmes et une d'homme; un marbre d'un pied et demi de haut, représentant en bas-relief un jeune homme à demi-corps, enveloppé d'une espèce de toge, d'où il fait sortir une de ses mains appuyée sur la poitrine ;

Une figure égyptienne accroupie et les jambes croisées sur un coussin, tenant un rouleau de ses deux mains : hauteur, un pied quatre ou cinq pouces, d'une pierre rouge, noire et blanche, avec des particules de sel ; monument des plus singuliers ;

Sept marbres avec des inscriptions, la plupart sépulcrales; une tête mutilée et coiffée d'un bonnet à la phrygienne; deux ou trois têtes dont il ne reste plus que le masque; un petit tombeau d'environ six pouces de hauteur, sur lequel est sculptée en bas-relief une figure couchée et couronnée de laurier : si ce morceau est antique, il est assez extraordinaire par la forme.

J'ai interrogé M. Cary sur l'estimation qu'il faisoit de ces morceaux. Il a voulu s'en rappor-

ter à moi ; et comme je ne veux m'en rapporter qu'à vous, nous sommes convenus que vous les enverriez chercher, et que vous les estimeriez vous-même. Il faut donc que vous ayez la bonté de lui écrire une lettre de remercîmens, de donner ensuite vos ordres, pour qu'on aille prendre chez lui ces restes antiques ; et quand ils vous seront parvenus, de lui dire seulement : Votre marché est conclu. Si, au lieu d'une somme en argent, vous pouviez lui faire passer en échange des coquilles ou d'autres morceaux d'histoire naturelle, il l'aimeroit mieux.

Je n'ai pas pu faire à Marseille la vérification des deux Isis dont vous m'aviez donné une note ; la vérification du cabinet de Cary m'a entièrement absorbé.

C'est dans cette ville que j'ai reçu votre lettre ; je vous en remercie un million de fois. J'attends de vos nouvelles à Antibes, où nous serons après-demain ; on doit m'y faire tenir les lettres qui seront arrivées à Marseille depuis mon départ.

J'ai vu, chez M. Pignon, plusieurs dessins de monumens qui subsistent encore en Egypte ; ils m'ont paru très-exacts et très-bien faits. Son dessein seroit de les faire acheter au roi ; je

pense que l'acquisition seroit avantageuse. Vous les connoissez ; qu'en dites-vous ?

Il me reste à vous parler de l'impression générale que mon voyage a faite sur moi. D'abord, des excès de fatigue inconcevables ; tout y contribue. : le soleil, la poussière, le défaut de sommeil. Mais rien ne me décourage ; je sens que j'irois au bout du monde s'il le falloit ; peut-être qu'à force d'aller, j'irai plus aisément. A tout cas, peu m'importe de ce qui en arrivera, et je joue à quitte ou double ; d'ailleurs, ces peines sont bien compensées par le plaisir. Ces superbes monumens des hommes, ces grands effets de la nature qui se succèdent ou se réunissent tous les jours sous nos yeux, étendent les connoissances, agrandissent les idées, et nous portent souvent au-dessus de nous-mêmes. Rien n'est si vif que l'enthousiasme qu'on éprouve dans ces occasions, et ce plaisir affecte toutes les parties de l'ame. Mais voilà de la métaphysique ; je quitte la plume ; aussi-bien suis-je las d'écrire. Mille pardons de tant de ratures et de galimatias ; je suis trop pressé pour mieux faire. Le président me charge de vous faire ses complimens. Je vous embrasse un million de fois.

LETTRE

LETTRE III.

A Gênes, ce 22 septembre 1755.

Nous voici à Gênes, mon cher comte ; nous y sommes depuis onze jours, et nous ne savons quand nous en partirons. Des pluies effroyables nous ont fermé tout passage. Les mariniers prétendent que, s'il pleuvoit salé, ils nous conduiroient à Livourne, mais que l'eau douce est contraire aux rameurs. Les Génois disent que, pour prendre la route de Parme, il faut passer par le lit de la Polsevera, et qu'elle est extrêmement grossie par les pluies. Le chemin de la corniche du Levant n'est pas praticable. Enfin, s'il prenoit envie à la pluie de continuer encore deux mois, comme cela est arrivé quelquefois, il faudroit rester encore deux mois à Gênes. Il est vrai que nous nous y amusons beaucoup : un opéra très-mal exécuté, point de bibliothèques, point d'antiquités, à l'exception de quelques sénateurs qui sont toujours occupés, n'ayant rien à faire ; au lieu de soupers, de grands verres de limonade, ou de petites tasses de chocolat qu'on présente dans toutes les mai-

sons ; des conversations de quatre ou cinq heures, où l'on ne converse de rien.

Cependant il faut tout dire. Gênes peut satisfaire la curiosité d'un étranger pendant quelques jours. Les églises, les palais, les tableaux et sur-tout les belles statues de Puget, ont attiré plus d'une fois notre admiration. Ce Puget étoit un grand peintre en sculpture. Je pense qu'aucun artiste n'a eu autant d'esprit que lui, et n'a mieux fait parler le marbre. Un noble génois nous demandoit l'autre jour en bonne compagnie, si nous avions vu le Catin ? il entendoit par-là *il Catino* d'émeraude conservé dans l'église Saint-Laurent. « Nous l'avons vu, lui dis-je, mais sans pouvoir le manier ». Vous savez, mon cher comte, qu'il est enfermé sous sept à huit clefs, qu'on le montre bien rarement, et que ce n'est qu'avec un cérémonial ridicule.

Une populace infinie assiégeoit la porte de la sacristie, qui étoit pleine d'un monde aussi peuple que cette populace. Nous approchâmes avec peine. Le plat est de forme hexagone ; mais il est si plein de soufflures, que je ne fais aucun doute qu'il ne soit de verre. Nous n'eûmes garde de laisser échapper nos soupçons ; mais je puis vous en faire part, en vous priant de me dire

si les vraies émeraudes ont des soufflures: je ne le crois pas. Nous avons trouvé ici un homme de beaucoup d'esprit et de mérite, que vous avez connu à Paris, M. le marquis Lomellini, qui nous a fait l'accueil du monde le plus obligeant. Nous sommes aussi comblés des politesses et des attentions de M. de Neuilly. J'ai découvert quelques principes d'hommes de lettres, qui passent leur vie à faire des sonnets que personne ne lit, mais dont ils assomment les étrangers. J'ai copié une très-belle inscription qui fixe les limites de l'ancien territoire de Gênes: elle est antérieure d'environ cent cinquante ans à l'ère vulgaire; elle a été publiée, mais peu exactement. Il faudroit l'éclaircir, et c'est ce que je ne ferai pas. Il faudroit pour cela parcourir les montagnes qui sont autour de Gênes, et chercher les anciennes bornes qui, suivant l'inscription, avoient été placées sur ces hauteurs. Cependant ce monument est utile, et il me servira peut-être à déterminer le temps de l'arc de triomphe d'Orange.

Etant en Provence, j'ai été visiter les ruines de cette ville, dont je vous avois souvent parlé. J'y menai deux paysans et des plongeurs. Nous travaillâmes toute la journée, et nous ne trouvâmes que des débris informes; il faudroit y

travailler pendant un mois, pour découvrir quelque chose. Ces ruines sont auprès de la Ciotat, au fond du golfe des Baumèles. Il y a apparence que c'est l'ancien Tauroentum, château et colonie des Marseillais. Je vous enverrai dans la suite une plus ample description de ce lieu, avec deux morceaux de pot cassé chargés d'ornemens, que j'y ai trouvés [1].

Je m'étois flatté, mon cher comte, que vous m'auriez fait l'amitié de m'écrire à Gênes. Les deux lettres que j'ai reçues de vous, l'une à Marseille et l'autre à Antibes, me font souhaiter d'en recevoir par tous les courriers : elles nous ont fait le plus grand plaisir du monde. Si vous voulez bien continuer à me donner de vos nouvelles, je vous prie de m'écrire désormais à Rome, sous l'adresse de M. Boyer, secrétaire de l'ambassade de France ; il me les fera tenir par-tout, ici même, supposé que le déluge continue toujours. Apprenez-moi, je vous prie, sur qui on a jeté les yeux pour remplacer M. de Mirepoix dans notre académie, et à l'académie française.

J'oubliois de vous dire que votre secret et

[1] *Voyez*, pour de plus amples détails, sur Tauroentum, les deux Mémoires de Marin, analysés dans le Journal des Savans, ann. 1782.

votre tableau font beaucoup de bruit à Gênes, où votre nom étoit déjà connu; et qu'à Marseille je fis exposer le tableau dans le salon de l'académie de peinture, et que tous les amateurs l'admirèrent [1].

Adieu, mon cher comte, je suis désolé de n'avoir rien acquis depuis le Vetranio. Mes complimens respectueux chez M. Castagnier, à *tutti quanti*, à madame de Boze, à M. de Malesherbes; sans oublier MM. Boutin, Watelet, Mariette, de Foncemagne, etc. etc. etc. etc. etc.

[1] Quelques lignes de l'Histoire naturelle de Pline, regardées, jusqu'au temps où vivoit le comte de Caylus, comme une énigme, lui donnèrent l'idée de faire revivre, après onze cents ans, la peinture encaustique. Le secret de cette peinture consistoit en partie à coucher avec le pinceau des cires liquéfiées au feu. Le comte de Caylus, après avoir fixé en artiste le vrai sens du passage de Pline, recourut à la chimie pour vérifier ses conjectures. M. Majault, médecin de la Faculté de Paris, fit avec lui une suite d'expériences que le comte ne cessa que lorsque ses doutes furent devenus des décisions. Le 12 novembre 1754, il exposa, dans la séance publique de l'académie des belles-lettres, un tableau peint sur bois par *Vien*, suivant le procédé indiqué par Pline: c'étoit la copie d'un buste antique de Minerve. (*Note de l'Editeur.*)

LETTRE IV.

A Florence, ce 23 octobre 1755.

J'ai reçu, mon cher comte, deux de vos lettres à Gênes, et je viens d'en recevoir une autre qu'on m'a renvoyée de Rome. Je vous en rends mille grâces : elles nous ont fait très-grand plaisir, et en mon particulier, je suis bien touché de votre souvenir et des marques que vous voulez bien m'en donner. J'y réponds par le zèle le plus ardent à contribuer à votre amusement; mais je n'ai pas été heureux, depuis l'affaire de Cary, que j'ai tâché de vous ménager. Depuis Gênes jusqu'à Florence, point d'antiquaires, point de cabinets, point de curieux en ville : tout le monde se tient à la campagne.

Il me faudra peut-être repasser à Bologne, où nous n'avons séjourné qu'une semaine. J'y ai vu avec soin le cabinet des antiques, qu'on a formé à l'Institut, et j'y ai découvert quelque chose que je dois vous communiquer. Vous avez un portrait peint en or sur verre, que M. de la Nauze prenoit pour un Diaduménien, et nous pour je ne sais qui. Nous pensions

que c'étoit une espèce de bulle ou d'ornement pour suspendre au cou : point du tout ; il servoit de fond à un vase. Il y en a quelques-uns dans l'Institut, et j'en ai vu d'autres à Florence. Voici la description que j'ai prise de ceux qui sont à Bologne.

Un buste d'enfant de face, avec la bulle et cette légende : M. COCCEIVS ONESIMUS.

Autre : deux bustes au bas desquels : PIE ZESES ; deux pouces un quart de diamètre.

Un autre sans légende et un seul buste.

Un quatrième avec deux bustes et une palme : PIE ZESES en haut ; et en bas : LENTINUS CRISPI.

Vous voulez faire graver celui que vous avez ; je ne crois pas que vous deviez trop vous étendre dans l'explication : il me paroît que ces monumens sont très-connus dans ce pays-ci. J'ai vu à Bologne un manuscrit du quatorzième siècle, qui contient différens secrets touchant les arts. On y trouve celui d'appliquer les couleurs sur le verre [1], et l'or sur le papier ou sur le vélin, comme on le voit dans ces belles Heures des derniers siècles. Le premier de ces secrets

[1] *Voyez* l'Appendice, n°. III.

est trop concis dans l'explication, et devient indéchiffrable. Le second est exposé fort au long. On a commencé à l'Institut à le mettre en pratique; et les premiers essais promettoient un succès entier, lorsque la mort de celui qui avoit entrepris l'ouvrage, l'interrompit tout-à-fait. On pourroit le reprendre en France. J'ai envoyé à M. le comte d'Argenson une copie du procédé, tel qu'il est dans le manuscrit: je vous en enverrai une autre par le premier ordinaire.

Nous voici enfin à Florence, la patrie du Dante et de Michel-Ange; Florence, la capitale des arts dans leur renaissance; Florence enfin, où tout respire encore la gloire des Médicis et la protection qu'ils accordoient aux lettres. Je ne saurois vous peindre l'impression que j'ai reçue de tant de beautés réunies. Nous avons passé des jours entiers dans cette galerie, ou plutôt cet arsenal de chef-d'œuvres en tout genre. Quelle magnificence! Je n'entrerai dans aucun détail; vous avez tout vu, et avec des yeux plus éclairés que les miens.

Nous avons fouillé aussi dans le cabinet du baron de Stosch. Je lui ai remis vos soufres qu'il a reçus avec plaisir, et votre livre qu'il a lu avec autant d'avidité que de satisfaction : son

cabinet est immense : vingt-cinq mille soufres, des estampes, des pierres gravées, des antiques, des médailles, des manuscrits, des cartes de géographie, des dessins. Il a dépouillé l'Italie, et la tient encore asservie par ses correspondans; il m'a tout montré et ne m'a rien cédé. Je me suis abaissé jusqu'aux prières; elles ont endurci un cœur qui naturellement n'est pas tendre J'ai triomphé de la résistance féroce de l'abbé Boule et de quelques autres brocanteurs; mais

Je ne triomphe pas du plus puissant de tous.

J'en suis désolé, sans en être abattu. Je viens d'ourdir des trames dont il sera entouré pendant mon absence, et j'aurai peut-être le double plaisir d'avoir ce qu'il désire, et de l'avoir malgré lui.

Gori est le meilleur homme du monde, sans passion, sans jalousie et sans argent; respectable par ses mœurs et ses travaux, universellement respecté des étrangers et de ses compatriotes; cherchant des conjectures et en trouvant beaucoup, des protecteurs et n'en trouvant point. Il m'a comblé de politesses et de prévenances; il a différé de quinze jours un voyage qu'il devoit faire à la campagne, uniquement pour que nous pussions faire connoissance

ensemble. Je lui sais bon gré d'une attention si marquée; je vous proteste néanmoins qu'elle n'influe en rien sur le témoignage que je lui ai rendu. Si vous le connoissiez, vous l'aimeriez; il vous respecte et vous estime comme il le doit ' c'est-à-dire en connoisseur. Rien ne l'encourage ici; il voudroit faire imprimer trois volumes *in-fol.* avec planches, sur tous les dyptiques connus; il compte en dédier un volume à l'académie, et les autres à des Mécènes qui puissent favoriser l'impression. Je voudrois bien lui en trouver: s'il ne pouvoit consulter que la gloire, le choix ne seroit pas difficile, et nous n'écouterions pas votre modestie. Vous me ferez le plus grand plaisir du monde, si vous pouvez lui rendre service. Il a quelques petites antiquités; mais comme il vient tout récemment de déménager, je n'ai pu que les entrevoir: à mon retour à Florence, je vous en rendrai compte, et j'aurai quelque chose pour vous.

J'ai montré votre tableau par-tout où j'ai passé, et sur-tout, à Parme, à leurs altesses royales. Il a été loué et admiré par-tout; mais les plus grands éloges ont été pour l'auteur du secret. Je ne veux pas vous flatter; ce que je vous dis est vrai. J'ai donné un des exemplaires de votre ouvrage, à Gênes, à M. le marquis Lo-

mellini ; à Parme, à M. du Tillot ; à Florence, à M. le marquis Gerini. Il ne m'en reste, je crois, plus qu'un ou deux : vous me ferez l'amitié de m'en envoyer encore à Rome.

Autre commission. J'avois apporté en Italie une quinzaine d'exemplaires de ma Dissertation sur les Ruines de Palmyre ; on m'en a dépouillé par politesse. Je vous prie instamment d'en faire acheter furtivement chez M. Guérin, et de me les envoyer ou en différens paquets, ou contre-signés, ou à l'adresse de M. Boyer, secrétaire d'ambassade à Rome.

Adieu, mon cher comte, je n'ai pas eu le temps de répondre à votre lettre, et j'ai encore mille choses à vous dire ; mais j'ai si peu de temps, que je ne fais plus qu'entrevoir la vie. Tout le jour se passe ou à voir, ou à écrire, ou à me convaincre avec douleur que je suis très-ignorant en tout, et même en médailles. Ce n'est pas que j'aie trouvé encore des gens bien habiles en ce genre ; mais leurs cabinets le sont pour eux. En vérité on ne peut guère se dire antiquaire, quand on n'est pas sorti de France : soit dit entre nous. Adieu, la poste va partir.

LETTRE V.

A Rome, 5 novembre 1755.

J'AI trouvé deux de vos lettres à Rome, mon cher comte; je vous en remercie de tout mon cœur. Votre journal nous intéresse beaucoup; je crois vous voir une fois par jour, et jouir tout à la fois des beautés que m'offre ce pays, et des douceurs que j'éprouvois dans le nôtre. Je vous remercie encore des démarches que vous avez faites à l'égard de la franchise des lettres. La demande étoit juste par elle-même, et je ne doute point qu'on n'écoute la justice, toutes les fois que vous lui donnerez la main.

Enfin, mon cher comte, nous voici à Rome, bien logés, bien nourris, bien *carrossés*, comblés des politesses et des bontés de M. et M^{de} de Stainville. Je vous ai écrit l'impression que m'avoit faite la galerie de Florence; mais j'étois alors comme le rat de la Fontaine, à qui les plus petites collines paroissoient des monts Cenis ou des Cordelières. Rome a changé toutes mes idées; elle m'accable: je ne puis vous rien exprimer.

J'ai passé deux heures au Capitole, et je n'ai rien vu. L'amas énorme de statues, de bustes,

d'inscriptions et de bas-reliefs réunis dans ce palais par les soins des derniers papes, épuise l'admiration. N'espérons plus de former de pareilles collections; nous vivons dans un pays de fer pour les antiquaires : c'est en Italie qu'il faudroit faire des recherches; jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome. Je rougis mille fois par jour de ces infinimens petits monumens qui sont dans notre infiniment petit cabinet des antiques; je rougis de l'avoir montré aux étrangers : qu'auront-ils pensé de l'intérêt que je prenois à tous ces bronzes de sept à huit pouces de hauteur, à ces deux ou trois têtes mutilées, dont je voulois leur faire admirer la grandeur et la rareté? Pourquoi n'ai-je pas été averti?

Imaginez de vastes appartemens, je ne dis pas ornés, mais remplis, mais comblés de statues et de toutes sortes de monumens; un cabinet presqu'aussi grand que celui des médailles, tout plein de bustes de philosophes; un autre de bustes d'empereurs; des galeries multipliées, des corridors, des escaliers où l'on ne voit que grandes statues, grandes inscriptions, grands bas-reliefs; les fastes consulaires, un ancien plan de Rome en mosaïque, des statues colossales égyptiennes de basalte ou de pierre noire :

que sais-je ? on trouve ici l'ancienne Égypte, l'ancienne Athènes, l'ancienne Rome.

Je sais que la plupart de ces monumens ont été gravés ; mais, outre qu'il s'en découvre tous les jours qui ne l'ont jamais été, ceux qu'on a publiés le sont en différens ouvrages, et il y a bien loin d'une estampe à la réalité, et de l'église dispersée à l'église assemblée.

Sérieusement la tête m'en tourne, et j'ignore quel temps il faudra pour voir tout ce capitole, et puis tout ce colisée, et puis tous ces arcs, et puis tous ces aqueducs, et puis tout ce Saint-Pierre, et puis tous les cabinets particuliers.

Nous avons été ce matin chez le cardinal Alexandre Albani qui nous a comblés de caresses : il m'attendoit depuis long-temps, et depuis mon arrivée, il ne cessoit de m'en faire avertir. Il a vendu, il y a quelques années, son cabinet d'antiques au pape. Il lui a pris fantaisie d'en former un autre ; il a parlé, et tout a été fait. Tous ses appartemens sont remplis de statues, de bustes et de grands vases de porphyre ou d'albâtre.

J'ai vu le P. Contucci, simple jésuite, qui ne jouit d'aucun revenu ; il m'a montré plus de peintures antiques, plus de camées, plus d'antiques en or, que le plus riche particulier ne

pourroit en trouver en France. Il faut l'avouer encore une fois, ce n'est qu'ici que se trouvent des carrières inépuisables d'antiquités; et relativement aux étrangers, on devroit écrire, sur la porte *del Popolo*, cette belle inscription du Dante :

LASCIATE OGNI SPERANZA VOI CH'ENTRATE.

Votre nom est très-connu à Rome, mon cher comte, mais votre ouvrage ne l'est pas personnellement. On m'en a dit beaucoup de bien, mais c'est sur sa réputation.

Monsignor Botari, garde de la bibliothèque du Vatican, le même qui a donné le *Musæum Capitolinum*, voudroit le voir; le P. Contucci de même. Engagez le libraire de Paris, qui est en correspondance avec Bouchard, libraire de Rome, de lui en envoyer quelques exemplaires. Je me trompe et je ne réfléchis pas; je parlerai à Bouchard : il vaut mieux que la chose vienne de lui. Dites-moi si vous acheteriez volontiers quelques petits monumens d'or et d'argent, comme boucles d'oreille, statuines, etc. mais je vous préviens que tout est ici d'une cherté inconcevable. Les Italiens sont des gueux qui ne parlent de sequins que par cinquantaine.

Ne communiquez à personne ce que je vais vous dire. Il y a ici un magasin de peintures antiques, découvertes a l'ancienne Pompéia, qui périt à peu près dans le même temps qu'Herculanum. Ces peintures sont fort au-dessus de celles d'Herculanum : beau coloris, beau dessin, beaux ornemens, la plupart couvertes de plâtre ou d'autres matières qu'on enlève aisément. M. de la Condamine en avoit acquis un beau morceau avant mon arrivée, et en a fait copier d'autres. il m'a promis de m'en faire avoir; je tâcherai d'en acquérir pour le cabinet et pour vous. Dites-moi votre sentiment. Elles sont fort chères: ce qu'elles ont de plus singulier, c'est que, dans toutes, il y a une inscription en caractères que je n'avois jamais vus; ce n'est ni du grec, ni du latin, ni de l'étrusque, ni du punique : je les étudierai à loisir. Ne parlez pas de tout ceci, mon cher comte; il faut ménager la délicatesse de M. de la Condamine, qui voudroit le premier faire connoître ces peintures en France, et qui d'ailleurs me prévient par toutes sortes d'honnêtetés.

Le P. Contucci m'auroit mis sur la voie, si j'étois arrivé le premier : mais n'importe; pourvu que nous ayons de ces peintures, nous serons trop contens. La découverte est intéressante

pour

pour les arts et la littérature ; je prendrai à cet égard toutes les instructions nécessaires : mais dites-moi votre avis, et ce que vous exigez en cette occasion.

Je vous prie de demander à M. Guai que je salue, si M^{de} de Pompadour a des suites de soufre ; si, par exemple, elle a les pierres du roi en soufre, et si elle n'a que celles-là : c'est une information qu'on demande, et vous me ferez plaisir de ne pas l'oublier.

Gori que j'ai laissé à Florence, m'a montré une pierre gravée fort grande montée en bague ; c'est une cornaline représentant une espèce de scarabée, avec une coiffure et une tête de femme à l'égyptienne ; cependant elle est étrusque. Voilà peut-être la meilleure preuve de la communication des Egyptiens avec les Étrusques. Le baron de Stosch la marchande depuis longtemps ; mais j'aurai, à ce que je crois, la préférence quand je voudrai. Il pense qu'elle vaut environ quatre louis ; cela est cher, mais la pierre est singulière. La souhaitez-vous, et dois-je faire quelques démarches ?

Vous ne me dites rien de M. de Bougainville : où se trouve-t-il, et comment se porte-t-il ? Mille complimens, je vous prie, à *tutti quanti*, et nommément à M. Gibert que je n'ai pas en-

core nommé dans mes autres lettres, mais dont je ne saurois oublier l'amitié. Adieu, mon cher comte, il y a quatre ou cinq heures que j'écris, sans repos, sans suite et presque sans réflexions. Je voudrois être quatre; un pour voir, un pour réfléchir, un pour écrire, et un pour les devoirs qu'il faut remplir. Les semaines s'écoulent avec rapidité; le soleil se lève et se couche dans un clin-d'œil: voici le cinquième jour de notre arrivée; nous avons ébauché quelques visites, mais nous n'avons rien vu.

Je ne vous parle pas de médailles, ce sera pour une autre fois. J'ai mis du baume dans le sang pétillant du petit Guiard: il craignoit d'avoir perdu votre protection. Je l'ai vu sur le point de me manger d'amitiés, quand je lui ai lu l'article de votre lettre: il vous est bien attaché, de même qu'à M. Bouchardon à qui je vous prie de faire mes complimens. Il sera un jour bien content de son élève; il est plein de feu et de salpêtre: il doit nous accompagner quand nous irons voir des statues. M. Natoire nous a aussi offert ses services; il est venu aujourd'hui chez M. l'ambassadeur. Nous étions près l'un de l'autre, et nous avons bu à votre santé.

Votre peinture encaustique et le tableau qui

en fait la preuve, réussissent ici fort bien. M. et M^{de} de Stainville le montrent à tous ceux qui sont capables de juger du mérite de cette découverte, et accompagnent ce procédé de mille choses flatteuses pour celui qui en est l'inventeur. Je dois vous en avertir, premièrement parce que je prends pour moi une partie du plaisir qui doit vous en revenir (cette phrase n'est pas trop claire; mais je veux dire que vous devez me féliciter du plaisir que j'ai d'entendre dire du bien de vous : celle-ci n'est guère plus intelligible; mais je n'ai pas le temps de m'exprimer mieux) : en second lieu, afin que vous jugiez par vous-même, s'il ne conviendroit pas de lui faire témoigner quelque reconnoissance par M. de Bombarde, qui me rendroit le plus grand service, si, après avoir agréé la continuité de mon attachement, il vouloit devenir de nouveau l'interprète de ma reconnoissance à l'égard de M. de Stainville. Adieu, je n'en puis plus.

LETTRE VI.

A Rome, ce 11 novembre 1755.

Voici encore une lettre, mon cher comte, et c'est en faveur d'un sujet intéressant pour l'académie. On avoit laissé vacante la place d'académicien étranger, qu'avoit le cardinal Quirini de typographique mémoire. On vouloit savoir si M. le cardinal Passioneï voudroit l'accepter, dénuée du titre d'*honoraire*. J'avois été chargé par l'académie, ou du moins par plusieurs de nos confrères, de le pressentir à cet égard; je lui en ai parlé. Il a répondu en homme d'esprit, que la place le flattoit plus que ces misères de rang et de titre qui ne signifient rien, ou qui signifient trop, dont le vrai mérite n'a pas besoin, et qui sont un fardeau pour le mérite emprunté. Il n'a pas dit toutes ces notes-là, mais il a dit le même air: vous pouvez en conclure qu'il accepte la proposition avec joie, avec reconnoissance. Je voulois qu'il demandât la place : mais il se trouve dans des circonstances qui ne lui permettent pas de faire cette demande. Je connois

ses raisons : je vous en ferai part un jour ; elles sont très-fortes, et il y auroit plus que de l'indiscrétion à le presser de nouveau sur ce sujet. Il faut examiner à présent, si ce défaut de formalité doit être un empêchement dirimant.

Les sollicitations qu'on est obligé de faire aux académies pour y être reçu, me paroissent très-mal imaginées. Elles produisent en général des brigues et des inimitiés entre les gens de lettres. En y faisant droit, vous vous exposez à faire de mauvais choix ; en les rejetant, à faire éprouver à un honnête homme la honte d'une fausse démarche. Le danger devient plus grand à l'égard des places d'étrangers. Pourra-t-on jamais refuser un homme revêtu de dignités éclatantes, lorsque la fantaisie lui prendra de joindre à ses autres titres celui d'académicien ? S'il étoit une fois décidé et avéré que toute demande est une raison d'exclusion, l'académie ne seroit-elle pas plus libre dans ses choix ; et le mérite qu'elle iroit chercher, ne seroit-il pas flatté beaucoup plus que celui qui est obligé de se produire ? De plus, est-il certain que l'académie ait toujours exigé la demande de la part du récipiendaire ? J'ai ouï dire à M. de Boze que cet usage n'étoit pas ancien, qu'il le regardoit plutôt comme un abus

que comme une précaution nécessaire, et qu'il suffisoit en général que cette demande fût faite par un académicien qui répondît de l'acceptation. Je vais plus loin, et je suppose que l'usage soit ancien et constant; n'est-il pas des occasions où un corps doit renverser lui-même les bornes qu'il s'est prescrites? et qui jamais mérita mieux une exception que M. le cardinal Passioneï?

Je ne vous parle pas de sa naissance, de ses dignités, ni même de sa place de bibliothécaire du Vatican, titres sans doute éclatans, mais qu'il oublie lui-même, ou qui sont au-dessous de son mérite. Je vous parlerai de ses connoissances dans tous les genres de littérature, de la protection qu'il accorde aux talens, de ses correspondances depuis plus de quarante ans avec tous les savans de l'Europe, des relations particulières qu'il a eues autrefois avec Renaudot, Longuerue, Boileau, Reland, Cuper, Gronovius, et tant d'autres grands hommes qui, dans bien des occasions, l'ont consulté, et qui dans toutes ont eu pour lui la plus singulière vénération. Je vous parlerai d'une bibliothèque immense qu'il a rassemblée, où tous les savans de Rome trouvent des secours assurés, et qu'il connoît comme vous

connoissez l'antiquité et les arts. Je vous parlerai des soins qu'il s'est donnés pour augmenter le précieux dépôt des antiques du Capitole, du goût éclairé qu'il a pour ce monument, et d'un recueil considérable d'inscriptions antiques qu'il a dans sa maison de campagne et qu'il va publier incessamment. Je vous parlerois enfin de l'estime particulière qu'il m'a témoignée pour vous, si je ne craignois de faire tort à ma cause, en vous laissant entrevoir un motif d'intérêt personnel. Ce qui vous touchera plus, c'est un caractère de vérité et de franchise, qui lui a attiré la haine de la plupart des cardinaux, un caractère de fermeté, qui le rend terrible à des sociétés religieuses, enfin un caractère de probité, qui a toujours été reconnu dans un pays où la politique et l'hypocrisie déguisent toutes les vertus et tous les vices. Enfin, voulez-vous un trait plus fort ? il nous a *grisés* hier complètement avec un vin excellent, uniquement destiné pour les gens de lettres que la curiosité amène dans ce pays barbare.

Je vous demande pardon, mon cher comte, de tout ce détail : peut-être deviendra-t-il inutile, et que dans l'académie, il ne sera pas même question des vaines formalités qui me causent tant d'alarmes. J'ai cru devoir vous

prévenir. J'ai fait la même chose à l'égard de M. Pignon, M. de Sainte - Palaye, M. de Bougainville. Vous aimez tous l'académie ; c'est lui procurer de l'honneur, que de l'engager à passer par - dessus ces prétendues règles. Si vous vous unissez, vous en viendrez facilement à bout. Je vous le demande comme une grâce. Cette affaire me tient à cœur. J'ai besoin du cardinal. J'ai déjà reçu de lui mille marques d'attention et d'amitié.

Je compte en recevoir d'autres dans la suite. Je m'expliquerai un jour plus au long avec vous. Pour le présent, je vous réitère ma prière ; c'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire.

Je vous ai parlé dans ma dernière lettre d'un trésor de peintures antiques découvert, à ce qu'on dit, à Pompéia. La Condamine m'en a fait avoir un morceau que j'ai acheté vingt sequins, c'est-à-dire deux cents livres. Je l'ai pris pour vous ; et s'il vous paroît trop cher, le président de Cotte s'en accommodera : vous me répondrez là-dessus. Il a environ deux pieds et demi de hauteur ; il étoit couvert d'un enduit, on l'a ôté ; mais on en a laissé une bande sur les bords pour ceux qui auront la curiosité de savoir comment on les tire de terre. Je tâcherai d'aller de Naples à Pompéia.

Adieu, mon cher comte, la rapidité du temps m'afflige ; j'ai à peine le loisir de respirer. Il faudroit un séjour de plusieurs années à Rome. Quelle mine pour les antiquaires ! Je parle des connoissances qu'on y peut acquérir, et non des acquisitions qu'on y peut faire. Tout y est d'une cherté horrible. Je voulois acheter ce matin un bel anneau d'or antique ; la monture en est singulière. On y lit ce mot grec : ΕΥΚΤΟΧΙ, que je n'entends pas, à moins que ce ne soit un nom propre. La pierre, qui est un onix, représente deux portraits en regard d'un empereur et d'une impératrice. On le dit d'Aurélien et de Sévérine : il y a, dit-on, pour une once d'or ; mais on en demande soixante écus romains, c'est-à-dire trois cents livres. Vous prévoyez bien ce que j'ai à répondre.

Je reçois à l'instant votre dernière lettre : je vous en remercie ; j'y répondrai au plutôt. Le fait du roi Nicolas est fortement contesté dans ce pays-ci.

LETTRE VII.

A Rome, le 1er décembre 1755.

Je profite, mon cher comte, d'une occasion qui se présente pour vous écrire quatre mots. Je vous remercie de votre dernière lettre ; elle m'a fait autant de plaisir que les précédentes, c'est-à-dire beaucoup. Je ne vous fais pas de complimens ; je m'en acquitterois mal, et vous ne les aimez pas.

Je vous envoie deux notices différentes des antiquités découvertes depuis quelque temps à Rome ; les prix y sont marqués, et vous vous amuserez à les parcourir. Vous recevrez aussi une lettre du docteur Gori, qui demande la correspondance de l'académie. Je vous prie de la remettre au président ou au secrétaire, en les priant l'un ou l'autre de supprimer, en lisant, tout ce que Gori dit en ma faveur : ce sont de ces hyperboles italiennes qui ne signifient rien ici, et qui en France ne signifient que trop. Il avoit d'abord exprimé sa demande dans une lettre qui m'étoit adressée, et dont l'encens faillit à m'étouffer. Je le lui rendis, en le priant de

s'adresser en droiture à l'académie ; il l'a fait, et son encensoir me poursuit encore dans sa lettre. Malgré cette persécution, je vous prie de vous intéresser à lui : sa demande est dans les règles ; j'ai tâché de la revêtir de toutes les formalités nécessaires, afin de réparer en quelque façon celle que j'ai faite pour M. le cardinal Passioneï. L'exemple d'un des plus célèbres antiquaires de l'Italie, deviendra, si l'on veut, une règle pour ne pas recevoir aisément les correspondans étrangers. J'engagerai encore, si je puis, le chanoine Mazzochi à faire la même démarche, et j'espère que l'académie ne me saura pas mauvais gré de lui avoir procuré pour simples correspondans, des hommes capables de décorer les listes les plus distinguées.

J'attends avec impatience des nouvelles sur l'affaire du cardinal Passioneï. Je ne saurois vous dire combien elle me tient à cœur. Plus je le connois, plus j'en suis enchanté, et je ne finirois point, si je vous racontois toutes ses bontés pour moi. Dès que je lui ai appris mon voyage à Naples, il a écrit et a fait écrire tous ses amis, dans tous les endroits par où nous devons passer. Il avoit tellement prévenu le pape en ma faveur, que j'en ai reçu les marques les plus flatteuses de bonté papale. Il se rappelle

souvent avec plaisir d'avoir connu madame votre mère, et m'a chargé plusieurs fois de vous dire bien des choses pour lui. Je vous parlerai plus au long de son éminence, soit dans mes lettres, soit à Paris ; car j'avoue naturellement que j'en suis charmé.

Nous partons après-demain pour Naples. Le président, qui vous fait mille complimens, emmène avec nous Guiard, et Fauchet, architecte volontaire et garçon fort doux et très-intelligent.

J'ai vu Giraldi qui ne m'a pas reconnu, quoique je l'eusse vu plusieurs fois chez M. de Gouvernet. Il est abbé, marié, chimiste et antiquaire : il a une femme infiniment jolie, dont il est infiniment jaloux, et des antiquités dont il ne me paroît pas se trop soucier. A mon retour de Naples, je compte vous envoyer le tout, à l'exception de la femme.

J'ai toujours la peinture antique que j'ai achetée, non vingt sequins, comme je vous l'avois d'abord marqué, mais seize. On a laissé sur le tableau deux bandes de l'ancien mastic ou plâtre qui s'y est attaché ; il est très-difficile de l'ôter : on demande pour cela quatre sequins. Peut-être qu'à Paris vous trouverez le moyen de le nettoyer ; si vous y trouviez de la difficulté, je

le ferois nettoyer ici. Au reste, vous savez ce que je vous ai marqué ; le président prendra cette peinture, si vous n'en voulez point.

Il y a ici un antiquaire nommé l'abbé Bracci, qui fait un ouvrage sur les pierres gravées. Je m'intéresse à lui, et je voudrois lui procurer l'ouvrage de M. de Gravel qu'il ne connoît pas : comment pourrions-nous faire ?

J'ai acquis quelques bonnes médailles, mais je ne suis pas content. J'agite Rome et l'Italie par mes lettres et mes intrigues. Je supporte avec patience les refus et l'insolence des procédés qu'on a quelquefois avec moi. Je suis soutenu par mon devoir et une passion peut-être supérieure au devoir. Je n'ai fait qu'entrevoir Rome. Les détails presqu'imperceptibles des médailles, et les longueurs assommantes que ce commerce entraîne, absorbent tout mon temps. Mon voyage de la Calabre est rompu ; il est impossible d'y voyager. Je ne réponds pas de celui de Sicile. J'ai vu ce matin un provincial des jésuites qui y fait sa résidence, et qui l'a parcourue plusieurs fois. Il prétend qu'on peut y voyager avec sûreté et avec succès. D'autres personnes consultées disent la même chose. M. le cardinal Valenti, secrétaire d'état, à qui

M. l'ambassadeur en a parlé, approuve ce voyage. Mais l'approuvera-t-on en France? puis-je aller sans un dessinateur intelligent? voudra-t-on me fournir de nouveaux fonds, et oserai-je les demander? Il en faut pourtant, car je suis ruiné. N'importe; je prendrai de nouvelles informations à Naples, et je me consulterai de nouveau à mon retour. J'en aurai le temps, la saison favorable pour voyager en Sicile, tombant le mois de mai ou d'avril.

J'étois avec le P. Boscovitz, célèbre mathématicien, et l'un de ceux qui ont travaillé à la mesure du degré, lorsque je reçus la consultation de M. de la Nauze. Voici la réponse : je vous prie de la lui remettre, et de lui faire mille complimens. J'ajoute que la comparaison des deux cartes de M. de Lisle et de M. d'Anville se trouvera dans l'ouvrage que le P. Boscovitz et le P. Lemaire son compagnon ont composé, et qui paroîtra avant la fin de cette année.

Ayez la bonté d'annoncer cette nouvelle à M. d'Anville; il m'avoit demandé, dans son Mémoire, dans quel temps on auroit le résultat des opérations de ces deux jésuites. L'ouvrage fera un volume *in*-4°., et il sera accompagné d'une très-grande carte de tout l'État ecclésiastique.

Adieu, mon très-cher comte.

J'ai reçu les dissertations de votre ouvrage ; je vous en remercie. Ayez la bonté de tenir compte de ce que vous aurez dépensé pour moi.

LETTRE VIII.

A Naples, le 10 décembre 1755.

La veille de mon départ de Rome, mon très-cher comte, je reçus une de vos lettres, à laquelle je vais répondre par article; mais je vous en remercie d'abord. Cette attention à écrire tous les jours pour moi quelque chose, me flatte infiniment. Soyez persuadé que j'en connois tout le prix, et que vous me faites tort en me pressant si fort de voir M. le comte de Gazolles. Pouvez-vous croire que, dans les mouvemens de reconnoissance dont vos bontés me pénètrent, j'aie besoin de longues exhortations? Je verrai au plutôt ce général de l'artillerie: on m'a déjà dit qu'il est à Naples; et à moins qu'il ne parte incessamment pour Caserte où la cour se trouve actuellement, je m'acquitterai au plutôt de votre commission. S'il part pour s'y rendre, je l'y poursuivrai; car ce motif suffiroit pour m'engager à y aller, quand même je n'en aurois pas d'autre.

Je vous fais mon compliment sur l'ouvrage de M. Leroi; je désire comme vous qu'il paroisse

roisse ; mais je souhaiterois que vous laissassiez passer d'abord celui des Anglais. Ne seroit-il pas possible que plusieurs personnes eussent mieux vu qu'une seule ? Ces Anglais ne sont pas ceux de Palmyre : c'est une autre troupe qui a demeuré long-temps à Athènes, et dont l'ouvrage, dit-on, ne tardera pas à paroître : j'en ai entendu dire beaucoup de bien à des gens indifférens. Si par hasard il valoit mieux que celui de M. Leroi, cette nation avantageuse triompheroit. Vous connoissez mieux que moi la force de l'objection, et je la soumets à votre avis.

Autre compliment sur la destruction des maisons du Vieux-Louvre. Mais que vous dirai-je sur la démarche de notre honoraire ? En vérité cela est bien singulier ; je n'y vois d'autre remède que de supprimer ce titre dont vous n'avez pas besoin, ou d'élever à ce rang les deux plus anciens pensionnaires. Ce dernier parti, en faisant disparoître des distinctions qui ne subsistent à présent qu'en apparence, nous donneroit de très-bons sujets.

Je suis flatté de la confidence que vous m'avez faite au sujet des encyclopédistes. Je prends part à vos sentimens, ils sont bien fondés ; mais je pense qu'ils auront de la peine à vous faire

aucun tort : ce ne sera pas du moins en Italie, où votre découverte est solidement constatée. Elle l'est aussi en France, et nos Mémoires détruiront toujours les vains soupçons de l'Encyclopédie, ou plutôt de l'auteur de l'article en question. J'ai grande envie de le lire ; mais vraisemblablement ce ne sera qu'en France, où il n'y a pas apparence que je retourne sitôt que vous le pensez, malgré l'empressement que j'ai d'y revoir mes amis, et de retourner à mes affaires. Les menus détails des médailles me prennent un temps considérable. Les mauvais temps, la brièveté des jours, tout prolonge mon séjour dans les villes où je me trouve.

J'ai fait vos complimens au consul, qui y a été bien sensible. J'ai vu aussi M. d'Artenai, qui me paroît galant homme et assez instruit des antiquités de ce pays. Mais je n'ai pas vu encore Portici ; tout ce qu'on en dit est bien singulier ; les fouilles mal conduites, souvent abandonnées et reprises par le même caprice qui les avoit fait abandonner. Un mystère impénétrable règne sur toutes ces opérations ; des ordres sévères et terribles empêchent toute communication. Baïardi est assez mal en cour : il quittera peut-être ce travail ; on m'en a dit bien du mal.

Adieu, mon cher comte, je vous embrasse un million de fois; soyez persuadé que je ne retournerai pas les mains vides, soit pour vous, soit pour le cabinet du roi.

LETTRE IX.

Du 11 décembre 1755.

Je viens de chez le prélat Baïardi ; je lui ai remis la lettre de notre ami Bougainville : il en a été satisfait. Il est convenu qu'il n'écriroit plus pour cette place, et que ses amis de Paris veilleroient à ses intérêts. Il étoit dans son lit, accompagné d'un catarre violent, avec une grosse veste bleue, et un grand bonnet noir ; son lit, sa chambre pleins de tas de livres ; un abbé vieux, long, crasseux, affublé d'une lourde perruque, et sans manchettes, lui tenoit lieu de secrétaire. Il lui dictoit une lettre en réponse à un moine qui avoit osé traiter d'hérésie le système de Copernic : cette lettre a duré très-long-temps. J'ai vu passer en revue l'affaire de Josué, des antipodes, de Galilée, etc.

A la fin, nous sommes entrés en matière. J'ai débuté par des complimens de votre part ; aussitôt grandes exclamations : « Mon bon ami monseigneur le comte. *Ah ! che brave homo ! che l'amo bene ! loui es moun millour amico ; andaro in Francia pour le voir* ». Nous avons

parlé ensuite érudition; il a voulu savoir qui j'étois, et aussitôt nouvelles exclamations. Il m'attendoit avec impatience; il avoit écrit à Rome pour savoir le jour de mon départ, et venir me rendre ses devoirs. De-là une assez longue conversation, où je vous proteste que j'ai été bien trompé; je n'ai trouvé que des choses fort sensées et malheureusement trop vraies dans ses réflexions. Il devroit se contenter de parler et de ne pas écrire. Sans son Prodrome, il seroit plus estimé; car il sait et sait beaucoup; c'est à la manière du pauvre abbé Fenel. Je vous écrirai une autre fois des détails plus circonstanciés; il faut que je compare ses raisons avec celles des autres, et j'enverrai ensuite une relation, qui aura du moins le mérite de la vérité. M. Baïardi m'a chargé de vous faire mille millions de complimens. Soyez persuadé qu'il n'est pas sans mérite, et sur-tout qu'il n'est pas charlatan à l'égard de l'antique.

LETTRE X.

A Naples, le 20 décembre 1755.

J'ai vu M. de Gazolles, mon cher comte, et je me suis acquitté de votre commission. J'ai trouvé un homme très-instruit, grand amateur des arts qu'il connoît et qu'il mérite de protéger, plein de zèle pour leurs progrès, d'un goût éclairé, d'un caractère aimable, universellement estimé à Naples et à la cour où il est attaché par plusieurs charges considérables. Je lui ai exposé ma mission. On lui avoit déjà parlé de notre arrivée. Il avoit témoigné quelqu'empressement à nous connoître ; il m'a dit les choses du monde les plus flatteuses et les plus justes à votre égard. Rien n'égale l'estime qu'il a pour vous ; elle est fondée sur ce qu'il a ouï dire à tous les artistes français qu'il a accueillis chez lui. Il désiroit depuis long-temps d'avoir une correspondance avec vous. Il vous prie de regarder le petit monument qu'il vous a envoyé, comme une foible preuve de ses sentimens : les vôtres dont je lui ai fait part, n'ont servi qu'à lui inspirer le désir de vous être utile

dans vos recherches, et vous pouvez compter que s'il trouve quelque chose de plus beau que la tête, il ne le manquera pas. Nous avons dîné aujourd'hui ensemble; le consul Taitbout faisoit le quatrième.

Nous étions dans son *Casino* situé à une des extrémités de Naples, et un peu avant dans la mer; lieu admirable, décoré avec goût, et qui tire de nouvelles grâces de sa petitesse. De la salle à manger nous voyions devant nous la mer et l'île de Caprée qui termine la vue à dix lieues de distance; à notre droite, la montagne de Pausilippe, et les riches maisons dont elle est couverte; à notre gauche, le Vésuve, Herculanum, Pompéia et toute cette côte qui va rejoindre l'île de Caprée. Je n'ai jamais vu un plus beau spectacle. Nous vous avons bien regretté, mon cher comte: nous avons parlé de vous; et quand nous nous écartions un peu de notre sujet, nous y revenions en nous plaignant de nos digressions; je vous dis la pure vérité. Nous étions là comme aux dîners de l'orangerie; beaucoup de vin et les coudes sur la table. Nous avons bu à votre santé, et je me suis chargé de vous écrire que vous devez, ma lettre reçue, venir à Naples: le comte de Gazolles vous en prie instamment. Il vous offre sa maison et tout ce qui dépend

de lui : vous auriez de quoi vous amuser. Portici vous offriroit des matinées charmantes. Il n'est pas temps de vous en parler encore ; je n'y ai passé que six à sept heures ; je veux y retourner plusieurs fois avant de vous rien marquer à ce sujet. Comme il est défendu de rien écrire sur les lieux, on veut tout retenir ; et comme il s'offre dans une première visite mille choses à retenir, on revient chez soi la mémoire fatiguée et chancelante sur les détails : il faut des vérifications. Il y a quatre milles de Naples à Portici : le garde des antiques n'est pas toujours chez lui. Tout cela fait des embarras. Je vous en entretiendrai une autre fois, et je viens à quelque chose de plus pressé.

J'ai remis à M. le comte de Gazolles la lettre de M. Leroi. Je vous en remercie en mon particulier : mais nous avons été également surpris d'une anecdote qu'elle contenoit ; c'est que M. Cochin ou M. Soufflot va donner le plan du temple de Pœstum. Il faut que vous soyez instruit de la part que M. le comte de Gazolles prend à cette nouvelle, et que vous jugiez vous-même.

Il est le premier qui ait eu une connoissance exacte de ces ruines. Son premier soin fut de se porter sur les lieux ; il y mena des architectes

qui en levèrent le plan sous sa conduite. Déterminé à les faire graver, il y est retourné plusieurs fois, et compte au printemps s'y rendre de nouveau, pour prendre quelques détails qui lui manquent encore. Il a non-seulement le plan de ces temples, mais le développement de toutes les parties dessinées avec bien de l'exactitude et de la sagacité. Le tout doit être verifié de nouveau ce printemps, après quoi il les fera graver tout de suite, et les accompagnera d'une explication qui contiendra tout à la fois des remarques sur l'architecture et des éclaircissemens de littérature : voilà le projet de M. le comte de Gazolles. Tout Naples, tous les étrangers en étoient instruits, et tout le monde savoit qu'il étoit fort capable d'exécuter cette entreprise.

Cependant M. Soufflot vient à Naples ; il apprend de M. de Gazolles qu'il y a des ruines d'architecture à Pœstum ; il voit les plans que ce dernier en a fait lever. Il témoigne quelqu'envie de voir ces monumens ; M. de Gazolles lui facilite le voyage, et lui donne ses architectes pour l'accompagner. M. Cochin lui promet, de son côté, de graver ou de faire graver à Paris sous ses yeux le plan du temple. M. de Gazolles le lui confie, et c'est après toutes ces peines,

tous ces voyages, toutes ces dépenses, qu'on lui écrit de Paris, plusieurs années après, qu'on va graver le plan du temple, et qu'on se flatte de s'être rencontré avec les architectes de M. de Gazolles. Que pensez-vous de ce procédé ? Je vous prie, mon cher comte, de n'en faire aucun bruit : mais vous pouvez rendre service à un galant homme, et j'ose vous dire que vous le devez. Tâchez d'empêcher qu'on ne fasse paroître à Paris le plan de Pœstum, tel qu'on l'a dans cette ville ; c'est l'intérêt de ceux qui l'ont entre leurs mains. Quand ils auront donné ce plan, en seront-ils bien avancés ? ils n'ont pas les développemens et les détails. Du reste, je dois vous observer que M. de Gazolles ne leur sait pas mauvais gré de leur projet ; il est persuadé qu'il y a du mal-entendu dans cette affaire, et qu'on a cru apparemment qu'il avoit abandonné le dessein de publier les antiquités de cette ville. Vous n'en serez pas quitte pour cette première démarche.

M. de Gazolles veut faire graver ses plans à Paris par tout ce qu'il a de plus habile. Je lui ai offert mes services pour certaines démarches, et je lui ai fait espérer que vous voudriez bien vous donner quelques soins pour l'exécution ; il vous en prie très-fort. Vous cherchiez une oc-

casion pour lui témoigner votre reconnoissance; la voilà trouvée. De retour à Paris, je me joindrai à vous, non pour juger du travail des artistes, mais pour les presser, pour entretenir la correspondance de M. de Gazolles, en un mot, pour témoigner mon zèle pour ces malheureux débris d'antiquités, et mes sentimens pour un homme dont j'ai reçu tant de marques de bonté. Sa confiance à mon égard a passé mon espérance. Sur le désir que je lui ai témoigné d'aller à Pœstum, il m'a remis tous ses plans, je les ai dans son porte feuille; et si nous faisons ce voyage, nous les emporterons avec nous. Nous pourrions les faire copier par l'architecte que nous avons, mais nous ne le ferons pas. Le diable est bien fin. Entre nos mains, ils pourroient s'égarer et paroître un jour à notre insçu avant ceux du possesseur. Dans ce porte-feuille se trouve l'arc de Bénevent, qui est très-conservé; il est en l'honneur de Trajan. M. de Gazolles compte le donner aussi.

Il voudroit publier toutes les antiquités de la grande Grèce. Malheureusement il a des devoirs à remplir; mais il n'abandonne pas ce projet. Il prétend que Brindes et toutes les villes de ce côté-là offrent des monumens sans nombre : je voudrois y aller. Le président trouve ce voyage

pénible et long. Je n'ai ni assez de monde avec moi, ni assez de secours pour subvenir aux dépenses. Rien ne m'encourage dans mes recherches ; je ne vois pas qu'on se soucie fort que je les continue : il est vrai que jusqu'à présent mes succès n'ont eu rapport qu'à des médailles. Mais puis-je, moi tout seul et en passant, faire des découvertes dans des lieux, qui, depuis deux siècles, produisent de génération en génération, des antiquaires ou des gens de lettres, dont toute l'étude est d'observer les monumens qu'ils ont sous leurs yeux? Il faudroit pénétrer dans des pays peu fréquentés et qui l'étoient beaucoup autrefois. J'abandonnerai ce pays avec les regrets de Pyrrhus, quand il fut contraint d'abandonner la Sicile.

Adieu, mon cher comte. Je vous recommande l'affaire de M. de Gazolles, et vous prie bien fort de la traiter le plus doucement qu'il sera possible. Qu'il ne soit pas question des sujets de plainte qu'il peut avoir, mais seulement de la reconnoissance qu'on lui doit et des torts qu'on se feroit à soi-même. J'ai vu les premières épreuves des Ruines d'Athènes par les Anglais. Elles m'ont paru très-bien exécutées, et m'ont confirmé dans mon sentiment dont je vous ai fait part.

La tête que M. de Gazolles vous envoie, a été trouvée il y a cinq à six ans auprès de Gaëte. J'oubliois de vous marquer que M. de Gazolles n'a pas votre recueil d'antiquités, et que je ne doute pas qu'il ne fût très-aise de l'avoir.

LETTRE XI.

A Naples, le 1er janvier 1756.

JE vais répondre, mon cher comte, aux différens articles de votre lettre. Vous êtes donc bien inquiet sur cette peinture que j'ai achetée ? Vous demandez le secret; vous prenez des arrangemens pour qu'on ignore que j'ai fait une pareille acquisition, je vous en remercie de tout mon cœur : mais, à vous dire vrai, je ne vois pas que j'eusse risqué ma réputation, si j'en avois une d'établie.

En supposant que le tableau soit jugé moderne à Paris, on dira simplement que j'ai acheté de mon argent et pour la somme de 160 f. une peinture que tous les artistes et antiquaires de Rome, à la tête desquels il faut mettre le P. Contucci, ont jugée antique, et qui depuis a été jugée moderne en France. Je ne vois pas le tort que pourroit me faire ce partage d'opinions. Soyez persuadé, mon cher comte, que je ne mettrai rien au cabinet du roi, dont je puisse rougir. J'apporterai aussi beaucoup de soin dans les commissions particulières dont je

suis chargé ; mais si je suis trompé, je serai le premier à le dire : la faute sera toute pour moi.

Vous pouvez vous rappeler qu'en vous annonçant cette peinture, je vous marquai en même temps qu'à votre refus, le président la prendroit, et moi au sien : ainsi n'en soyez pas plus inquiet que je le suis des propos que vous craignez pour moi de la part du Bœuf Apis [1]. Je prends à témoin l'amitié qui vous inspire ces craintes, que ces propos sont la chose du monde la plus indifférente pour moi. Tous les Bœufs de Bourgogne ne sauroient agiter le moindre cheveu de ma tête, et de ce cheveu à mon ame, il y a cent mille lieues. Non, mon cher comte, il n'est plus temps pour moi de trembler, et il ne sera pas dit qu'en sacrifiant aux intérêts du cabinet mon temps, mes peines, ma santé et toute l'aisance de ma vie, je doive encore me remplir de craintes imaginaires. Pardonnez, mon cher comte, ces vivacités à un Provençal frappé du soleil d'Italie, et qui n'attend d'autre récompense de ses travaux que le plaisir de remplir son devoir et de se contenter soi-même.

C'est par ce principe que j'ai souvent pensé de ne rien envoyer à l'académie, et même de ne

[1] Allusion à l'académicien Lebœuf, natif d'Auxerre.

rien écrire de ce que j'ai vu. Il faut bien du temps pour juger sainement d'une chose, et je vous avoue que plus je vois, plus je deviens difficile. Les erreurs de ceux qui m'ont précédé, me font trembler. Je ne pourrai néanmoins me dispenser d'envoyer au ministre quelques détails sur Herculanum; je le ferai le plus succinctement qu'il me sera possible. Ce n'est pas que le sujet ne soit abondant: mais quand on aime l'exactitude, on ne trouve presque rien à dire. Tout ce que je puis vous assurer en général, c'est que j'ai été quatre ou cinq fois à Portici, que j'y ai toujours passé plusieurs heures de suite, et que j'aurois besoin d'y retourner plusieurs fois encore pour vérifier ce que j'ai vu. Ce que je puis ajouter encore, c'est que cette collection a passé mon espérance, et que je l'ai témoigné au roi qui m'a fait l'honneur de m'en demander mon sentiment.

Je suis bien aise que vous vous soyez amusé de l'expression dont je me suis servi pour dire que nous irions à Pompéia. Le mot *transporter* vous a paru bien fort, attendu que cette ville n'étoit séparée que par un ruisseau d'Herculanum. La remarque géographique est assez bonne; mais je voudrois bien savoir combien il faut de milles d'Italie pour autoriser l'expression

pression de *transporter*. Il y en a vingt d'ici à Pompéia : trouvez-vous que ce soit comme d'aller des Tuileries à la rue Richelieu ? Je n'ose pas vous dire que nous nous transportons demain à Pœstum ; vous trouveriez encore que c'est d'aller chez vous à Saint-Merri. Nous portons les plans que M. le comte de Gazolles nous a prêtés ; nous les vérifierons, et je vous en rendrai compte ensuite.

Voudriez-vous bien me marquer les difficultés que vous aviez sur le plan du temple de Sérapis découvert à Pouzzole ? N'est-ce pas l'accord des trois grandes colonnes avec celles qui étoient à côté ? Nous avons trouvé, je pense, la solution de cette difficulté. J'ai un plan très-détaillé de ce temple. Il m'en a coûté de l'argent ; nous y sommes retournés plusieurs fois pour vérifier les mesures, sans que les Argus s'en soient doutés ; car les défenses sont terribles. Ce sera, je crois, le meilleur qu'il soit possible d'avoir. C'est le monument le plus singulier que j'aie trouvé sur ma route : vous en jugerez bientôt ; vous le verrez avant mon retour. J'aurois honte de finir sans vous dire un mot des manuscrits. Vous vous y intéressez vivement, et vous avez raison ; mais je vous demande la permission de vous en parler plus au long dans huit

jours. Il est tard : nous partons demain matin de bonne heure, et il faudroit s'engager dans un trop long détail. J'ai bien peur que je n'aie trop de choses à vous écrire sur toutes ces antiquités.

A propos, je vais vous compter une petite histoire qui vous amusera peut-être. Un de nos académiciens de Rome a fait une cantate en vers français, dédiée à M^de^ l'ambassadrice : elle a été mise en musique italienne, et exécutée dans le palais de M. l'ambassadeur. Ce petit fou de Guiard, frappé des éloges qu'on a donnés au travail de son confrère, a voulu faire des vers. Il avoit entrepris d'écrire son voyage, et de vous l'adresser. Je vous envoie cette épître ; il l'avoit déchirée après l'avoir faite, disant qu'il avoit tort de se mêler de poésie, et qu'il promettoit bien de ne pas vous envoyer son ouvrage. J'ai ramassé les morceaux, sans qu'il s'en aperçût, et je n'ai changé à son ouvrage que l'orthographe : je souhaite que ses folies vous amusent un moment. Adieu, mon cher comte : mon compagnon vous fait mille complimens. Rien n'égale les sentimens en tout genre qui m'attachent à vous.

ESQUISSE

D'UN VOYAGE DE ROME A NAPLES,

Fait par le Sr G...... Sculpteur, Pensionnaire de l'Académie de Peinture de France qui est à Rome, adressée à Monsieur le Comte de Caylus, Académicien Honoraire de l'Académie de Peinture de France, qui est à Paris.

L'Adresse est en Vers.

Monseigneur de Caylus, de Lévi, de Tubière,
Permettez que dans cet écrit,
Le ciseau de mon esprit
Dégrossisse dans sa manière
De mon voyage le récit.
Pardonnez-moi, parce que j'ai la fantaisie
De faire ce récit en vers;
Car on m'a dit que vous aimez la poésie,
Et qu'on ne vous prend jamais sans vers.
Vous excuserez donc ma veine:
Car de tous les talens vous êtes le Mécène.
Je ne connois pas bien la rondeur du beau style,
Les contours des phrases, et leurs proportions.
Mais de mes sentimens la bouillonnante argile

Vaut mieux que le marbre inutile
Des brillantes expressions.
L'ame d'un écrivain est comme une statue;
Elle n'est belle que par la simplicité.
Les perles, les rubis que l'on lui substitue,
Sont un ornement emprunté
Qui démasque la pauvreté
De l'artiste qui s'évertue,
Et dont je fais peu de cas moi.
Le génie suit une autre loi.
Tout seul, tout nu, dans son essor extrême,
Il monte aux cieux, il descend aux enfers,
Et n'a besoin que de lui-même
Pour reproduire l'univers.
C'est par ce doux, beau, grand, bon don,
Que les héros de la sculpture
Michel-Ange, Puget, le Bernin, Girardon,
Et mon très-cher maître, Monsieur Bouchardon,
Ont ensubliné l'art et vaincu la nature.
Bel Apollon du Belvedère,
Père du jour, des talens, des vertus,
Dieu échappé du ciel, dieu descendu en terre,
Beauté sans nom, parce que tu es sans paire,
Je tombe à tes genoux. A mes sens éperdus
Fais luire ta lumière:
O dieu fait marbre, exauce ma prière.
Regarde-moi, je ferai le portrait de Caylus [1].

[1] On verra, dans la Lettre XV, que ces vers ne sont qu'une plaisanterie de Barthelemy, attribuée à Guiard. (*Note de l'Editeur.*)

LETTRE XII.

De Rome, le 28 janvier 1756.

Je commence, mon cher comte, par vous faire un million d'excuses. Il y a un siècle que je ne vous ai écrit : ma dernière lettre étoit pleine de vivacités. Je ne vous ai encore rien mandé de Portici, et il m'est impossible de vous en rien mander aujourd'hui. Depuis huit jours que je suis arrivé à Rome, je n'ai pas eu le temps de me reconnoître [1]. De votre côté, vous m'accablez de politesses, d'attentions et de bontés : peu s'en faut que je ne me regarde comme le plus ingrat de tous les hommes; cependant mes intentions me rassurent. La fin de mon séjour à Naples a été fort agitée ; le président vouloit revenir à Rome; je n'avois encore rien vu. Les minces détails des médailles avoient absorbé une partie de mon temps, comme ils l'absorbent presque toujours. Il a fallu parcourir les environs de cette ville; tout cela s'est fait en cou-

[1] Depuis le 14 janvier jusqu'au 20, il avoit fait un voyage à Tusculum et à Palestrine; c'est l'observation que j'ai faite d'après ses notes. (*Note de l'Editeur.*)

rant : heureusement j'ai vu Portici avec assez d'attention.

Ce village est situé à quatre milles de Naples : j'y ai été cinq fois, et j'ai presque toujours fait des séances de trois à quatre heures dans le cabinet. Vous saurez, par l'ordinaire prochain, tout ce que j'y ai remarqué : ce sera un Mémoire très-long, très-ennuyeux, et dans lequel je ne vous cacherai rien ; je vous en donne ma parole. Je l'adresserai à Tercier ; il aura pour objet les monumens. J'en adresserai un autre à M. Bignon sur les manuscrits : j'ai déjà traité cet article dans une lettre écrite à M. le comte d'Argenson ; je lui rends compte aujourd'hui des peintures examinées sous un point de vue historique. Je continuerai à l'entretenir des différentes classes d'antiquité, renfermées dans les cabinets de Portici ; mais je le fais sommairement : je réserve les longueurs et les minuties pour ceux qui aiment ces matières. Je vous réitère mes excuses ; soyez persuadé que j'aurois plutôt satisfait votre curiosité, si je l'avois pu. Tout ce que je dois vous dire à présent, c'est que vous avez absolument perdu votre gageure à l'égard des manuscrits ; je les ai vus, je les ai lus, j'en ai retenu quelque chose. Le caractère en est lisible et beau ; je les ai vus

dérouler : qu'il ne vous reste à cet égard aucun scrupule, et consentez à me donner douze sous.

Vous trouverez ici-jointe une consultation de M. de Gazolles : elle est adressée à M. de Vallière, qui aura la bonté de faire sa réponse en forme de lettre, adressée à un anonyme, sans qu'il soit fait mention de M. de Gazolles. Ce dernier se flatte que vous voudrez bien lui ménager cette réponse. Il m'a chargé de vous faire mille complimens ; j'ai eu bien du regret à le quitter. C'est lui en partie qui m'a attiré les bontés de sa majesté sicilienne. Elle a désiré de me connoître plus particulièrement, m'a fait présent du Muséum de Parme, et de tout ce qui doit se publier sur les antiquités d'Herculanum. Je ne tarderai pas à éprouver les effets de cette générosité. Le Catalogue général, ou l'Inventaire de toutes ces antiquités, est imprimé en un gros volume *in-folio ;* on relie les exemplaires pour en faire des présens. Il est de M. Baïardi, qui a fait précéder cet Inventaire d'une assez longue Epître dédicatoire. Trois autres volumes de son Prodrome sont également imprimés : il en reste deux autres à faire, pour remplir son projet ; mais je doute qu'il les compose à Naples. Il a grande envie de quitter cette ville, et il me paroît qu'on ne sera pas

trop difficile sur le congé qu'il demande. Au fond, c'est un galant homme, qui jouit d'une érudition immense, mais qui ne sait pas s'en faire honneur.

Voici l'histoire de notre entrevue avec le pape. Nous étions quatre Français : j'entrai le premier. Le pape, trop prévenu sur mon compte, s'écria en me voyant : *E questo, e questo.* Nous fîmes les cérémonies accoutumées ; nous fûmes tous embrassés l'un après l'autre. Le pape m'interrogea sur plusieurs articles, sur le Capitole, sur le Vatican, l'Institut de Bologne, etc. Il demanda ensuite à M. le président, comment il avoit quitté la compagnie pour venir à Rome, et lui demanda quelques autres éclaircissemens de cette nature. Il parla ensuite de nouveau à M. l'ambassadeur, nous embrassa une seconde fois ; et quand ce fut à M. de Cotte, il lui dit en le voyant approcher : *Quoique parlementaire, io l'amo bene.* Quand nous fûmes sortis, il dit à M. l'ambassadeur qu'il ne doutoit point, que dans une compagnie comme celle du parlement, il n'y eût beaucoup de gens sages et éclairés. Voilà, mon cher comte, l'éclaircissement que vous demandez ; mais je vous prie instamment de le garder pour vous, et de ne le communiquer à personne, du moins de

ne me citer en aucune façon. J'ai de très-bonnes raisons pour vous demander le secret.

J'ai vu ce Dubuisson qui vous a écrit, et j'en ai parlé aujourd'hui même à M. l'ambassadeur, à qui il doit présenter demain une copie de la fontaine Navone, qu'il a faite. M. l'ambassadeur m'a dit qu'il lui rendroit service, et que M. le marquis de l'Hôpital le lui avoit déjà recommandé : ainsi je compte que, dans deux ou trois jours, les affaires seront rangées, et qu'il ne vous importunera plus. Du reste, c'est un garçon honnête, qui a du zèle et qui travaille beaucoup. Vous voyez, par la réponse de M. de Stainville, la noblesse de ses procédés ; ils sont admirables en tout, et je vous en parle sans prévention.

J'ai reçu les lettres adressées au cardinal Passioneï, qui vient de m'envoyer les réponses. Je les adresse à M. le comte d'Argenson. Dites-moi, je vous prie, pourquoi on n'a pas envoyé à son éminence un parchemin avec le grand sceau de cire jaune ou blanche. Il n'a reçu que la lettre de M. d'Argenson et celle de M. le Beau : je prie ce dernier d'éclaircir ce point. J'enverrai incessamment à Gori les lettres-patentes, et je vous parlerai de Mazzochi par le courrier suivant.

Voilà, mon cher comte, ce que j'avois de plus pressé à vous marquer. Je commencerai demain l'énorme lettre que vous recevrez huit jours après celle-ci, et je m'acquitterai en même temps de vos commissions.

J'ai trouvé les gravures de médailles que vous m'avez envoyées, traitées avec intelligence et finesse. Je vous en remercie : mais quels remercîmens puis-je vous exprimer pour votre conversation avec M. le cardinal ! J'en ai été véritablement touché, et je vous vois sans cesse attentif à me poursuivre par de nouvelles bontés. J'avois déjà congé, ou plutôt on m'avoit inspiré l'idée de ne pas quitter ce pays-ci, sans quelque bonne lettre. C'étoit mon cardinal (car pourquoi ne lui donnerois-je pas ce nom ?) qui me l'avoit suggérée, et qui de plus m'avoit offert la lettre. J'en profiterai avec plus d'ardeur, puisque vous pensez de même. Au bout du compte, je pense la chose très-juste ; mais je vous proteste que si l'on ne me donne rien, je n'en serai pas moins content, je n'en serai qu'un peu plus mal à mon aise ; car l'air de l'Italie est destructif de sa nature et dévore les métaux. Mais c'est trop vous occuper de ces misères. J'aime mieux me vanter, auprès de vous, d'avoir été appelé en duel, à Capoue,

pour avoir entrepris de copier une inscription; et auprès de moi, de l'avoir refusé. Cet homme, qui étoit un lieutenant de grenadiers, m'auroit tué certainement, et j'aurois essuyé le ridicule d'être mort comme un fou. Je vous raconterai une autre fois cette histoire qui est assez singulière, et qui n'est pas tout-à-fait terminée. Adieu, mon cher comte; mes complimens à *tutti quanti.* Convenez que vous auriez bien ri, si vous aviez appris que j'étois mort l'épée à la main.

M. de Cotte me charge de vous faire mille remercîmens; il est extrêmement sensible à votre souvenir, et regarde le projet dont je lui ai fait part, comme une marque de vos bontés: mais il ne peut s'allier avec ses vues, et il a de très-fortes raisons d'en rester où il se trouve, sans néanmoins renoncer aux espérances que vous avez prévues.

LETTRE XIII.

A Rome, ce 2 février 1756.

Je vous ai promis, mon cher comte, un détail des antiquités découvertes dans la ville d'Herculanum ou aux environs [1]. Je remplis ma promesse; mais attendez-vous de trouver dans mon récit un désordre effroyable. Je n'ai pas le temps de penser au style, et je laisserai couler de ma plume tout ce qui s'y présentera. Les Muses sévères à qui nous sacrifions, n'exigent de nous que l'exactitude. J'entends leur voix, et je tâcherai de les satisfaire; mais je ne réponds que de ma bonne volonté. Daignez vous rappeler que Portici, où ces antiquités sont conservées, est à quatre milles de Naples; que, dans ce sanctuaire respectable, il n'est permis que de rassasier sa vue, et qu'on revient à Naples, les tablettes vides et la mémoire pleine. Mais quel fonds peut-on faire sur une mémoire accablée sous le poids d'une foule de petites observations, épuisée par ses efforts, et qui souvent, pour courir après une légère ré-

[1] *Voyez* l'Appendice, n°. IV.

miniscence, en laisse échapper d'essentielles?

J'ai été plusieurs fois à Portici pour vérifier ce que j'avois vu, pour examiner ce que je n'avois pas vu. J'y retournerois encore si je le pouvois. Vous me demandez l'impression que j'ai éprouvée la première fois? une admiration profonde et un regret très-vif que vous ne l'ayez pas partagée. Soyez persuadé que je me suis défendu, autant que j'ai pu, de l'enthousiasme. Je sais qu'il y a, dans les cabinets de Portici, bien des morceaux médiocres aux yeux d'un artiste; mais je pense qu'aux yeux d'un homme de lettres, ils doivent être précieux. Vous en jugerez vous-même; et si vous le trouvez à propos, vous en ferez part à l'académie : mais, dans ce cas, j'aurois besoin de toute son indulgence, et je la supplierois de ne regarder cette espèce de relation, que comme une foible marque de mon zèle, de ma reconnoissance et de mon respect. Je vous prie aussi de n'en laisser prendre aucune copie; la chose n'en vaut pas la peine: mais quand elle seroit plus intéressante, je serois au désespoir de prévenir les ouvrages qu'on va publier incessamment à Naples, par les ordres d'un prince qui m'a comblé de ses bontés, et qui, pour l'honneur des lettres, daigne ambitionner la gloire d'être le premier à faire

part à l'Europe des trésors d'antiquités qu'il possède à si juste titre.

Huit cents manuscrits; environ huit cents morceaux de peinture; plus de trois cent cinquante statues, têtes ou bustes; près de mille vases de différentes formes; quarante grands candelabres; plus de six cents autres morceaux antiques : voilà le cabinet de Portici. Je vous ai prévenu que je rendrois compte des manuscrits à M. Bignon. Je ne vous dirai rien des tableaux considérés relativement à l'art : je les ai examinés par rapport à la littérature; et sous ce point de vue, j'y ai trouvé des choses intéressantes. Le détail épuiseroit ma patience et la vôtre : je me borne à l'essentiel. Deux tableaux égyptiens, représentant l'un et l'autre un sacrifice; plusieurs prêtres, plusieurs assistans; l'autel devant le temple, deux sphinx sur leurs bases; sur la porte du temple, trois figures avec des sistres, ou d'autres attributs; auprès de l'autel, une autre figure qui semble faire un discours à ce peuple assemblé, et dont la voix paroît être soutenue par une flûte que joue une autre personne placée auprès de lui. Là, plusieurs des assistans tenant un sistre, et le montrant avec affectation; des Ibis dans le tableau, et de longues robes pour ces figures, dont quel-

ques-unes sont à demi-nues : telles sont les principales circonstances qui m'ont frappé dans ces compositions. Elles sont gravées dans le Recueil de MM. Cochin et Bellicard, mais en petit, et peut-être avec peu d'exactitude. Je n'en suis pas étonné; ils ont éprouvé les mêmes difficultés que nous, de la part des personnes à qui ce dépôt est confié. Quoi qu'il en soit, ces morceaux sont fort estimables, non-seulement parce qu'ils nous donnent les détails de quelques usages religieux des Egyptiens, mais encore parce qu'ils établissent la communication de culte entre cette nation et les habitans de la grande Grèce. On a trouvé d'autres sujets égyptiens à Pompéia, des Isis, des Osiris, etc.

Neuf tableaux représentant Apollon, et huit des Muses. Elles sont toutes caractérisées par leurs attributs, et encore plus par ces inscriptions. Ces tableaux ont été trouvés, il n'y a pas long-temps, à Pompéia.

ΘΑΛΕΙΑ ΚΩΜΩΔΙΑΝ
ΤΕΡΨΙΚΟΡΗ ΛΥΡΑΝ
ΜΕΛΠΟΜΕΝΗ ΤΡΑΓΩΔΙΑΝ
ΠΟΛΥΜΝΙΑ ΜΥΘΟΥϹ
ΚΛΕΙΩ ⊦Ι [1]

[1] Après le nom de Clio, on voit ces deux espèces de lettres : ⊦Ι. Les trois lignes en points désignent trois

ΙCΤΟΡΙΑΝ

. . . .

. . . .

. . . .

ΕΡΑΤΩ ΨΑΛΤΡΙΑΝ

ΚΑΛΛΙΟΠΗ ΠΟΙΗΜΑ.

On n'a point trouvé le tableau qui représentoit Euterpe, et l'inscription de celui d'Uranie est totalement effacée : celle de Clio n'est pas au bas du tableau, mais sur un petit rouleau que cette Muse tient à la main. A ce rouleau est attachée une petite ficelle, et à cette ficelle une étiquette qui contenoit le nom d'un auteur ou le titre d'un livre. J'ai recueilli les débris des lettres qu'on y voit ; cette étiquette et cette ficelle se trouvent aussi avec plusieurs rouleaux placés auprès de Clio, et sur des rouleaux représentés dans un autre grand tableau, où l'on voit un bureau, des manuscrits ouverts ou à demi-fermés, couverts de chiffres et d'écriture.

On a découvert quatre ou cinq petits dessins sur marbre, qui, au sentiment de plusieurs artistes, sont faits avec plus de soin que la plupart des peintures d'Herculanum. Dans l'un,

lignes d'écriture, dont il ne reste que des traces. (*Note de Barthelemy.*)

on

on voit cinq figures de femmes : deux jouent aux osselets. Toutes sont désignées par leurs noms, placés à travers champ. Le sujet regarde peut - être Latone et Niobé. Voici les noms :

ΛΗΤΩ
ΝΙΟΒΗ
ΦΟΙΒΗ
ΙΛΕΑΙΡΑ
ΑΓΛΑΙΑ.

Au coin du tableau, l'auteur a mis son nom ; c'étoit un Alexandre d'Athènes :

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ
ΑΘΗΝΑΙΟΣ
ΕΓΡΑΦΕΝ.

Je vous ai annoncé plus de trois cent cinquante statues, bustes ou têtes. Vous concevez aisément que la plupart ne sont que de petits monumens. Mais imaginez vingt grandes statues de bronze, dont quelques - unes sont plus fortes que nature, et parmi lesquelles il s'en trouve assurément de très-belles. Je mets dans ce nombre deux figures de jeunes esclaves, trouvées sur le bord d'une fontaine, et prêtes à s'élancer dans l'eau ; car cette intention est

marquée par l'attitude. Imaginez plus de vingt statues de marbre, quelques-unes demi-colossales, les autres de grandeur naturelle. Je ne dirai rien des deux figures équestres de Nonius; il suffira de remarquer que la mieux conservée paroît le disputer au Marc-Aurèle du Capitole: j'ajouterai, mais tout bas, que Guiard lui donne la préférence.

Plusieurs bustes de marbre et de bronze. Parmi ces derniers, trois d'Epicure, l'un avec son nom; un Zénon avec son nom; un Démosthène avec son nom; un Hermarchus, philosophe épicurien, avec son nom; un autre avec le nom de l'ouvrier :

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟϹ
ΑΡΧΙΟΥ ΑΘΗΝΑΙΟϹ
ΕΠΟΗϹΕ (*sic*).

Une figure d'environ huit à neuf pouces, accroupie, nez aplati, peau de lion, dont la tête paroît s'enfoncer dans l'estomac : goût chinois ou égyptien. La même, plus petite, avec une longue barbe, ressemblante à un masque.

Des couloirs ou passoires admirables, pour le contour, la forme et la disposition singulière des trous; ils sont de bronze.

Du blé, de l'orge calcinés; des couleurs pour la peinture; des filets noirs et flexibles; un pain avec une inscription qu'on voit à peine; des morceaux de flûte en os; dans chaque morceau, une ame de bois de la même grandeur que le fragment : des osselets, des dés, des instrumens de chirurgie; quantité de vases de bronze de différente forme, de différente grandeur; quelques-uns avec des incrustations en argent du meilleur goût, et la plupart travaillés avec un soin extrême : des cratères, des patères, toutes sortes d'instrumens de sacrifice ou de cuisine; car il n'y a plus moyen d'établir ces différences arbitraires, ou plutôt il faut faire un système nouveau, et rejeter dans la classe des choses nécessaires à l'usage de la vie civile, presque tous ces instrumens que le torrent des antiquaires consacroit au culte des dieux. J'en ai des preuves sans réplique, et j'ai vu avec plaisir justifier mes soupçons sur la destination de ces monumens.

Plusieurs trépieds de bronze fort petits; six à sept fort grands, et d'autant plus estimables qu'ils sont très-rares. Le dernier trouvé est d'un fort beau travail; trois satyres tiennent lieu des trois pieds : d'une main ils soutiennent le plat ou couvercle; ils tiennent l'autre élevée. Il

F 2

ne me convient pas de les décrire en entier : l'ouvrier leur a donné une grande force et une expression terrible. Ne sont-ce pas là des termes de l'art ?

Restes d'un char de bronze avec les chevaux. Ils peuvent expliquer plusieurs de ces pièces découvertes, il y a quelques années, en Bourbonnois, et présentées à l'académie. De plus, ils confirment le sentiment de M. Lévêque, et ruinent le mien de fond en comble ; car le char d'Herculanum n'avoit jamais servi à la guerre, à-moins qu'on ne voulût supposer que les anciens combattoient quelquefois sur des chevaux de bronze.

Instrumens de fer : un gril, un trépied, instrument pour souder, hache, marteau, etc. le tout en petit nombre, rongé par la rouille, à moitié détruit par la lave.

Bijoux en or : une chaîne avec une petite bossette, plusieurs boucles d'oreille, plusieurs bracelets, une *bulla*, quelques anneaux, deux ou trois petites figures.

Plusieurs petits morceaux en argent : de petites figures, une patère ou plutôt une écuelle, une vingtaine de cuillers, quatre *simpulum*, un petit cadran en forme de jambon, dont la queue sert de style ; au bas des divisions,

sont tracés les noms des mois, dans cet ordre :

IV. MA. AP. MA. FE. IAN.
IV. AV. SE. OC. NO. DEC.

Plusieurs priapes de bronze, quelques-uns de terre en forme de vase : il est parlé de ces vases dans les auteurs.

Trois ou quatre chaires curules, ou, si l'on veut, de simples chaises de bronze; quantité de lampes soit en terre, soit en bronze, ces dernières avec des chaînes suspendues à des candelabres à plusieurs branches.

Un bâton d'ivoire carré, les quatre faces égales : on le prend pour un demi-pied; il contient cinq pouces cinq lignes et environ une moitié de ligne du pied de roi.

Un pied de bronze se pliant en deux par le moyen d'une charnière ; il est un peu courbé, et paroît avoir la même longueur que le pied précédent.

Un autre pied semblable à ce dernier, mais plus court que le précédent d'environ une ligne ; les extrémités n'en sont pas nettes ; il a souffert.

Plusieurs miroirs d'acier; un de forme carrée.

Plusieurs balances ou romaines.

On m'a dit qu'on avoit trouvé une lentille de

forme ovale, qui grossissoit les objets à une certaine distance : je ne l'ai pas vue ; et quand je l'aurois vue, je n'en conclurois rien ; il faudroit être certain qu'elle a été découverte dans Herculanum.

Plusieurs pierres gravées, qui, sans être de la première beauté, ont du mérite.

Beaucoup de médailles en argent et en bronze : rien de rare ; une ou deux médailles en or communes.

Plus de vingt colonnes de vert antique, et plusieurs de différens marbres ; elles sont destinées pour la galerie que sa majesté doit faire construire à Portici, dans le dessein d'y placer les antiquités dont je viens de vous donner une légère idée. Si elle ne remplit pas vos espérances, ayez la bonté d'observer qu'on n'a fouillé jusqu'ici qu'une petite partie de la ville d'Herculanum ; que, dans plusieurs chambres ou appartemens, on ne trouve rien, les habitans ayant eu le temps de transporter leurs effets, et que plusieurs choses peut-être essentielles ont dû m'échapper. Mais vous serez bientôt amplement satisfait : le catalogue ou inventaire général de toutes ces antiquités est imprimé ; on relie actuellement les exemplaires, et le roi fera ensuite ses présens. Il est du prélat Baïardi,

qui s'est contenté de donner la description et les proportions du monument : c'est un fort gros volume *in-folio*. Nos journaux ne pourront se dispenser d'en parler ; le compte qu'ils en rendront, sera plus instructif que les notes que je vous envoie. Je pouvois être arrêté par cette considération ; mais j'ai voulu contenter votre impatience, et vous amuser un instant : si je n'ai pas réussi, vous rendrez justice à mon zèle et brûlerez ma lettre ; si j'ai réussi, vous la lirez à quelques personnes qui peut-être s'en ennuieront, et vous la brûlerez un peu plus tard.

Adieu, mon cher comte, j'ai honte de vous envoyer ce brouillon hérissé de ratures ; mais soyez persuadé que ce seroit un supplice énorme pour moi de copier ce galimatias. Je suis si las d'écrire, que je voudrois quelquefois n'avoir point appris l'art funeste d'ennuyer les autres, en se fatiguant soi-même. Ce n'est point cette lettre qui m'inspire cette noire réflexion ; c'est cet amas énorme d'écritures dont je me trouve entouré, et qui un beau matin serviront de jouet au vent ou de pâture à la flamme. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur et je me rétracte ; si je ne savois pas écrire, je ne pourrois vous exprimer mes sentimens. M. d'Anville, dans un billet que vous m'avez envoyé, demande la

carte du degré mesuré par les PP. Boscovitz et Lemaire. Je vous en envoie une partie par cet ordinaire ; vous recevrez l'autre par l'ordinaire suivant, et vous aurez la bonté de les lui donner. Je mets le tout sous l'adresse de M. de Marigni, comme vous me l'avez indiqué.

Je reçois à l'instant votre dernière lettre : je vous en remercie et vous prie bien instamment de me donner de vos nouvelles ; elles me font le plus grand plaisir du monde. Je ferai tenir les trois lettres à Naples. A mercredi prochain.

J'envoie toute la carte.

LETTRE XIV.

A Rome, ce 9 février 1756.

C'est avec peine, mon cher comte, que je vous ai vu attaqué de la goutte. C'est une triste maladie que la douleur, et, malgré l'autorité de Pindare, une triste ressource que de boire de l'eau. Je vous crois à présent guéri, et je vous en félicite. Je joins à ce compliment des remercîmens très-sincères sur la manière dont vous m'avez recommandé aux deux abbés qui devoient venir ici. Je ne serai peut-être pas à portée d'en profiter, parce que le pape se porte mieux, et qu'à coup sûr je n'attendrai pas sa mort.

J'ai vu le casque dont vous parle M. de Gazolles : il m'a paru fort beau, et j'approuve la réponse que vous lui avez faite.

Je me suis acquitté de votre commission auprès de Guiard, et il m'a paru disposé à suivre le plan que vous lui tracez : il n'y trouve qu'une légère difficulté; c'est qu'il n'aura pas de quoi vivre. Il a bien fait de ne pas me pousser sur cet article : j'aurois été bien embarrassé pour lui répondre, parce que je connois, comme lui,

l'état actuel des arts en Italie. Ce n'est plus le temps des Farnèses et des Médicis : les artistes italiens n'y sont pas surchargés d'ouvrages, et la jalousie des nations empêche qu'on ne leur préfère les étrangers ; ainsi les talens d'un sculpteur français ne seroient guère employés à Rome. Je vous ai souvent ouï dire qu'ils dégénéroient dans les autres pays ; donc il ne lui reste d'autre ressource que de retourner en France. Si on ne lui trouve pas de talens, il gagnera sa vie à dégrossir du marbre dans quelqu'atelier ; s'il en a véritablement, il seroit bien singulier qu'ils ne lui servissent de rien au milieu d'une nation où l'on se pique tant de protéger les arts. Mais, supposé que les amateurs vinssent à lui manquer, ne devroit-il pas compter un peu sur l'amitié de M. Bouchardon ?

J'ajoute qu'on ne sera peut-être pas en peine plus long-temps de son sort ; il est souvent malade par excès de travail, et il est impossible qu'une santé comme la sienne, résiste à l'ardeur qui l'entraîne. Je vous parle à cœur ouvert, mon cher comte, et je puis vous assurer qu'aucune de ces réflexions ne vient de lui ; elles m'ont frappé, et je vous avoue que je n'ai jamais pu comprendre comment on peut accorder les plaintes qu'on fait tous les jours sur la

rareté des talens, avec l'envie qu'on a de les expatrier. Il ne m'appartient nullement de me mêler de tout ce qui concerne les artistes; mais je ne puis m'empêcher d'être touché de l'état de ce pauvre malheureux : il m'a rendu tant de services, il les a rendus si bien ; il a tant d'honnêteté, tant de sentimens, tant d'amour pour son métier, qu'il m'est impossible de ne pas m'intéresser vivement à lui.

Je vous avois prié dans ma dernière lettre de demander la correspondance de l'académie pour le P. Paciaudi, au défaut de Gori; je vous réitère mes premières instances. Je n'ai pas encore trouvé une occasion pour vous envoyer les bronzes qu'il m'a donnés. Je n'ai pas osé en charger la suite de M. l'ambassadeur, parce qu'ils se sont privés eux-mêmes de choses très-nécessaires. Je compte les faire partir avec une caisse de brochures et de livres qu'on m'a donnés ou que j'ai achetés. Adieu, mon cher comte; soyez persuadé de ma reconnoissance et de tous les sentimens qui m'attachent irrévocablement à vous.

LETTRE XV.

A Rome, ce 10 février 1756.

Je reçois à l'instant, mon cher comte, votre lettre du 24 janvier : je tremblois en l'ouvrant; je m'attendois à des reproches sur mes vivacités de Naples. Vous m'en faites, mais assaisonnés de tout ce que la politesse, l'amitié et vos bontés pour moi pouvoient vous inspirer ; je vous en remercie. Vous connoissez mon attachement pour vous, il ne peut augmenter ; mais vous le justifiez bien par l'honnêteté de vos procédés et l'intérêt que vous me témoignez dans toutes les occasions.

Je reviens à votre sentiment sur le genre de peinture que j'ai sous les yeux ; vous l'avez soumis à l'analyse qui ne lui a pas été favorable. Les informations que j'ai prises à Naples, l'examen que j'y ai fait des peintures d'Herculanum, différentes de celles qu'on vend ici, le mystère ridicule dont on couvre toute cette affaire, avoient commencé à me désabuser. Je ne me connois point en tableau. J'avois pris celui-ci sur la foi des antiquaires de Rome, sur

l'empressement qu'y mettoit M. de la Condamine, et sur le jugement de M. Natoire. A mon retour de Naples, je fus voir le P. Contucci; c'est constamment un des plus grands antiquaires d'Italie. Il a une suite de ces peintures semblables aux nôtres et venues du même endroit, à ce qu'on dit : elles lui ont coûté bien de l'argent, et sont devenues un objet de curiosité pour les étrangers qui les citent avec éloges. Je lui laissai entrevoir quelques doutes; ils ne le persuadèrent pas, mais ils l'ébranlèrent un peu.

J'examinai de nouveau les peintures que j'avois déjà vues, et d'autres que je n'avois pas vues encore. Les sujets qu'elles représentent ne firent qu'augmenter mes soupçons; j'y vis des traits non-seulement de l'histoire grecque et romaine, mais de celle des Perses. Quel rapport entre les habitans d'Herculanum et ceux de Persépolis? L'auteur de l'imposture cherche dans Hérodote, Tite-Live et les autres historiens, des faits singuliers, et les antiquaires de Rome, attrapés les premiers, recherchent le mot de l'énigme et se félicitent de l'avoir trouvé.

Ce qui m'étonne le plus, c'est la bonne foi de M. de la Condamine; celui qu'il avoit envoyé à Paris, étoit, à ce que disoit le vendeur, le der-

nier qui lui restoit. On trouva néanmoins celui que j'ai acheté, et c'étoit encore le dernier. Un Anglais en acquit, quelque temps après, un autre qui étoit aussi le dernier. Enfin, la Condamine m'écrit à Naples, m'annonce la perte du sien, me demande votre sentiment, parce qu'il est sur le point d'en acheter un autre qui est le dernier. Je me hâte de lui communiquer vos doutes et les miens; mais, en attendant ma réponse, la Condamine achète le tableau, et c'est le dernier. Je souhaite qu'il soit plus heureux dans cette seconde acquisition que dans la première. Si la peinture arrive à Paris, vous l'examinerez avec soin, et je crois que vous vous confirmerez dans vos soupçons. Pour moi, je tâcherai de laisser le mien en Italie. Je rougirois de vous envoyer une pareille drogue. Je reviens aux autres articles de votre lettre.

L'auteur du *Musæum Capitolinum* est monsignor Botari, un des préfets de la bibliothèque du Vatican, que je connois beaucoup, que je vois assez souvent, et qui joint au plus vaste savoir, un jugement exquis et la critique la plus judicieuse. C'est un très-grand travailleur qui voit de sang-froid, et qui, suivant moi, traite les antiquités avec un grand sens. Il travaille actuellement au quatrième volume qui contiendra les

bas-reliefs. Vous me félicitez sur le plaisir que je goûte en voyant ces grandes figures égyptiennes ; vous avez raison. Je monte bien souvent au Capitole ; et après quelques autres études, je compte consacrer quinze jours à un examen détaillé de tous les monumens qui sont dans ce magasin. La première fois que j'y entrai, je sentis le coup de l'électricité ; je ne saurois vous décrire l'impression que me firent tant de richesses rassemblées. Ce n'est plus un cabinet ; c'est le séjour des dieux de l'ancienne Rome, c'est le lycée des philosophes, c'est un sénat composé des rois de l'Orient : que vous dirai-je ? un peuple de statues habite le Capitole ; c'est le grand livre des antiquaires.

Je m'occupe à présent à copier exactement toutes les inscriptions singulières, éparses dans les palais et ville de Rome. Je voulois me contenter de les vérifier sur les copies qu'en ont données les antiquaires ; mais j'ai trouvé qu'il étoit plus court de les copier et de les vérifier ensuite à loisir. Je trouve bien des avantages dans cette étude : j'y fais mille petites remarques, souvent peu essentielles en elles-mêmes, mais que je réunirai dans la suite en principes. Voilà deux jours que je passe dans une pièce du palais Farnèse, remplie d'inscriptions, de

statues, de bustes, de fragmens rangés autour du *spaventoso* taureau. J'y suis tout seul fermé à clef; je jouis, je règne, mais je vous regrette: tant il est vrai que le bonheur est toujours accompagné de quelqu'amertume.

Le P. Contucci dont je vous ai souvent parlé, possède beaucoup d'antiquités, mais ne veut se dessaisir de rien. J'ai quelques autres vues; je vous en ferai part. Ne craignez pas que je vous néglige; mais soyez bien persuadé que rien n'est si rare ici que les morceaux que vous demandez, et, par une conséquence nécessaire, que rien n'est si cher: je compte pourtant avoir quelque chose; un peu de patience, et vous serez satisfait.

Ne craignez rien par rapport à Guiard, mais félicitez-moi de vous avoir si bien donné le change. Les vers que je vous ai envoyés sous son nom, ne sont pas de lui; c'est une très-mauvaise plaisanterie que je fis un soir à Naples, pour vous amuser un instant. Je les lus à Guiard qui ne vouloit pas que je vous les envoyasse : il craignoit qu'ils ne vous donnassent une mauvaise idée de l'emploi qu'il faisoit de son temps. Je lui promis de vous avouer la vérité dans une autre lettre, et je m'en acquitte avec plaisir. Vous concevez bien que je n'ai pas gardé de copie

pie de cette misère, et que la chose restera toujours entre vous, le président et moi, ou plutôt qu'elle sera parfaitement oubliée de nous tous. Adieu, mon cher comte ; j'ai bien du plaisir à m'entretenir avec vous, mais je ne sais comment il arrive que je n'en ai jamais le temps.

Je n'ai pas encore fini ma relation de Portici à M. le comte d'Argenson ; je n'ai pas encore écrit à M. Bignon sur les manuscrits : dites-lui bien des choses pour moi, je vous en prie, de même qu'à tous nos amis communs. Si vous avez occasion de me renouveler dans le souvenir de M^de^ de Boze, vous me ferez un très-grand plaisir. Je ne vous dis rien sur mon retour ; il y a long-temps que je n'ai pensé à cet article : j'aurois pourtant bien envie de vous embrasser, mais je voudrois que ce fût avec des porte-feuilles bien garnis. Adieu ; le président me charge de vous faire mille complimens.

Nous avons vu à Naples, et nous avons actuellement ici M. l'abbé Gougenot et Creuse ; tous deux gens de mérite, tous deux bien attachés à mon comte, et tous deux me chargeant d'être auprès de lui l'interprète de leurs sentimens.

LETTRE XVI[1],

Restée par oubli et partie le 4 Mars.

A Rome, ce 17 février 1756.

MONSIEUR,

J'écrivis par le dernier ordinaire à M. de Bombarde, et je voulois lui envoyer un petit Mémoire pour vous le communiquer, contenant quelques remarques sur ce que vous mandez à M. l'abbé Barthelemy de feu mon tableau soi-disant antique. S'il ne l'étoit pas comme je suis tenté de le croire, la perte est légère; mais cela ne me console pas de ce qu'il m'a coûté, ni d'en avoir acheté un autre de la même fabrique, avant que d'avoir vu votre réponse. Ce que je voulois vous dire dans ce Mémoire pour un plus ample éclaircissement, servira de matière à cette lettre.

J'ai toujours eu quelques soupçons, comme vous avez pu le voir dans ma première lettre à

[1] Cette Lettre de M. de la Condamine au comte de Caylus est tellement liée à l'affaire qui concerne les prétendues peintures antiques de Pompéia, que j'ai cru devoir la mettre à sa place parmi celles de Barthelemy. (*Note de l'Editeur.*)

Bombarde. Mais voyant que le P. Contucci, célèbre antiquaire, garde du Muséum du collége romain où il y a de fort belles choses, avoit un grand nombre de ces tableaux dont il fait le plus grand cas, et tous les peintres de Rome à qui il les a fait voir, n'ayant pas balancé à les juger antiques ; le cardinal Albani en ayant acheté un, le roi d'Angleterre un, la margrave deux qu'elle a payés fort cher, soixante sequins ; le baron Gleichen, son écuyer, grand amateur et demi-connoisseur, en ayant pris deux pour lui, le tout avec un grand mystère, sous les yeux et la direction de Mengs, peintre saxon, dont vous avez vu quelques morceaux à Paris, et de plusieurs autres peintres qu'elle a consultés, sans compter l'abbé Venuti, antiquaire du pays : je me suis laissé entraîner par pure docilité.

Je m'étois toujours défié de la fraîcheur et de la conservation de cette peinture, du ton vigoureux de couleur que n'ont aucun des tableaux antiques que j'ai vus ici et à Herculanum (si ce n'est peut-être les peintures du palais Barberini, mais qu'on dit retouchées par Carlo Maralti). Je me défiois encore de cette quantité de tableaux, tous d'une même main, tous avec des caractères qui ne ressemblent à aucun alphabet connu, de la variété des cou-

leurs que n'ont point les autres antiques : mais ne pouvant soupçonner la bonne foi du P. Contucci qui en a un grand nombre, et qui n'a jamais voulu m'en céder un qui représente la pompe funèbre de Virginie, quoique je lui en eusse offert trente sequins, et dont la copie m'en a coûté cinq ; n'osant pas non plus mettre en balance mes soupçons fondés sur de simples probabilités, contre tant de témoignages de connoisseurs, qui tous seroient trompés si je l'étois, il a bien fallu céder au torrent. Je croyois cependant reconnoître cela même que vous appelez le *faire moderne*, et sur-tout j'étois frappé de ces coups de pinceau heurtés à la Rembrant qui forment des reliefs, particulièrement dans les plis des draperies. Je n'avois rien vu à Herculanum qui approchât de cela pour la vivacité des couleurs et leur épaisseur : j'étois au moins tenté de croire qu'ils étoient retouchés par un moderne sur ce qui restoit de l'antique; mais je voyois par-tout, même à la loupe, un reste de tartre ou de crasse brune dans les strics ou sillons que tracent les poils du pinceau; ce qui achevoit de m'abuser.

Malgré tout cela, je n'avois pas foi au tartre que j'ai toujours soupçonné postiche et mis avec la brosse sur quelques-uns qui en étoient entiè-

rement couverts, et seulement par larmes ou traînées sur d'autres. Je soupçonnois que ce n'étoit qu'un mélange de terre ou de cendre et de sable qu'on faisoit distiller sur le tableau, en pressant contre le bord supérieur les poils d'une brosse qui en étoit chargée, et qu'on retiroit en arrière. Je jugeois que la terre la plus fine restoit dans les strics du pinceau, et je me réservois à faire sur cela des expériences en France, pour achever de les mieux nettoyer. Vos soupçons, vos conjectures, vos tentatives sur les petits morceaux qui sont restés de celui que j'ai envoyé, me déterminent à croire que j'ai été trompé ainsi que mes prédécesseurs; et ces caractères dont l'abbé Barthelemy ni aucun antiquaire n'ont la moindre connoissance, suffiroient pour donner un soupçon violent, par l'affectation d'en mettre sur tous les tableaux.

L'abbé vous aura sans doute mandé que nous avions vu chez le P. Contucci une inscription en bronze des mêmes caractères; ils n'ont guère que trois lignes au plus de hauteur: ce sont de petites lames de bronze, de l'épaisseur d'un ongle, encastrées dans un stuc. Je n'ai jamais vu, ce n'est pas beaucoup dire, mais personne, je crois, n'a vu rien de pareil ni dans ce goût-là. Nous les avons chacun copiés; j'en ai une co-

pie bien fidelle. Il faudroit s'être donné bien de la peine pour avoir contrefait cette prétendue inscription et des moulures absolument de la forme de ces petites pierres sépulcrales qui ferment les *bouleni* des *columbarium.* Il ne reste que des fragmens de ces moulures ; mais je n'aime point que ce soit du stuc, et non une pierre ou du marbre, comme toutes les autres que j'ai vues. Enfin, cette inscription que le P. Contucci regarde comme une preuve très-authentique qui constate la vérité des peintures, m'en feroit plutôt douter, si je les croyois vraies, qu'elle ne me persuaderoit de leur antiquité.

Vous savez la fable qu'on débite. On tire, dit-on, ces peintures d'une fouille de terrain à cinq milles de Pompéianum. C'est un particulier qui a trouvé ce trésor : il y a plusieurs chambres qui en sont toutes incrustées, et il en reste encore une soixantaine. Je suppose qu'il s'en est vendu une douzaine ; le P. Contucci en a une vingtaine. Voilà donc cent ou plus de peintures, toutes bien conservées, qui arrivent toutes saines et entières ; à peine s'y trouve-t-il quelque petit éclat sur les bords. Mais vous n'avez pas besoin que je vous confirme dans la persuasion où vous êtes que c'est une fourberie ; il faut pourtant achever l'histoire.

Un peintre vénitien médiocre et assez mauvais dessinateur, nommé Giuseppe Guerra, est celui qui a le secret de les débarbouiller [1]. Il m'a d'abord parlé fort mystérieusement de ce secret ; il est ensuite presque convenu qu'il les faisoit chauffer peu à peu, jusqu'à ce que le tartre qui est gris, comme vous avez pu voir, prît une couleur rougeâtre comme celle d'une brique pilée ou d'un pot de terre cassé : il fait la préparation tout seul. J'ai été témoin ensuite de l'opération, qui ne consiste qu'à passer sur ce tartre desséché une éponge mouillée ; le tout s'enlève comme de la cendre, et l'eau a une teinte rousse. C'est un paysan, dit-il, qui les apporte une à une, et qui ne sait pas seulement ce que c'est.

Le morceau que j'ai envoyé à M. de Bombarde à part, et qui étoit couvert de tartre, avoit, m'a dit ce même homme, été gâté et brûlé, en le chauffant trop fort, par quelqu'un qui avoit voulu essayer de le nettoyer et qui ne savoit pas le moyen. J'ai bien soupçonné que ce morceau n'étoit pas de la même espèce que le reste ; il pourroit bien avoir été antique : cependant vous avez trouvé qu'il n'étoit peint qu'à

[1] Au sujet de Guerra et de ses fausses peintures, *voyez* l'Appendice, n°. V.

la gomme, et que la couleur rouge que vous y avez trouvée, cédoit au doigt. Je crois l'avoir ainsi lu dans votre lettre ; oui, je viens de m'en assurer.

Quant à la différence que vous trouvez entre ce morceau et les fragmens du grand tableau, c'est-à-dire dans la préparation du *stratum*, je n'en doute point; mais j'aurois beaucoup de peine à croire que le grand tableau fût peint à l'huile. J'ai brûlé quelques petits fragmens éclatés, et je n'ai senti aucune odeur d'huile, et c'est, je crois, la preuve la plus sûre. Mais n'avez-vous pas le savon, l'urine, l'eau seconde que vous pouvez essayer, et dont on connoît l'effet sur les tableaux peints à l'huile, le savon sur-tout ? Quelque peu qu'il vous reste des fragmens, ils vous suffisent pour cette épreuve.

J'ai, outre mon grand tableau plus grand que le rompu, deux petits morceaux de sept pouces sur quatre et demi, peints sur un fond rouge et d'une seule couleur gris-verdâtre en camaïeu. L'un représente une Victoire ailée, nue, debout sur un piédestal : la figure est très-maigre, fort grêle, très-longue, le cou sur-tout; les jambes et les mains mal dessinées, les mains ouvertes en *dominus vobiscum*, les ailes éployées ; le piédestal rond avec quelques moulures dans la

frise. L'autre, un bacchant, car c'est un homme, assis sur un piédestal carré, dont la frise est concave, et qui pose sur deux marches : la figure tient une coupe qu'elle élève au-dessus de sa tête et qu'elle regarde ; l'autre main est appuyée sur le piédestal ; deux demi-festons de treille chargés de grappes de raisin, qui partent du milieu du haut du tableau, vont se perdre des deux côtés à la hauteur de la tête de la figure ; les feuilles et les raisins sont coloriés au naturel. La figure, comme l'autre en camaïeu, est un peu moins mal dessinée, mais dans le même goût.

Cela me paroît de la même fabrique que les tableaux ; mais la manière est plus sèche, le dessin moins correct ; mais le faire me paroît le même. J'espère que vous en jugerez cet été, si vous voulez : cependant je vous en enverrai un ; mais donnez vos ordres promptement. Le tableau que je vous ai envoyé n'avoit point de tartre, et m'avoit coûté cinq sequins de plus pour la façon : je n'avois pas même pu obtenir qu'on en laissât sur les bords ; mais mon grand tableau en a les bords chargés. Quant à celui de l'abbé Barthelemy, il a encore son tartre qui en couvre une bonne partie.

Autre circonstance qui peut vous donner quelque lumière. J'ai vu un de ces tableaux, non

encore nettoyé, dont la peinture étoit détachée du *stratum* en quelques endroits des bords; je dis au peintre : « Comment ferez-vous? cela s'enlèvera dans votre opération ». Il me dit avec un air en apparence moins mystérieux, depuis qu'il m'avoit attrapé trois fois : « Quand le tableau est échauffé, je presse la couleur contre le fond en appuyant le doigt comme cela (en me faisant la démonstration), et elle se rattache sur le fond; vous verrez demain ». En effet, j'y retournai; je vis l'opération du débarbouillement, et la peinture étoit adhérente par tout le fond : c'est le tableau qui me reste et qui m'a coûté plus cher que les autres.

Il est plus grand; il représente un homme assis sur un tapis entre trois femmes nues qui le parfument; il y a des cassolettes et des vases d'or. Un jeune homme couronné s'avance vers lui, et paroît lui parler : une épée suspendue par un fil au plancher, répond sur la tête de cet homme; c'est le *districtus ensis cui super impiâ cervice pendet* d'Horace, c'est-à-dire l'aventure de Damoclès à la cour de Denys. Le fond du tableau qui représente un appartement, est décoré de panneaux avec des tableaux en camaïeu, où l'on distingue quelques sujets de la fable; des chars, une déesse : je crois que l'un

représente Vénus et Adonis. Le dessin n'est pas bien pur, mais la manière est facile; la perspective est mal observée. J'ai remarqué dans ce tableau et dans les autres, que les pieds ont l'air d'avoir été chaussés ; l'orteil est tourné en dedans comme celui des pieds modernes, contraints et défigurés par les souliers; ce qui n'est pas dans la pure nature, ni dans l'antique.

Mes remarques ne vous réconcilieront pas, je crois, avec ces peintures; mais je voudrois que vous cherchassiez à vous assurer si elles sont à l'huile. Voilà bien du verbiage pour dire peu de choses : c'est à vous, monsieur, à réaliser les conjectures et à les convertir en démonstrations, et je ne connois que vous qui puissiez réussir à convaincre de faux ce qui a séduit les plus habiles gens de ce pays. Cela vient de ce que je n'y en vois aucun qui réunisse les connoissances nécessaires et diverses qui peuvent servir à décider la question, qui n'en est plus une pour moi depuis que vous avez prononcé.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

La Condamine.

LETTRE XVII.

A Rome, ce 25 février 1756.

Rien n'est si agréable, mon cher comte, que de recevoir toutes les semaines de vos nouvelles; elles perpétuent le plaisir que j'avois à m'entretenir avec vous. Je vous félicite sur vos boucliers et sur la découverte de la belle tête de Pâris. Vous avez raison d'être surpris de n'avoir encore rien reçu de ma part; ce n'est pas ma faute. Tout est ici horriblement cher et sophistiqué; cependant je vous enverrai quelque chose, mais ce ne sera pas le tableau. Mes soupçons ont augmenté au point, que je parierois à présent cent contre un que c'est une friponnerie. Je viens d'en voir un autre, et on nous en annonce encore plus de cinquante. Ils ont été découverts tous ensemble; huit chambres en étoient pleines : voilà ce qu'on dit, et l'on a mieux fait encore.

Je vous avois annoncé que sur ces tableaux on voyoit des inscriptions en caractères inconnus. On a fait une inscription avec ces caractères, et on l'a vendue au P. Contucci, qui s'en

est servi comme d'une nouvelle preuve pour constater l'antiquité de ses tableaux. Les lettres de cette inscription sont de petites lames ou de petits filets de cuivre ornés d'une *patina* verte très-moderne. On les a enchâssés dans un lit de plâtre qui se trouve sur une pierre de six à sept pouces de diamètre. On a voulu faire croire que cette pierre avoit été arrachée d'un mur; et pour le persuader, on a mis encore au-dessus du plâtre de ce tartre si fameux. L'imposture saute aux yeux; le P. Contucci s'en seroit aperçu le premier, s'il n'étoit prévenu; mais le désir de conserver un air de vérité à vingt ou trente morceaux de peinture qu'il a rassemblés, l'ont un peu séduit. Enfin, la cause est finie, et pour tout au monde, mon tableau ne passera pas les mers; je m'en déferai ici. Je vous prie de ne me plus presser à cet égard.

J'écrirai incessamment à Naples pour avoir l'éclaircissement que vous demandez sur le jaune. Ce qu'on vous a dit au sujet des médailles que j'ai acquises, est vrai jusqu'à un certain point. J'ai fait quelques bonnes acquisitions, mais je n'ai pas eu ce que je désirois le plus ardemment. On s'est servi de mon nom pour en proposer l'acquisition au roi de Naples. Rome ne me fournit plus rien : ainsi le temps que j'y resterai

encore, sera consacré à voir les antiquités. Je tâche de m'en former une idée ; car il faudroit un long séjour pour les analyser. M. de la Condamine a mesuré ces jours passés la hauteur de la colonne Trajane et celle de la colonne qu'on appelle Antonine ; je l'ai accompagné dans cette petite opération. J'examine à présent les arcs de triomphe qui sont dans Rome ; celui de Constantin m'exerce beaucoup. Je ne conçois pas comment on a pu ériger, en l'honneur de ce prince, un monument qui n'est rempli que des actions de Trajan. On répond à cela qu'on étoit pressé ; que les débris de l'arc de Trajan s'étant présentés sous la main, on a mieux aimé les employer que de les perdre ; qu'on distingue, dans l'arc, des ouvrages de divers siècles, l'un du beau temps de la sculpture, l'autre du mauvais. Ce dernier article est vrai ; mais les ouvrages de mauvais goût me paroissent ajoutés sur l'arc en place, et je conclurois volontiers de-là, que l'arc de Constantin est, à proprement parler, l'arc de Trajan revu et corrigé, ou plutôt fort gâté par Constanstin qui, voulant avoir un arc à lui, trouva plus commode et moins dispendieux d'usurper celui de Trajan, que d'en faire construire un nouveau. C'est un problème ; j'irai demain le résoudre avec des architectes.

J'aurai peut-être tort; mais il vaut mieux quelquefois s'égarer en essayant des routes nouvelles, que de suivre toujours en aveugle les anciennes.

Je vous prie de faire mes complimens à M. Mariette; il m'avoit donné un Mémoire que j'ai suivi assez exactement. Il me demandoit entr'autres choses de le lier avec quelqu'un qui aimât les estampes. Je l'ai trouvé, et c'est un homme qui joint à ce mérite bien des connoissances, et dont le nom lui est très-familier: c'est monsignor Botari, préfet de la bibliothèque du Vatican, auteur du *Musœum Capitolinum.* Il désire ardemment de se lier avec M. Mariette dont il connoît tout le mérite. C'est lui qui a formé le superbe recueil d'estampes qui est dans la bibliothèque Corsini. Il a rassemblé une foule de remarques qu'il est prêt à communiquer à M. Mariette; il a même bien des doubles assez rares qui pourroient manquer au recueil de notre ami, et qu'il échangeroit volontiers. Si M. Mariette veut se prêter à cette correspondance, il aura la bonté de m'envoyer une lettre que je remettrai à M. Botari.

Je vous prie de donner ce billet à M. Caperonnier.

Nous sommes à présent dans les joies sérieuses du carnaval de Rome. Je n'y prends

d'autre part que de voir la course des chevaux dans la rue del Corso.

Adieu, mon cher comte ; portez-vous bien, et continuez à me donner de vos nouvelles. J'imagine que vous ne m'oubliez pas auprès de M. de Bombarde, à qui je dois toutes les bontés que je reçois de M. l'ambassadeur et de Mde l'ambassadrice.

LETTRE

LETTRE XVIII.

A Rome, ce 9 mars 1756.

Je vous fais mon compliment, mon cher comte, sur vos acquisitions et sur vos travaux, et je vois sans cesse, avec un nouveau plaisir, que la partie des antiquités vous occupe agréablement. Je jouis ici de ce plaisir, mais ce n'est pas sans amertume. Je m'aperçois tous les jours que, pour faire de nouvelles découvertes à Rome, il faudroit y passer bien du temps. Tous ces monumens ont été gravés, décrits, expliqués cent et cent fois; il ne reste presque rien à faire pour quelqu'un qui est pressé: mais je présume que, si je pouvois demeurer ici deux ou trois ans, je trouverois des choses bien singulières. Il y a bien des fautes dans la plupart des ouvrages des antiquaires : vous me répondrez qu'il faut les corriger. Mais, 1°. il faudroit connoître tous ceux qui ont écrit : 2°. il faudroit les avoir sans cesse sous les yeux pour les consulter: 3°. comme ce sont les endroits difficiles qui ont donné lieu à des erreurs, il faut bien du temps pour s'assurer de la vraie leçon d'une inscription à demi-

effacée, ou de l'habillement d'une figure à demi-détruite. Je vais cependant en avant.

Je vous ai parlé dans ma dernière lettre de l'arc de Constantin, que je croyois avoir été fait par Trajan : les architectes de l'académie que j'y ai menés, m'ont répondu qu'en certains endroits le goût du travail s'opposoit à mon sentiment, et j'ai trouvé depuis, que Blondel que je n'avois pas lu, avoit pensé la même chose que moi ; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il se fonde sur le travail : ainsi, rien de décidé sur cet article.

J'en tiens un autre qui m'a fait plus de plaisir. L'arc de Sévère a une très-grande inscription. On voit que la quatrième ligne a été raclée ou effacée, et qu'on y a mis ensuite ces mots : *Optimis fortissimisque principibus.* Les antiquaires de Rome s'en étoient aperçus ; ils avoient conjecturé avec raison, que l'arc étant érigé l'an 203 de Jésus-Christ, dans le temps que Géta étoit en vie, on avoit mis son nom conjointement avec celui de Sévère et de Caracalla, mais qu'après la mort de Sévère, Caracalla avoit fait effacer le nom de Géta, pour y substituer ces trois mots : *Optimis*, etc. J'ai vérifié cette conjecture ; la chose étoit facile. Les lettres de cette inscription étoient de métal, attachées avec des

clous. En ôtant les anciennes lettres et raclant le marbre, on a laissé des traces des anciens trous qui quelquefois se confondent avec les trous des nouvelles lettres. J'ai étudié les anciens, et j'y ai trouvé effectivement le nom de Géta avec ses qualités. Je vais en faire prendre un dessin. C'est là une bagatelle, j'en conviens; mais si sur chaque monument je pouvois en apporter une semblable, ne seriez-vous pas content?

L'auteur de la *Via Appia* que vous lisez, est le chanoine Pratilli que je connois beaucoup, et qui a bien du mérite.

Vous avez regardé mon duel de Capoue comme une plaisanterie; en voici l'histoire :

Nous arrivâmes dans cette ville sur les cinq heures, vers le milieu de janvier; c'étoit en venant de Naples. Il faisoit encore un peu de jour; nous voulûmes en profiter pour aller à la cathédrale. En passant par une grande place traversée par le grand chemin de Naples, j'aperçus, au coin d'une maison, une inscription attachée au mur. Je m'amusai à la copier; le président et nos deux jeunes artistes continuèrent leur route; le peuple m'entoura. Quand j'eus fini, il me conduisit presque malgré moi dans une arcade vis-à-vis, placée auprès d'une église et nommée l'arcade des PP. Théatins. J'y

vis effectivement quelques inscriptions, et entr'autres celle qui concerne l'auteur de l'amphithéâtre de Capoue, avec un bas-relief où sont représentées les machines pour élever cet amphithéâtre. Je montai sur une banquette, pour copier l'inscription. On faisoit du bruit derrière moi; mais les Napolitains sont grands parleurs, et je n'y faisois pas attention. Tout-à-coup le bruit augmente; j'entends une voix qui s'adresse à moi et qui m'ordonne de descendre; et aussitôt je vois venir à moi un grand diable d'officier en fureur, qui, sans me donner le temps de lui obéir, me prend par le bras et me pousse avec violence et à plusieurs reprises au milieu de cette populace, en m'accablant d'injures et me menaçant de la prison. Il ne me donna pas le temps de parler, et il disparut; alors je crus rêver. Je demandai ce que tout cela signifioit. On me dit qu'à un autre côté de la place assez éloigné, il y avoit un corps-de-garde, et que cette arcade faisoit partie du corps-de-garde, et que je n'aurois pas dû y entrer sans la permission de cet officier. Vous croyez bien que je ne savois rien de tout cela. Je demandai le nom de ce capitan: on me le dit avec peine, et j'allai rejoindre le président.

A notre retour, il fallut repasser par la place;

l'officier s'y promenoit. Il vint à moi ; et prenant le ton du monde le plus extraordinaire, il me dit qu'il avoit appris que j'avois demandé son nom, qu'il s'appeloit Nicolo Ciampinelli ; que si je voulois me battre avec lui, je n'avois qu'à choisir le champ de bataille. Il faut remarquer qu'en me faisant ce défi, il m'appeloit *signor abbate*. Je voulois lui répondre ; il me coupoit la parole, entroit en fureur, et finit par me dire que je devois m'estimer heureux de ce qu'il en avoit agi avec tant de modération. En disant tout cela, il me tenoit par la main et me faisoit un mal affreux, comme un fou à qui la folie donne de nouvelles forces. Je retirai enfin ma main, et je m'en allai à l'auberge. Un instant après, je portai mes plaintes au commandant : mais apparemment qu'il avoit été prévenu ; je ne pus pas le voir. J'en écrivis le soir même à M. le marquis d'Ossun, qui ne reçut ma lettre que trois semaines après, et qui m'en écrivit une très-obligeante : il m'assuroit que cet officier seroit puni, quoiqu'il se dît neveu de M. le marquis Tanucci, ministre et secrétaire d'état. Depuis, je n'ai plus entendu parler de rien ; mais je n'oublierai de ma vie *DON NICOLO CIAMPINELLI*, *lieutenant des grenadiers au régiment de Royal-Naples.*

LETTRE XIX.

A Rome, ce 17 mars 1756.

(Par excès de précaution, je mets une double enveloppe pour vous, afin que, si par hasard vous ouvriez le paquet en présence de M. de Marigni, il ne vît pas de quoi il est question.)

J'ABUSE de votre complaisance, mon cher comte ; je mets sous l'adresse de M. le marquis de Marigni, et ensuite sous la vôtre, un paquet pour Mondonville qui demeure dans la rue des Vieux-Augustins. Je vous avouerai même que ce n'est qu'une ariette, mais qui peut lui être utile pour sa quinzaine ; elle est très-jolie, et plus dans le goût français que dans le goût italien : vous m'obligerez très-fort de la lui envoyer. Je n'ai pas trop le temps de répondre à votre dernière et charmante lettre. J'ai pris pour vous un autre exemplaire de la carte du P. Boscovitz, celle de l'Italie : marquez-moi s'il faut vous l'envoyer. Je ne verrois point d'inconvénient à lire ma lettre à l'académie, non comme mémoire ou dissertation, mais simplement comme nouvelles littéraires.

A mon retour à Paris, le catalogue des antiquités d'Herculanum aura paru, et m'aura enlevé tout ce que j'aurois à dire. Quand il n'auroit pas paru, je prévois que j'aurai bien des affaires, et que je n'ai pas assez de choses curieuses sur cette ville infortunée pour en faire un ouvrage à part ; néanmoins je soumets mon sentiment au vôtre. Tout ce que vous faites, sera toujours bien fait. Mon attachement pour vous ne pouvoit augmenter ; mais je sens bien mieux aujourd'hui combien il est juste, et rien n'est plus touchant que les marques de bonté que vous ne cessez de me donner. Je vous prie de dire à M. de Ste-Palaye que nous avons été hier avec M. l'abbé Testand à la bibliothèque du Vatican, que nous avons vu les manuscrits d'Helgaud, que nous avons pris les meilleurs arrangemens pour réparer les omissions dont il se plaint. Je vous serai très-obligé de l'assurer de tous mes sentimens, ainsi que nos confrères. Je ne puis vous écrire plus au long ; mais à huitaine.

Un mot, je vous prie, sur l'affaire de M. Nicolaï, et la pension.

Je comptois joindre cette lettre au paquet, et c'est ce qui avoit donné lieu à l'apostille du commencement ; mais j'ai pensé qu'il seroit mieux de vous envoyer la lettre par la poste.

LETTRE XX.

A Rome, le 7 avril 1756.

Je reviens à Herculanum, mon cher comte, mais ce sera pour la dernière fois. Il manque à mes lettres précédentes un article important; celui des moyens que l'on a pris à Naples pour satisfaire l'impatience du public. Je vous en parlerai avec liberté, parce que je suis assuré de votre discrétion. Vous pouvez néanmoins communiquer ma lettre à l'académie et à quelques amis, à condition qu'elle ne sortira pas de vos mains.

Sa majesté sicilienne avoit ordonné, depuis plusieurs années, de publier les monumens découverts dans la ville souterraine; il falloit, à la tête de l'entreprise, un homme qui justifiât ce choix, non-seulement par son savoir, mais encore par sa réputation, et tous les yeux se tournèrent à l'instant vers Mazzochi[1]. Ce chanoine étoit vieux, infirme, occupé d'autres travaux, et qui pis est, d'une modestie excessive. Ces raisons, et peut-être d'autres que j'i-

[1] Voyez l'Appendice, n°. VI.

gnore, firent préférer M. Baïardi, prélat romain, dont l'imagination pleine de salpêtre, ne s'annonce que par les éclairs, et dont la mémoire a englouti toutes les branches de l'érudition sacrée et profane. Vous savez que je l'ai beaucoup connu : je le trouvai la première fois dictant une réponse sur une difficulté de la Bible, et ayant auprès de lui un Traité qu'il venoit d'achever sur la Philosophie de Newton.

Les Italiens sont encore persuadés qu'on peut partager ses forces sans les affoiblir ; et le hasard m'a si bien secondé, que, dans une première visite, j'ai trouvé deux autres célèbres antiquaires, dont l'un écrivoit sur les matières du jansénisme, et l'autre traduisoit en vers italiens une tragédie de Marmontel, qu'il trouvoit sublime. Bianchini étoit antiquaire et astronome; Apostolo-Zeno, antiquaire et poète; le marquis Maffeï, poète, antiquaire, théologien, physicien, etc. Quoi qu'il en soit, le prélat Baïardi vint à Naples, et laissa concevoir de grandes espérances [1] : il ne pouvoit les remplir tout seul. On n'avoit qu'un petit nombre de graveurs qui, à la manière italienne, procédoient lentement. Plusieurs quittèrent et furent

[1] Voyez l'Appendice, n°. VII.

remplacés par d'autres qui n'étoient ni plus habiles, ni plus intelligens. Le roi, qui vouloit répondre à l'empressement de l'Europe savante, ordonna au prélat d'écrire quelque chose sur Herculanum, et d'entretenir la curiosité du public, s'il ne pouvoit la satisfaire pleinement. Baïardi secoua sa mémoire et ses porte-feuilles, et composa ses deux premiers volumes du Prodrome. Aussi preux que le chevalier Baïard dont il prétend descendre, il fit main-basse sur quantité d'opinions reçues, parla des mesures persanes, babyloniennes, égyptiennes, et ne dit pas un mot d'Herculanum. Il en parlera sans doute dans les trois autres volumes qui sont actuellement imprimés, ainsi que dans le sixième et le septième, qu'il n'a pas encore achevés.

Cet ouvrage qui, dans toute autre circonstance, auroit donné du moins une assez grande idée de son érudition, souleva les Napolitains. On avoit d'autres torts à lui reprocher ; il étoit étranger, et sa majesté l'avoit comblé de biens. On murmura en secret et tout haut : le roi parut se refroidir à son égard, et le grand projet de la publication des monumens, ne fut plus suivi avec le même zèle ; cependant Baïardi ne le perdoit pas de vue. Il avoit dressé l'inventaire

général de toutes les antiquités d'Herculanum ; il s'étoit contenté d'en donner une notice, sans commentaire, sans Egyptiens, sans Babyloniens, etc. Cet ouvrage, qui forme un très-gros *in-folio*, étoit imprimé depuis plusieurs mois ; mais il y avoit défense de le publier, et cette défense fut levée quelques jours après notre arrivée à Naples.

On apprit en même temps que M. le marquis Tanucci, ministre d'état, s'intéressoit particulièrement aux nouvelles découvertes, et venoit d'obtenir l'agrément de sa majesté, pour établir une académie destinée à expliquer ces monumens : elle est composée de seize associés. Baïardi est à la tête ; viennent ensuite Mazzochi, Pratilli, auteur de la *Via Appia*, et plusieurs autres personnes de mérite, moins connues dans la république des lettres.

Les peintures sont le premier objet de travail proposé à cette société naissante : dans chaque séance, on distribue à trois académiciens autant de sujets à expliquer ; dans l'assemblée suivante, ils font leur rapport, et l'académie juge. Ces séances ne se tiennent que de quinze en quinze jours. Au moyen de cet arrangement, il ne faudra qu'un an pour expliquer soixante-douze sujets, onze ans pour

toutes les peintures, et environ soixante ans pour le cabinet en entier. Il faut supposer, à la vérité, que dans chaque séance on terminera trois articles, et qu'il n'y aura jamais de partage dans les opinions, et de longueur dans les disputes.

Il étoit difficile de prendre un plus mauvais parti. J'ai pris la liberté de m'en expliquer avec modération. Je l'ai dit à la cour; je l'ai dit à plusieurs académiciens, et leur ai fait sentir le danger des délais, et le danger plus grand encore de rendre un corps entier responsable des sentimens de quelques particuliers. Je voulois qu'on publiât au plutôt les monumens gravés dans la plus grande exactitude, et qu'après cela chaque académie, selon son attrait et ses études particulières, se chargeât d'en éclaircir un certain nombre, dans des dissertations qu'on réuniroit sous la même forme que le Recueil de nos Mémoires. J'aurois voulu présenter ces observations au ministre même; mais je n'ai pu le voir qu'en passant: je pense de plus qu'elles n'auroient rien produit. Il faut attendre qu'on soit un peu refroidi sur le nouveau projet, et que le mauvais succès des séances académiques oblige de prendre une autre route. On m'écrit de Naples que le travail

va lentement : voilà quel étoit l'état des choses quand j'en suis parti.

Il y avoit environ soixante tableaux gravés. On comptoit qu'à la fin de cette année, il paroîtroit un volume contenant soixante-douze tableaux avec les explications. Baïardi comptoit achever son Prodrome. Mazzochi étoit chargé de publier le manuscrit de Philodème sur la musique, avec des notes ; et cet ouvrage devoit être précédé d'un long Mémoire sur la ville d'Herculanum, et sur la découverte et la forme des manuscrits. Il travaille en même temps à un long commentaire sur deux inscriptions grecques trouvées il y a dix ou douze ans près de Tarente. Cet ouvrage sera en 2 vol. *in-folio :* il en a présenté le premier volume au roi ; le second paroîtra l'année suivante. Nul mortel ne peut dire quand le manuscrit verra le jour.

Je reçois à l'instant la lettre par laquelle vous m'annoncez l'arrivée des antiques de Cary. Je suis effrayé du prix que vous voulez y mettre : soyez persuadé qu'il sera très-content d'en avoir 300 liv. La lettre de M. de la Condamine ne doit point vous embarrasser : dites tout ce que vous voudrez de son tableau ; les antiquaires de

Rome ne vous en sauront aucun mauvais gré. Je me suis convaincu, depuis quelques jours seulement, que le plus grand nombre d'entr'eux n'avoit pas vu ces peintures. Je vous embrasse un million de fois : le président en fait autant. Vous voyez que cette lettre doit encore moins sortir de vos mains que l'autre.

J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais ce sera pour le prochain courrier. Je vous prie de remercier pour moi M. le marquis d'Argenson de l'honneur de son souvenir, et de l'assurer de mon très-humble respect. Je compte avoir l'honneur de lui écrire, dès qu'il me tombera entre les mains quelque matière propre à l'amuser, et qui mérite d'être communiquée à l'académie.

LETTRE XXI.

A Rome, ce 5 mai 1756.

Je vous envoie, mon cher comte, un catalogue détaillé du *Musæum Capitolinum*, fait par M. le marquis Lucatelli, qui a la garde de ce dépôt. Si cet ouvrage ne vous est pas connu, il pourra vous amuser un moment : si vous le connoissiez déjà, je n'aurai que ma bonne volonté à vous offrir. Je reconnois cependant que c'est un mauvais échange contre les gravures de votre bouclier. Elles m'ont paru très-jolies ; mais comme je n'ai pas présens tous les détails d'Hésiode, je différerai à vous en parler plus au long, après que je vous aurai confronté avec votre auteur. J'entreprendrai cet examen pour m'instruire et rendre plus de justice à votre goût Vous êtes heureux d'avoir des sujets isolés et piquans. Je vous vois cueillir les plus belles fleurs du monde sur les bords d'un fleuve tranquille, tandis que j'erre à l'aventure sur les côtes de l'Océan, pour chercher quelques mauvaises coquilles. Cependant je ne puis quitter Rome ; j'y resterai seul, et laisserai partir le président et l'abbé Gougenot.

Je n'ai pas eu le temps encore de voir tous les cabinets, et j'ai formé, depuis mon arrivée, un projet concernant quelques médailles, que je n'ai pu exécuter jusqu'ici. Je n'aurois plus d'espérance si je partois, et mon voyage sera justifié, si je réussis. Cet article me tient au cœur; d'ailleurs, c'est à présent que je dois retirer quelque fruit de mon séjour. Dans les commencemens, je ne voyois Rome qu'à travers un brouillard pétrifié; aujourd'hui, c'est un nuage qui laisse échapper quelques traits de lumière. Que de recherches à faire, si j'avois des connoissances et de la santé! Le courage me reste encore, et je dois l'employer. Je n'aurai pas de reproches à me faire sur le parti que je prends.

Daignez faire attention que le meilleur service à rendre au cabinet, c'est d'acquérir des lumières que je puisse transmettre à mes successeurs: j'espère aussi que mes foibles travaux ne seront pas indifférens à l'académie; et s'ils l'étoient, mon zèle pourroit à son égard me tenir lieu d'assiduité. Je pourrois ajouter d'autres motifs et des raisons personnelles; mais ce détail n'est déjà que trop long: je m'y suis engagé pour me justifier auprès de vous et de ceux de nos amis qui pourroient me blâmer de rester si long-temps absent. Continuez donc, je vous prie,

prie, de m'écrire à Rome. J'aurai l'honneur de vous prévenir quelque temps avant mon départ, qui, après tout, ne peut pas être bien éloigné; car mon dessein n'est pas d'épuiser Rome.

Je vous enverrai peut-être par le premier courrier quelques petites antiques en or que j'ai achetées pour vous. J'espère en trouver d'autres en bronze: je serois trop honteux de ne vous avoir rien procuré pour votre amusement.

Je vous prie de dire bien des choses pour moi à M. Pellerin; je lui aurois écrit bien volontiers sur la perte qu'il a faite, si je n'avois craint de renouveler sa douleur.

Vous serez peut-être curieux de savoir ce que je fais, le matin, à la bibliothèque du Vatican, où j'examine les médaillons du cardinal Albano, expliqués par l'abbé Venuti, et ceux du cardinal Carpegna, expliqués par Buonaroti. Je les compare avec les gravures et les commentaires, et j'ai souvent occasion de faire des notes. Quand ce travail sera fini, je passerai aux autres antiquités, et ensuite aux manuscrits d'antiquités du fameux Ligorio, dont on a ici une copie fort exacte, d'après l'original qui est en partie à Turin, et en partie à Naples, où, par parenthèse, il ne m'a pas été possible de les voir. L'après-dînée, j'accompagne M^de^ l'am-

bassadrice, qui fait son cours d'antiquités avec l'abbé Venuti.

Quand j'aurai fini le Vatican, je passerai peut-être au collége romain, pour prendre une notice du cabinet d'antiquités qu'on y conserve, et que le P. Contucci a formé en grande partie. Je l'ai parcouru ces jours passés, et je vous avoue que j'en ai été surpris, par la quantité, la conservation et la singularité des morceaux qu'il renferme.

Dans certains momens libres, je me glisse au Capitole, dont le palais de M. l'ambassadeur est assez voisin, et avec le livre que je vous envoie, je fais des notes sur chaque morceau en particulier. J'apporterai sur cela des choses assez curieuses; je le crois du moins ainsi, car je n'ose plus rien affirmer. Vous ne sauriez croire combien mon voyage m'a humilié; j'ai vu tant de choses que j'ignorois, et que j'ignore encore, qu'il m'a paru fou de se savoir gré de quelques connoissances superficielles. Voilà donc ma vie! j'y joins des agrémens en me rappelant les marques de votre bonté, et en vous écrivant le plus souvent que je puis.

Adieu, mon cher comte; donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles. Je suis très-aise que mon aventure avec don Nicolo Ciampi-

nelli vous ait amusé, et j'imagine bien qu'en la racontant, vous aurez un peu chargé le portrait : au fond je n'étois pas aussi effaré que vous le pensez, et je souhaitois qu'il me fît mettre aux arrêts; la chose seroit venue aux oreilles du roi, et du moins auroit été assez plaisante. Mes complimens, je vous prie, à *tutti quanti*. Le président me charge de vous faire les siens. J'entends les coups de marteau pour la caisse de ses livres ; ils me font frémir. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XXII.

A Rome, le 12 mai 1756.

Je vous envoie, mon cher comte, quelques petits morceaux antiques en or ; ce sont des anneaux et des pendans d'oreille. Giraldi me les a cédés pour vous, et me les a donnés en conscience pour 25 francs.

Je vous envoie une réponse qu'on a fait tenir à M. Natoire au sujet du portrait d'Urbain IV ; vous aurez la bonté de la lire et de me donner vos ordres.

Je vous envoie un projet d'ouvrage du sieur Piranèse ; vous le connoissez peut-être déjà, mais vous ignorez que ce projet est rempli. Ces quatre grands volumes *in-folio* viennent de paroître, il y a trois jours : je les ai parcourus avec trop de rapidité pour vous en dire mon avis ; je vous en parlerai dans la suite. J'aurai du plaisir à comparer les gravures avec les monumens, et de mesurer l'exactitude de l'auteur, qui est homme de mérite et fort instruit. Vous connoissez sa touche et sa pointe ; vous jugerez bientôt de son ouvrage. M. l'abbé Gougenot et M. de

Cotte l'emportent avec eux, et M. de la Condamine le recevra, à son retour, dans une caisse qu'on vient de faire partir.

Je pars après-demain pour Civita-Vecchia, avec M. l'ambassadeur et Mde l'ambassadrice; ce sera un voyage de deux ou trois jours. M. de Cotte et l'abbé Gougenot partiront dans cet intervalle, et je m'épargnerai le spectacle de leur départ. Je ne vous dis plus rien du parti que j'ai pris; l'événement seul prouvera si j'ai bien ou mal fait. Un séjour de quelques mois de plus me devenoit nécessaire; mais j'avoue que le retour sera fort désagréable pour moi. Creuse reste à Rome; l'abbé Gougenot vouloit le ramener. Il a répondu que, l'académie lui ayant fait l'honneur de l'agréer, il devoit reconnoître ses bontés par de nouveaux efforts; qu'en se renfermant dans son genre, il trouveroit, dans les sites et dans les ruines de Rome, des richesses piquantes pour ses compositions : et qui sait si la vue et l'étude des tableaux de Raphaël ne l'élèveront pas au-dessus de lui-même? Auroit-il pu, en accompagnant M. l'abbé Gougenot à Venise, se contenter d'entrevoir les maîtres du coloris?

Il est donc décidé qu'il reste à Rome, pour briller davantage à Paris; et qu'après un séjour

de plusieurs mois, il ira s'établir à Venise pour plusieurs mois encore. J'aime cette résolution ; il me semble qu'elle annonce du courage, de l'ardeur et une émulation peu commune. Si vous l'approuvez, vous êtes prié de la justifier aux yeux de M. le marquis de Marigni et de tous ceux qui peuvent s'intéresser aux progrès de ce jeune homme qui paroît avoir un grand talent.

Il a fait les portraits de M^de^ l'ambassadrice et de M. l'ambassadeur ; ils sont très-ressemblans et très - bien peints. Il a fait un autre tableau que vous verrez bientôt à Paris, et qui nous a paru charmant. Une jeune fille avoit un panier d'œufs ; un jeune homme a joué avec elle, le panier est tombé et les œufs se sont cassés. La mère de la fille arrive, saisit le jeune homme par le bras et demande réparation des œufs : la fille interdite est assise par terre ; le jeune homme embarrassé donne les plus mauvaises excuses du monde, et la vieille est en fureur : un petit enfant jeté sur le coin du tableau, prend un de ces œufs cassés, et tâche de le rajuster. Tout cela me paroît très-joli ; et la figure de la fille a une position si noble, qu'elle pourroit orner un tableau d'histoire. Mais, en vérité, il est bien ridicule que je vous parle peinture ; c'est pour la

première fois, et ce sera pour la dernière : je reviens à mes guenilles. J'ai remis au président le plan du temple de Sérapis à Pouzzole ; il vous le montrera, ou vous le remettra, tout comme vous voudrez.

Je travaille encore au Vatican ; je finirai bientôt. M. l'ambassadeur ira s'établir à Frescati à la fin de ce mois, pour y passer juin, juillet, août : je le suivrai ; mais je viendrai toutes les semaines passer quelques jours à Rome, vérifier ce que j'aurai étudié à Frescati. J'y mettrai aussi mes papiers en ordre, et je tâcherai d'y composer quelque Mémoire pour l'académie ; ce ne sera pas sans peine. J'ai beaucoup de petites observations, mais rien de bien piquant. Je roule dans ma tête quelques projets de dissertations, où je pourrois faire entrer mes remarques à la suite de quelques principes généraux : cela n'est pas encore bien mûr. Adieu, mon cher comte ; rien n'est égal à mon attachement, parce que rien n'est si juste.

LETTRE XXIII.

De Frescati, le 1er juin 1756.

Il faut compter sur votre amitié, mon cher comte, pour oser dater ma lettre de Frescati. Tout autre penseroit que, dans le plus délicieux séjour du monde et entouré d'amusemens, je ne pense guère à l'antiquité. C'est pour éviter de pareils soupçons, que je daterai pour l'ordinaire mes lettres de la ville éternelle; mais je dirai aux personnes à qui je suis attaché et qui ont des bontés pour moi, que je suis venu m'établir ici, et que je partagerai mon temps entre Rome et Frescati. Je préparerai ici ce que j'aurai à consulter à Rome; et dans les voyages fréquens que j'y ferai, je ne serai plus occupé qu'à éclaircir des matières toutes digérées; d'ailleurs mes négociations pour les médailles avancent également: ainsi ne soyez point inquiet sur mon compte. Si je ne vous ai pas parlé de vos boucliers, c'est que je veux auparavant les comparer avec les originaux; ils m'ont paru très-beaux, très-riches, respirant l'antique, dignes d'Hésiode et de Virgile: mais je vous en par-

lerai avec plus de plaisir quand j'aurai vu la source.

Je vous fais mon compliment sur la découverte des dessins de Pietro Santé, et sur l'usage que vous en voulez faire. Je vous prie très-instamment de les déposer au cabinet, ainsi que vous l'avez projeté ; ils y seront au service du public. Vous devez d'ailleurs vous intéresser plus que personne à ce dépôt ; vous l'avez infiniment enrichi, et vous savez bien qu'il est tout-à-fait à votre disposition. Cette découverte pourroit peut-être vous fournir assez de matière pour un petit Mémoire, qui rouleroit sur l'accord des couleurs dans la peinture des anciens.

On doit m'envoyer incessamment le Catalogue des antiquités d'Herculanum par le prélat Baïardi ; c'est un énorme *in-folio*. On m'a dit que ce prélat revient à Rome : je n'en serois pas surpris ; mais j'en serai bientôt instruit ; je compte lui écrire un de ces jours. On m'a dit aussi que la nouvelle académie de Naples s'étoit fondue.

Je ne vous ai jamais parlé du P. Corsini, général des écoles-pies, le même qui a donné les Fastes attiques et plusieurs livres d'antiquité. C'est un homme que vous aimeriez bien, qui joint des connoissances très-profondes à beau-

coup de douceur et de modestie. Si jamais il est question de remplacer quelqu'académicien étranger, on pourroit penser à lui. Nous avons aussi un prélat nommé Giacomelli, très-savant dans la langue grecque et qui a donné un grand commentaire sur l'Électre de Sophocle, où il y a des corrections qui me paroissent heureuses. C'est un homme d'esprit, qui a le vrai goût de la littérature grecque, qui est plus enthousiasmé d'Homère que du Tasse, et qui sait par cœur une infinité de traits tirés des poètes grecs. Soyez persuadé, mon cher comte, que, malgré l'avilissement et le découragement général, l'Italie fournit encore bien des gens de lettres dignes de ceux qui les ont précédés. Ces gens-là iroient bien loin, s'il y avoit un Colbert à leur tête. Je vous écrirai encore par le prochain courrier, et je tâcherai de vous dire des choses plus intéressantes. Je suis pressé, nous ne faisons que d'arriver de Rome, et je n'ai pas eu le temps de me reconnoître dans cette solitude. Je vous embrasse un million de fois.

LETTRE XXIV.

A Rome, ce 9 juin 1756.

Un jeune sculpteur de l'académie de France, nommé Pajou, est parti ces jours derniers pour s'en retourner à Paris. Je lui ai donné une lettre pour vous, mon cher comte; il n'en avoit pas besoin; son talent lui suffit pour avoir des droits à votre protection; mais enfin je vous l'ai recommandé.

Vous me demandez ce qu'on avoit pensé à Rome de l'alphabet palmyrénien? la même chose qu'en France, c'est-à-dire qu'on m'en a paru satisfait. On n'a pas le moindre doute sur la découverte. La dissertation a été traduite en italien, avant mon arrivée, pour être mise dans les Mémoires de Cortone, et m'a valu une place dans cette académie: j'avois oublié de vous en faire part. Les deux inscriptions palmyréniennes sont au Capitole; je les ai comparées avec mon explication, et j'ai lieu d'être content de mon travail. On m'a proposé de mettre au-dessous une table de marbre, où seroit mon explication, et où l'on marqueroit que je les ai lues

d'une telle façon à mon passage à Rome. Je n'aime point ce faste ; l'obscurité me convient mieux.

A l'égard des pieds [1], la Condamine s'en est chargé. Il a pris le meilleur parti ; c'est de les faire mouler. Si les moules arrivent à bon port, les expériences se feront à Paris ; s'ils se brisent en chemin, vous aurez la bonté de m'en informer, et je prendrai de nouveaux arrangemens. Je les ai tous mesurés avec un pied de roi très-exact que j'avois porté ; mais la comparaison est difficile à faire, parce que ces pieds, gravés en saillie, ont souffert dans leurs extrémités.

Je compte revenir à la charge et me rendre au Capitole avec le P. Jacquier, minime, un des commentateurs de Newton, et un des plus aimables hommes que je connoisse. Il a fait le même travail pour le comte d'Hérouville : il m'a promis ses papiers, et je vérifierai ses calculs en sa présence, non afin d'ajouter quelque chose à son témoignage, mais uniquement pour ma satisfaction. En attendant, demandez, je vous prie, à M. de la Nauze et à M. d'Anville, en quoi ils diffèrent de sentimens, et ce qu'ils

[1] Ce sont des pieds antiques romains, conservés au Capitole. (*Note de l'Éditeur.*)

voudroient l'un et l'autre que je fisse pour leur service.

Étant à Naples, je parlai à Mazzochi de la correspondance. Il me fit entendre qu'il en seroit flatté, mais qu'il se faisoit un scrupule de demander des honneurs littéraires qu'il méritoit si peu : c'est un bon prêtre, très-pieux, et qui a peur de la vanité. Je l'engageai à m'écrire une lettre, où il témoigneroit en quelque façon le désir de nous être agregé ; il la fit, et je vous l'envoie. Vous en ferez l'usage que vous jugerez à propos ; vous y adoucirez ce qui me regarde. Je l'aurois fait changer si j'en avois été le maître, mais je reçus la lettre sur le point de mon départ. Ce n'est pas une simple correspondance qu'il faudroit lui donner, mais la première place vacante d'associé libre ; jamais savant ne l'a mieux méritée par ses connoissances et sa célébrité : il est plus connu en Italie, que Newton ne l'a jamais été en Angleterre.

Cependant, comme il est fort âgé, je pense que vous feriez très-bien de lui ménager ces lettres de correspondant. J'ai attendu, pour les demander, que Baïardi eût pris son parti. Il revient à Rome pour s'y établir ; il arrivera le 18, et il nous dira de belles choses de Naples. L'académie ne subsiste plus. Je ne sais qui aura

le soin de publier les monumens. J'avois proposé Gori, mais je n'ai pas été heureux dans cette négociation ; je pourrai un jour la reprendre. Demandez, je vous prie, à M. Caperonnier, pourquoi il ne répond pas à mes deux lettres. Les messieurs de la bibliothèque vaticane attendent la réponse au billet que je lui ai écrit, et m'en parlent fort souvent. Je l'embrasse malgré son silence, ainsi que vous, mon cher comte, dont les bontés sont toujours présentes à mon esprit.

LETTRE XXV.

23 juin 1756.

Je n'ai pas grand'chose à vous écrire, mon cher comte : ce n'est que pour avoir le plaisir de converser un moment avec vous. J'ai vu bien des antiquités à Frescati : ce sont des restes de fabrique, comme de maisons, de piscines, d'amphithéâtres. Tout cela peut donner des idées, et il est bon de l'avoir vu. J'y ai connu un théatin, dont je fais grand cas, et qu'il faut que vous estimiez : c'est le P. Paciaudi, qui a fait imprimer plusieurs dissertations peu connues en France, et qui mériteroient de l'être par-tout. Il connoît fort bien les antiquités, et joint un grand fonds d'érudition à beaucoup de bon esprit : il parle très-bien français, et j'ai lié avec lui une amitié qui servira de base à une correspondance littéraire, quand je serai en France [1]. Il est très-versé dans la

[1] Je ne connois point la correspondance de Paciaudi avec l'abbé Barthelemy ; mais je puis assurer que c'étoit le correspondant le plus exact du comte de Caylus, et celui qui lui a fourni les plus amples renseignemens. (*Note de l'Éditeur.*)

littérature italienne et dans la nôtre. Il m'a montré un de ces jours une petite figure de bronze, qu'il m'a prié de vous faire accepter. C'est une espèce d'athlète qui s'appuie sur ses bras et qui a les jambes en l'air, dans l'action de sauter. Je n'en ai jamais vu de semblable. Elle est singuli re, et je compte vous l'envoyer. Le P. Paciaudi vous connoît comme s'il vous avoit vu toute sa vie, et vous estime de même. C'est le seul des Romains qui, par ses connoissances, son zèle, sa politesse, sa probité, puisse nous être utile dans nos recherches : les autres sont fort occupés, ou plus réservés. Adieu, mon cher comte : je vous ai long-temps parlé de ce savant ; mais c'est que je l'aime, et qu'il vous aime aussi. Adieu.

LETTRE

LETTRE XXVI.

A Frescati, le 15 juillet 1756.

J'ai peu de choses à vous dire, mon cher comte; mais je veux vous remercier de la continuation de votre souvenir, et vous assurer de nouveau que vos lettres me font toujours le plaisir le plus vif. Gori n'a pas su apparemment qu'il étoit d'usage de remercier l'académie. Je vais l'en instruire, et je suis bien sûr qu'il ne voudroit pas manquer à la compagnie : je connois ses sentimens à cet égard. Voilà donc un nouvel éloge à faire. J'avoue qu'à la place de notre cher secrétaire, je serois fort embarrassé; et qu'à moins de parler fort longtemps de Venise et du conseil, il n'y a pas moyen de s'en tirer.

J'ai passé quelques jours à Rome vers le temps de la fête de saint Pierre. Je ne vous dis rien de la girandole et de l'illumination de Rome; vous connoissez ces effets surprenans. J'ai vu dans ce temps-là des morceaux que je n'avois pas vus encore, et je suis revenu à Frescati jouir de la fraîcheur, et voir à sa faveur les

antiquités éparses aux environs ; elles sont en fort grand nombre. Il y en a dans l'ancien Tusculum, à Albano, à Castel, à Laricæ. Je monterai un de ces jours sur le Monte-Cavo, autrefois *Mons Albanus*. On y voit, dit-on, les restes informes d'un temple de Jupiter, et l'on y jouit d'une vue très-étendue. La plupart de ces monumens ne laissent aucune idée bien précise dans l'esprit; mais on saisit le goût des anciens, et l'on se meuble la tête d'une infinité d'idées accessoires, qu'on trouve à placer dans l'occasion. C'est un grand plaisir de lire l'Histoire Romaine dans l'endroit où je suis.

Je crois vous avoir dit que j'avois lu le premier tome de Mazzochi sur l'inscription grecque d'Héraclée : c'est un amas effroyable d'érudition, mais on en conclura toujours que c'est un des plus savans littérateurs qui existe.

Adieu, mon cher comte ; j'aurai peut-être quelque chose de plus intéressant à vous dire une autre fois. Je vous embrasse un million de fois.

LETTRE XXVII.

Frescati, le 4 août 1756.

Je reviens toujours, mon cher comte, au plaisir que me font vos lettres. Rien n'est si flatteur pour moi que cette attention à écrire tous les jours quelque chose; c'est me dédommager, autant qu'il est possible, de la satisfaction que j'avois à causer avec vous. Je ne me rappelle pas que vous m'ayez jamais parlé du Mémoire sur les antiquités de l'esprit: je serois fâché que la critique de Marin m'en dérobât la connoissance. Ayez la bonté de me le garder; le sujet est singulier; il rentre dans des idées que j'ai eues souvent sur la même matière, et je serois bien aise de voir comment vous l'avez traité.

La résolution de M. de Nicolaï m'a surpris; il me paroît qu'on n'a pas fait beaucoup de façons pour l'empêcher. Ne sera-ce pas Dupuy qui aura la place ? je ne vois pas beaucoup d'autres sujets. Si j'osois vous faire un aveu de mes idées, je proposerois de choisir, par intervalles, des gens qui jouissent d'une grande

réputation ; et après la nomination de M. Dupuy, je penserois, par exemple, à la Condamine : il a des lettres, il écrit bien ; et quand il ne donneroit dans sa vie académique que deux ou trois mémoires, ils orneroient plus notre Recueil, que bien des morceaux sans vue et sans esprit, que nous sommes souvent forcés d'écouter.

L'académie des sciences laisse quelquefois des places vacantes, en attendant de bons sujets. Au lieu de prendre ce parti, on pourroit chez nous les remplir par des hommes célèbres, qui ne sont pas tout-à-fait étrangers à nos exercices : mais ne prenez ces réflexions que pour mon sentiment particulier ; elles se sont présentées naturellement, et je vous les présente de même, sans y être fort attaché.

Je suis bien sûr que vous aurez vu le président avec plaisir ; vous aurez trouvé qu'il a bien profité de son voyage. Un antiquaire de Vérone, nommé Muselli, lui a remis un exemplaire de son cabinet, pour le remettre à l'académie. Le président m'a marqué que ce monsieur Muselli auroit grande envie de tenir à l'académie, et que l'exemple de M. Maffeï pique son ambition. Vous sentez, mon cher comte, qu'il ne doit pas être question d'une place d'associé,

mais tout au plus de correspondant. S'il en faisoit la demande, et que la compagnie fût disposée à la lui accorder, je vous prierois de faire en sorte qu'on me renvoyât cette affaire.

Ce M. Muselli a une médaille d'un certain petit roi, que j'aurois grande envie d'acquérir. Je passerai à Vérone: s'il me cède la médaille, je lui donnerai quelques espérances; s'il me la refuse, je lui ferai peur de mon opposition à ses désirs; le tout fort poliment. C'est un malheur pour moi qu'il connoisse le prix de ce monument: on ne peut rien arracher aux Italiens, lorsqu'ils savent la valeur de ce qu'ils possèdent. Mon voyage auroit été bien infructueux, si le cabinet du roi ne m'avoit donné des notions qui manquent à ces gens-ci. Les médailles les plus rares que j'ai acquises, sont précisément celles qu'ils connoissoient le moins. Le hasard ne m'a pas mal servi. J'ai plusieurs pièces uniques, et beaucoup d'extrêmement rares, principalement en médailles grecques.

Venise me fournira peut-être encore quelque chose: suivant les apparences, je ne tarderai pas à m'y rendre. M. l'ambassadeur a demandé un congé; si on le lui accorde, il partira à la fin de septembre pour Venise: mais comme il n'y fera qu'un petit séjour, je serai obligé,

si je m'en retourne avec lui, de me rendre plutôt dans cette ville, et de l'y attendre. Je sens l'avantage infini que j'aurois à le suivre, comme ils ont la bonté de m'en presser. Je crains seulement de ne pas voir tout ce que j'aurois à voir : m'en fera-t-on un crime ? Après tout, si je reste ici, je suis ruiné: mes affaires sont déjà en très-mauvais état; ma santé est pire. Les courses extravagantes que je fais avec ces grandes chaleurs, achèvent de me détruire. J'ai fait tout ce qu'il falloit jusqu'ici, pour avoir quelque bonne fièvre maligne. Mais qu'auroit-on dit, si je m'étois borné à couler tranquillement ces grandes chaleurs à Frescati et dans la meilleure compagnie du monde ? J'en ai visité tous les environs. Je fus l'autre jour à Palestrine voir cette belle mosaïque, une des plus considérables antiquités qui soient venues jusqu'à nous. Hier je fus à Nemi, Gensano, Albano, etc. Monseigneur Baïardi étoit parti de ce dernier endroit depuis quelques jours. Je le trouverai à Rome, où nous retournons dimanche prochain. J'emploierai le reste du mois à visiter ce qui m'a échappé jusqu'à présent; et suivant les réponses qu'aura monsieur l'ambassadeur, je songerai à mon départ. J'éclaircirai le fait des haches antiques. J'ai été deux ou trois fois à l'arsenal du

château Saint-Ange; je n'y ai jamais vu de ces haches en nature. J'y retournerai: mais j'en trouverai au Capitole gravées sur le marbre. Il y en a sur quelques bas-reliefs, dont j'ai fait des notes que je n'ai pas avec moi. Adieu, mon cher comte; mes complimens à tous nos amis: *E con questo mi rassegno il suo humillissimo schiavo, e baccio le mani.*

LETTRE XXVIII.

De Rome, le 25 août 1756.

J'ai laissé passer trop de temps sans vous écrire, mon cher comte ; je vais m'en dédommager et répondre à vos deux lettres. Je ne connois le P. Zacharie que par une scène de chocolat, que le président pourra vous compter ; mais je vous prie de rassurer M. Mariette sur ses alarmes. Les gens sensés, en Italie, n'approuvent nullement les déclamations contre nos bons auteurs, et souvent elles ne font que prévenir en faveur des ouvrages censurés.

Je suis fâché que les lettres de Botari vous donnent des soupçons sur ses prétentions : il me semble pourtant que jamais personne n'en a moins eu. C'est un homme tout simple, qui a une infinité de connoissances et un grand fonds de modestie ; d'ailleurs, bon ami, officieux, et laborieux sans prétention, ayant composé une infinité d'ouvrages où il n'a pas mis son nom. Je pense que vous l'aimeriez, s'il étoit connu plus particulièrement de vous. Ne vous étonnez point des éloges que je donne à quel-

ques-uns de ces messieurs ; plus je les fréquente, plus je les trouve aimables. Les sciences sont plus cultivées à Rome qu'on ne le croit en France : je vous dirai sur cela, quelque jour, des détails qui vous étonneront.

J'ai acquis de Girardi une petite boîte pleine de morceaux d'antiquités. Le P. Paciaudi m'en a donné quelques-uns pour vous les offrir : j'en chercherai d'autres; mais la chose est plus difficile que vous ne le croyez. Voudriez-vous que je vous portasse des agrafes, des lampes, des lacrymatoires? Je voudrois vous présenter des objets propres à piquer la curiosité, et c'est justement ce qu'on ne rencontre pas, ou qu'on porte à un prix exorbitant.

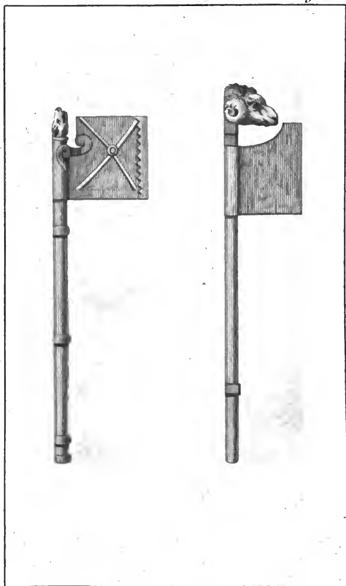
J'ai fini l'examen entier du cabinet du Collége romain, accompagné du P. Contucci, qui m'a fait part de toutes ses remarques. J'ai plus appris dans ces trois jours, qu'en lisant tous nos antiquaires. Ce cabinet, composé de bronzes, de vases, d'instrumens, etc. est le plus complet que j'aie vu jusqu'à présent : c'est celui du P. Kircher, prodigieusement augmenté par le P. Contucci. J'en ai pris une assez bonne notice. J'ai fini le Capitole-Farnèse; j'ai revu la plupart des antiquités. Si je reste encore quelque temps à Rome, je verrai avec plus de

détail la *villa Borghese*, et la *villa Medicis*, que j'avois réservées pour la fin. Il me tombe de temps en temps de bonnes médailles : mon lot s'accroît, et j'avoue que j'en ai bien du plaisir.

J'ai pensé partir subitement pour Naples : on nous avoit annoncé une éruption du Vésuve. Les grandes chaleurs, le changement d'air m'ont arrêté au point d'écrire à Naples ; on m'a répondu que le monticule ou fourneau qui s'étoit élevé au milieu de l'ouverture, s'étoit enfoncé ; que la montagne s'étoit remplie de matière ; que la lave débordoit et couloit sur la montagne, du côté de Portici et de la Torre-di-Greco ; que, suivant toutes les apparences, nous ne tarderions pas à entendre parler d'une éruption violente et dans toutes les formes. Si je suis encore à Rome, je ne réponds pas de ma curiosité. Je vous parle de mon départ avec incertitude ; il est relatif aux arrangemens de M. l'ambassadeur, qui n'a pas de réponse encore sur le congé demandé.

J'ai envoyé les lettres à Mazzochi. J'ai vu, par un billet écrit à M. d'Artenai, que le chanoine les avoit reçues ; qu'il en étoit bien flatté, mais qu'une très-grande maladie l'avoit empêché jusqu'à présent de répondre, et qu'il s'en acquittera au plutôt.





Je joins ici les dessins des haches représentées sur deux monumens du Capitole, et dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre. (*Voy.* la Pl. ci-jointe.) Adieu, mon cher comte; soyez de plus en plus persuadé de mon tendre et respectueux attachement.

LETTRE XXIX.

A Rome, le 1er septembre 1756.

Mazzochi vient de m'écrire, mon cher comte : une très-grave maladie l'a empêché de remercier l'académie ; il s'en acquittera au plutôt ; et si sa santé le lui permet, il enverra quelque chose, sinon il faudra prendre patience. Je vous avoue que les craintes que vous avez de proposer sans cesse des sujets, et de ne rien offrir de leur part, ne me troublent pas beaucoup pour vous. Des choix tels que ceux de Gori et de Mazzochi, sont justifiés par la célébrité de leur nom ; et l'académie n'a pas fait grand effort de leur envoyer une simple patente de correspondant. J'en ai d'autres à proposer, mais j'attendrai mon retour à Paris.

Je suis curieux de connoître le successeur de Nicolaï. Ce sont les choix des associés ordinaires qui me font trembler pour l'académie : on n'y fait pas assez d'attention, et les qualités des sujets qui osent se présenter, font bien voir souvent le peu de cas qu'on fait de nous. Vos intentions sont excellentes, mon cher comte ;

il seroit à souhaiter que vous pussiez les communiquer à tous nos confrères. N'est-il pas honteux, par exemple, que, dans une société destinée à éclaircir les monumens antiques, il y ait si peu d'antiquaires! Voilà ce qui me fait craindre que l'académie ne soit pas assez touchée de l'offre que nous fait le cardinal Passioneï. Il a déposé entre mes mains un Recueil d'inscriptions qu'il a rassemblées dans sa maison de Frescati; elles sont au nombre de cinq à six cents.

Plusieurs d'entr'elles ont été publiées; mais beaucoup ne l'ont jamais été, et mériteroient quelques éclaircissemens. Qui s'en chargera? Cependant on ne peut rejeter les offres de son éminence; c'est un tribut qu'elle envoie à l'académie, ou plutôt c'est un Mémoire où elle laisse parler les monumens. J'en ai écrit à M. le marquis d'Argenson, notre président. C'étoit un moyen honnête de me renouveler dans son souvenir, et de réparer la faute que j'avois faite de ne lui avoir pas écrit depuis mon départ. Malheureusement ma lettre arrivera pendant les vacances: n'importe, si je pars avant la Saint-Martin, j'emporterai les inscriptions. Le cardinal me paroît désirer vivement de les voir insérer dans nos Mémoires, et je

n'avois aucune bonne raison pour les refuser.

Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre. Je continue mes recherches sur les médailles : ma moisson augmente de jour en jour. Venise fournira ; d'autres villes par où je passerai, paieront aussi leur contribution. Je commence à être un peu plus satisfait de mon voyage ; car je vous avouerai ma foiblesse. Je l'ai maudit cent fois, et cent fois je me suis repenti d'avoir occasionné une dépense inutile. Cette idée empoisonnoit des momens que j'aurois pu passer avec plus de plaisir. Me voilà un peu plus tranquille, grâces à une douzaine de petits morceaux de bronze. C'est être bien mal-adroit que d'avoir attaché son bonheur à l'augmentation d'un dépôt auquel presque personne ne daigne s'intéresser.

Adieu, mon cher comte ; je vous avois prié de demander à M. de la Nauze, ou à M. d'Anville, qui ont traité *ex professo* la question des mœurs anciennes, ce qu'ils exigeoient que je fisse en particulier sur les pieds du Capitole. Vous ne m'avez pas répondu sur cet article : peut-être que les plâtres de ces pieds, que M. de la Condamine a pris, suffiront pour leur objet. Il m'a promis de remettre ces

plâtres au cabinet : si vous le voyez, faites-l'en souvenir. Si je ne comptois sur sa parole, je les prendrois aussi.

Je vous embrasse un million de fois.

LETTRE XXX.

A Rome, ce 8 septembre 1756.

Je suis charmé, mon cher comte, de la nomination de M. Dupuy ; mais les secondes voix m'ont bien étonné. Je sais qu'il a de l'esprit, mais ce n'est pas le nôtre. On veut donc tout perdre ! j'en suis désolé, et j'apprends avec douleur qu'il ne faut point s'intéresser vivement aux corps auxquels on a l'honneur d'être associé. Craindrez - vous encore d'avoir proposé pour correspondans Gori et Mazzochi ? Nous aurons beau faire ; la cabale, l'incurie, la sotte vanité prévaudront toujours contre nos bonnes intentions. Je ne m'étends pas davantage à cet égard : j'étouffe de cette pensée ; et ce qui me fâche, c'est que j'ai raison d'étouffer, et que j'estime comme homme d'esprit, celui que je ne puis me résoudre à regarder comme votre confrère. Je vais demain m'exposer à de nouvelles peines pour cette académie, si attentive au choix de ses sujets. Je pars pour Livourne, dans la seule intention d'y voir un cabinet de médailles,

médailles, et de faire quelqu'acquisition. Non, on ne croira jamais ce qu'il m'en coûte de fatigues pour justifier mon voyage et le rendre plus utile : n'importe, je remplis mon devoir, et cette idée me tiendra lieu de toute récompense.

J'ai une douceur dans ce voyage ; c'est d'avoir trouvé un compagnon, homme d'esprit, aimable, et complaisant au point de l'entreprendre uniquement pour moi : c'est le P. Jacquier, minime, un des plus grands géomètres de l'Europe, qui joint à ces belles connoissances que je n'entends pas, le goût de celles qui sont plus à ma portée. Je suis bien flatté de ce procédé : ma destinée est d'avoir des amis vifs ; c'est un bonheur dont je sens l'étendue.

Notre voyage ne sera que d'une quinzaine de jours ; nous coucherons à Florence, et nous reviendrons à Rome à la fin du mois. Je compte partir ensuite pour Venise, et y précéder M. l'ambassadeur d'une quinzaine de jours. Je prendrai alors la route de Lorette, et m'arrêterai à Pesaro pour voir quelques savans et quelques cabinets. Je crois cet arrangement convenable ; je vous en instruirai mieux dans le temps. Adieu, mon cher comte : à la veille d'un départ, on a bien peu de loisir ; mais j'en aurai toujours

assez pour vous réitérer tous mes sentimens, et vous embrasser un million de fois. Mes complimens à tous nos amis. Je compte écrire à M. Bignon, de Livourne.

LETTRE XXXI.

A Rome, le 28 septembre 1756.

J'ai reçu à Florence, mon cher comte, votre lettre du 31 août, et je reçois à Rome celle du 6 septembre : vous me rendez l'arrivée du courrier plus intéressante, et la certitude d'avoir de vos nouvelles, met du repos dans mon ame. Je vais répondre aux articles de vos lettres. Le circuit des murs de Rome, tels qu'ils sont aujourd'hui, c'est-à-dire y compris le Trastevère et le Borgo, est de 11,036 cannes, à raison de 10 palmes par canne, ce qui fait 16 milles et demi, en mettant le mille à 667 cannes : mais il faut observer qu'on a mesuré non-seulement les murs, mais toutes les faces tant antérieures que latérales des bastions et des tours. Cette enceinte est plus grande que celle d'Aurélien, à cause des accroissemens que Rome a reçus au-delà du Tibre. Si je savois précisément l'état de la question agitée dans l'académie, je ferois des recherches en conséquence : mais vous vous expliquez trop en général, lorsque vous parlez de l'ancienne enceinte de Rome; vous

savez qu'il y en a eu plusieurs. J'aurois souhaité que, dans les questions de ce genre qui se sont élevées dans l'académie, on eût eu la bonté de m'envoyer le point précis de la difficulté, et j'y aurois satisfait par le moyen des architectes et des mathématiciens : mais on préfère de travailler sur des cartes ; à la bonne heure.

Je m'informerai plus exactement du trou des haches ; mais je crains de ne pouvoir vous donner de plus amples instructions. Je me suis rappelé que, dans un tombeau extrêmement élevé, qui se trouve à Palazzuolo sur le lac d'Albano, sont représentées, en bas-relief encore, douze de ces haches. J'ai mis dans mon journal des trous dans le milieu ; mais comme ils ne m'intéressoient pas alors, je négligeai de les vérifier avec l'exactitude nécessaire. Je chercherai l'estampe de ce tombeau, le plus singulier de tous ceux que j'ai vus, et je chargerai le premier jeune homme de l'académie qui ira dans cet endroit, de l'examiner avec attention.

J'ai toujours répondu à M. le chevalier d'Arcq, excepté à une dernière lettre que je reçus avant que de partir pour Florence : j'étois occupé de mon départ, et pendant le voyage, je n'ai pas eu le temps de lui écrire. Ses lettres sont des commissions, et il me semble qu'on mérite quelque

indulgence, lorsqu'on fait tout son possible pour les remplir, malgré les affaires indispensables qu'on a soi-même. Je lui écrirai le plutôt que je pourrai; je vous prie de le dire à M[de] de Boze, en l'assurant de mon respectueux attachement.

Les deux tables de marbre, où il est question d'un collége de gladiateurs qui paroît institué par Commode, ont été découvertes depuis quelques mois. J'ai négligé de vous en parler, parce que je les ai vues annoncées de bonne heure dans les journaux; elles contiennent une liste de diverses espèces de gladiateurs: l'inscription est datée d'un consulat de Commode; je l'ai dans mes paperasses: mais on la connoîtra beaucoup mieux par l'explication qu'en a donnée, depuis deux jours, l'abbé Venuti de Rome, votre bon ami et celui de nos peintres. Le même a publié une Dissertation italienne, dédiée à M. l'ambassadeur, sur une grande urne du Capitole, où l'on croyoit voir l'enlèvement des Sabines, et où il voit avec plus de raison la dispute d'Achille avec Agamemnon: il nous l'apporta hier; je ne l'ai pas encore lue.

A propos de dissertations, le P. Paciaudi vient de vous adresser une lettre latine sur la petite figure de bronze dont je vous avois parlé.

Il ne vous en a pas demandé la permission, parce que vous l'auriez refusée : je la lui ai donnée ; et quoi que vous en disiez, je suis très-aise que les antiquaires de ce pays-ci vous rendent hommage. Son ouvrage me paroît fait avec sagesse ; il me loue sans trop savoir pourquoi : c'est un si honnête homme, que je n'ai pas été fâché de voir les témoignages de son amitié paroître au jour ; je le suis encore moins de voir mon nom à la suite du vôtre : vous pouvez gronder, mais l'ouvrage est imprimé. Si vous vous fâchez, vous aurez quelque grande dédicace, où l'on vous achèvera : j'ai bien des louangeurs dont je puis disposer, et j'ai été souvent tenté de vous en lâcher une douzaine. Vous recevrez par ce courrier deux exemplaires de cette Dissertation ; l'une par le canal de M. le marquis de Marigni, l'autre par M. Tercier.

J'embrasse notre ami Gibert ; je vous prie de lui dire que la bibliothèque du Vatican est fermée actuellement ; j'espère néanmoins que *sara servito.* Je vous remercie de l'envie que vous avez de ne plus m'écrire ; je crains bien de ne vous donner encore quelque temps cette incommodité. Le congé n'est pas venu encore ; je voudrois être à Paris sans sortir de Rome.

Je vais vous parler de mon dernier voyage ;

il a duré précisément quinze jours. J'ai été à Pise et à Livourne. On m'avoit parlé de plusieurs cabinets de médailles qui étoient dans cette dernière ville; j'y ai vu effectivement d'assez bonnes choses. J'ai vu aussi les pierres gravées du juif Médina qui m'a promis une bonne récompense, si je pouvois lui en procurer la vente. Vous savez bien que c'est me prendre par mon foible : je me suis bien promis de ne faire aucune démarche pour lui. Il a quelques camées très-beaux, la suite est nombreuse; vous en aurez peut-être vu le catalogue : je vous l'enverrai, si vous voulez, à condition que vous n'acheterez pas le cabinet.

De Livourne, nous sommes venus à Florence, où j'ai vu ce que j'avois été forcé de laisser en arrière dans mon premier voyage : j'y ai séjourné cinq jours. Nous avons pris, en retournant, le chemin d'Arezzo, Cortone, Péruge ; c'est le plus beau pays du monde, je n'exagère rien. On ne connoît pas la Toscane, quand on n'a pas fait cette route : c'est là que les monumens étrusques se trouvent en abondance. Je me suis arrêté près de deux jours à Cortone : j'y ai vu le cabinet de l'académie, et plusieurs autres cabinets appartenans à des particuliers : ils contiennent quelques figures d'une élégance

extrême, beaucoup de bronzes, beaucoup de tombeaux, quelques-uns avec des inscriptions étrusques que j'ai copiées.

La littérature étrusque m'a occupé : j'ai lu ce qu'on a dit, j'ai pensé à ce qu'on auroit pu dire. J'ai été sur le point de passer huit jours à Cortone, pour copier les tables d'Eugubio, dont on a une copie calquée sur les originaux par les soins de Buonaroti. J'en ai copié deux : on m'avoit dit qu'il y en avoit une autre copie semblable à Rome : je la cherche. Vous me direz sans doute : « Elles ont été publiées » ; mais, après ce que j'ai vu souvent, je n'ai plus de foi aux livres. Je sais assez joliment lire l'étrusque ; la langue m'a fait naître bien des idées.

Vous savez qu'on ne l'a pas encore découverte ; je ne la trouverai pas, mais, chemin faisant, j'occupe fortement mon esprit, ce qui est pour moi le plus grand plaisir. J'emporterai tous les livres qu'on a faits sur cette matière ; nous n'en connoissons pas la vingtième partie. Je ne vous parle pas des politesses reçues de la part des académiciens de Cortone. Les murs de cette ville sont fort anciens, et l'ouvrage des Toscans, à ce qu'on croit. Des quartiers énormes de pierre en composent les couches. Je vous en avertis, j'ai pour les Étrusques le respect

que vous avez pour les Égyptiens : nous disputerons plus d'une fois sur la préférence; et quand je serai fâché, je vous dirai : *Esunu, inumek, pircigitu.*

Je voulois en allant à Florence, passer par Volterre : j'avois pris des lettres de recommandation ; mais l'incertitude du départ de M. l'ambassadeur m'en a empêché. Je regrette à présent de n'avoir pas fait ce voyage ; je n'y renonce pas néanmoins : si j'étois riche, je verrois bien du pays. J'ai acquis peu de médailles dans mon voyage, mais j'ai appris bien des choses relativement même aux médailles. Il y en a plusieurs dans la classe des incertaines, que nous croyons avoir été frappées en Afrique ou dans des endroits encore plus loin, et qui se trouvent communément aux environs de Cortone et de Péruge : elles étoient donc étrusques. J'ai vu dans ma route une médaille d'or, pour laquelle j'avois écrit beaucoup de lettres. Il falloit la séparer d'une suite : on me l'avoit promis ; elle vaut trente à quarante sequins, c'est-à-dire trois à quatre cents francs. Savez-vous ce qu'on m'en a demandé? près de six mille francs ; et l'on ajoutoit, dans un billet que je garde, que c'étoit pour me faire plaisir qu'on me la cédoit. Adieu, mon cher comte ; je vous embrasse un million de fois ; je

voudrois bien vous voir, car il y a bien long-temps que je suis en Italie. Adieu, mes complimens à *tutti quanti.*

Ma lettre écrite, j'acquiers un petit quinaire en or de l'empereur Valérien, médaille fort rare et très-bien conservée : voilà de la pâture à mon avidité, pour une semaine au moins.

Je vous envoie les deux lettres de remercîment de Mazzochi et de Gori.

LETTRE XXXII.

A Rome, le 6 octobre 1756.

Je ne comptois pas vous écrire aujourd'hui, mon cher comte ; mais je reçois une lettre de M. Botari pour notre ami, et j'ai pensé vous l'adresser pour la lui envoyer. J'imagine qu'il est à la campagne ; elle lui parviendra plus sûrement. Vous aurez la bonté de lui faire mille complimens. Je lui écrirai incessamment.

Je suis bien content de la disposition du tableau que M. Gibert a jointe à son Mémoire. Il me paroît lumineux , et sans doute que les preuves le sont aussi ; car il joint un excellent jugement à beaucoup de connoissances. Les personnes à qui je pourrois le communiquer, sont en *villagiatura ;* j'attends leur retour. Je crois m'être aperçu d'une faute d'inattention qui s'est glissée à la colonne du schène commun. Il dit , dans la première colonne, que les rapports des quatre stades étoient entr'eux comme 3, 4, 5, 6 ; et dans l'autre, que le schène commun contenoit soixante stades olympiques, quarante stades anonymes, trente-deux pythiques

et trente philétériens. Il me semble au contraire que ces derniers rapports doivent être 60, 45, 36, 30. Je me trompe peut-être; mais la chose me paroît claire et conforme aux autres calculs. Je vous prie de lui communiquer cet article, avec bien des complimens.

L'académie étoit en vacance, lorsque ma lettre sur l'offre des inscriptions est arrivée à Paris. Je me suis adressé à M. le marquis d'Argenson, à qui je n'avois pas encore écrit. J'ai profité de cette occasion, comme j'en cherche une pour écrire à M. de Malesherbes, envers qui j'ai des torts qui m'accablent. Vous me rendriez le plus grand service, si vous pouviez lui persuader de ne pas se fâcher, ou plutôt de se fâcher un peu de mon silence; car je ne voudrois pas qu'il le vît avec indifférence. Dites-lui bien, je vous prie, que je suis très-gauche; que d'ailleurs, je présume trop des bontés qu'on a pour moi, et qu'enfin j'oublie souvent les égards, sans oublier les bienfaits.

Les vacances de l'académie ne me porteront aucun préjudice: vos lettres me paroîtront également bonnes. J'aime vos pensées encore mieux que celles des autres. J'aurois voulu causer avec vous sur le mausolée du maréchal de Saxe: on m'en avoit dit l'idée. N'est-ce pas

la mort qui fait les honneurs d'un tombeau, et qui fait signe au maréchal d'y descendre le premier? Cette pensée ne m'a jamais fait plaisir; il me semble qu'elle s'est présentée avec effort dans l'esprit de l'artiste, et qu'elle est l'effet d'une méditation qui se fait sentir. On y aperçoit, il est vrai, une intention de grandeur; mais je n'aime pas une grandeur qui ne s'annonce pas grandement, et qui a besoin d'esprit pour paroître.

Au-dessus d'une des portes latérales de Saint-Pierre, est la statue et le tombeau d'Alexandre VII. Cette porte est petite, et conduit à un petit corridor assez noir. Bernin y a placé la mort qui lève la portière ou le rideau. Cette figure hideuse, suspendue au-dessus de cette espèce d'antre ténébreux, cette faulx meurtrière, ce rideau qui va par sa chute prochaine cacher pour jamais les restes du pape aux yeux des hommes, l'attitude de la mort pleine de mouvement et d'empressement, comme on devroit toujours la représenter, cent mille autres idées accessoires, mais naturelles, simples, grandes; tout cela imprime la terreur, tout cela montre le tombeau ouvert, et ne montre que cet objet. Et voilà précisément pourquoi il produit tant d'effet.

Je suis bien sûr que le mausolée dont vous me parlez, ne fera admirer que l'habileté de Pigale, et la fermeté du maréchal. Dans celui d'Alexandre VII, j'oublie le pape, j'oublie le Bernin : je ne vois que la mort ouvrant un gouffre profond aux humains obligés de s'y précipiter. Après ce coup de terreur que le grand seul peut produire, l'esprit fait l'application au pape, et le goût, s'exerçant sur les détails, examine si les talens de l'artiste égaloient son génie. Tel est mon sentiment, mon cher comte: je serois flatté s'il approchoit un peu du vôtre; s'il s'en écarte, je ne serai point humilié, et je saurai avoir tort. Je juge de toutes ces choses-là fort mécaniquement, par un sentiment intérieur qui me cause du plaisir, même quand il me trompe. Je ne trouve pas souvent des occasions de l'exercer; c'est un malheur. C'en est un autre, que de voir trop l'antique. Il dessèche peut-être le goût en le rendant sévère, et l'accoutumant au simple. Mais qu'importe que j'aie tort dans ces sortes de jugemens, puisque je ne me pique pas d'avoir raison? Adieu, mon cher comte; mes longues réflexions vous ennuieront; mais songez que j'avois le plaisir de vous voir presque tous les jours, et qu'il y a quatorze mois que je ne vous ai vu. *Baccio le mani a tutti.*

Je vous réitère mes excuses sur les ratures; mais par une mauvaise habitude, je commence toujours à écrire mes phrases, sans avoir fini de les penser.

LETTRE XXXIII.

A Rome, ce 12 octobre 1756.

Je ne vous écrivis la semaine dernière, mon cher comte, que pour vous envoyer une lettre adressée à M. Mariette. Je fis mon paquet, je le donnai au courrier, et le premier objet que je trouvai ensuite sur ma table, fut cette lettre. Il faut donc que je me sois trompé, et que je vous aie envoyé quelqu'autre chose à sa place. Cette erreur m'oblige à vous écrire encore aujourd'hui, pour réparer ma faute, et vous avertir que je n'ai point reçu de vos nouvelles par ce courrier : c'est une privation pour moi. J'attends l'autre courrier avec plus d'impatience. Je compatis pour vous aux vacances de l'académie; mais deux mois passent bien vîte.

Vous ne m'avez pas dit les pièces qu'on avoit destinées pour la rentrée. Je voudrois faire quelque chose pour la rentrée de Pâques; mais je ne sais trop comment m'y prendre. Les grands objets sont connus, et les petits ennuient. Je viens de lire des choses admirables sur la langue étrusque, imprimées depuis quinze ans,

et

et dont nous n'avions pas la moindre idée en France. L'auteur est M. Palleri de Pesaro : c'est une excellente tête. Quel pays, où, sans espoir de gain, sans académie, sans émulation, il s'élève tant d'habiles gens ! Je ne suis pas prévenu, et je pense que ce terrain est excellent pour les esprits. Adieu, mon cher comte ; je suis un peu pressé, et je vous embrasse un million de fois.

LETTRE XXXIV.

A Rome, ce 17 octobre 1756.

Je vous envoie, mon cher comte, une petite boîte d'antiquités. J'en ai acquis la plus grande partie de Giraldi; le reste me vient, ou du P. Paciaudi, où de quelques autres hasards. J'en ai encore; et quand j'aurai fait d'autres acquisitions, vous aurez une seconde boîte. Ceci n'est pas bien merveilleux; mais la disette est dans Rome : je vous réserve le meilleur pour la fin.

Cette lettre vous sera remise par un courrier extraordinaire, qui porte la décision du pape sur la consultation de l'assemblée : elle est très-sage, et fera, je pense, autant d'honneur à ses lumières et à sa modération qu'au zèle et à l'esprit de M. l'ambassadeur. J'espère que cet événement hâtera notre retour; je le souhaite pour avoir le plaisir de vous voir. *Addio.*

LETTRE XXXV.

A Rome, ce 27 octobre 1756.

Deux courriers sans avoir de vos nouvelles, mon cher comte ! Je n'étois pas accoutumé à une pareille privation ; je serois inquiet sur votre santé, si je ne voyois par votre dernière lettre que vous m'avez cru parti. Je n'en sais pas la raison ; je ne vous avois rien dit à cet égard, et je vous avois toujours annoncé, comme je le fais encore, que je vous avertirai quand il en sera temps. Continuez donc, je vous prie, à m'écrire à Rome : je ne sais pas combien j'y resterai, mais je mets autant que je puis les momens à profit ; je voudrois les employer efficacement à l'examen du pied romain. Je vous avois demandé sur cela une note du sentiment de M. de la Nauze et de celui de M. d'Anville. Comme je n'ai point eu de réponse, je m'en retournerai sans avoir rien fait ; d'ailleurs Revillas a donné les mesures qu'il avoit prises avec soin : la Condamine a les plâtres. On a les dessins des monumens ; que voulez-vous que je fasse de plus ? J'ai pris quelques notes, j'ai appliqué le pied de

roi que j'avois fait faire exprès ; j'ai les différences, mais je ne suis pas assuré de la précision mathématique, je veux dire de quelques légères parties de ligne. Je reverrai avec le P. Jacquier, qui a déjà travaillé sur la même matière. Je vous félicite sur votre Vie d'Hercule ; c'est un sujet assez vaste, où l'on peut dire la vérité, sans être accusé de flatterie, et sans blesser la vanité des parens.

L'embarras que vous a causé la lettre du comte Rezzonico m'amuse : je vous en demande pardon ; mais je suis bien aise de voir que les Italiens vous accablent de latin, et qu'ils se tourmentent pour chercher dans Cicéron des tours de phrases propres à mériter votre approbation [1]. Si je vois ce comte, je lui dirai que vous n'aimez que cette langue, et que c'est par politesse pour votre nation que vous ne l'écrivez pas. J'ai vu avec un plaisir infini que, pour vous tirer de peine, vous vous recommandiez enfin à la Providence ; c'est un aveu que je mettrai à profit : j'avoue néanmoins que vous n'aviez pas à vous troubler. Repoussez ce latin avec du français ; tous les Italiens l'entendent, ou du moins ne sont pas fâchés d'en avoir la réputation. Je ne leur écris jamais autrement, 1°. parce que

[1] *Voyez* l'Appendice, n°. VIII.

je n'ai point la pratique d'écrire en italien ; 2°. parce que j'ai perdu celle d'écrire en latin, ce qui n'est pas trop bien ; 3°. parce que notre langue doit nous inspirer la vanité de la produire.

Vous m'avez fait part, il y a quelques mois, d'un tremblement de terre qu'on se vantoit d'avoir ressenti à Paris. Nous savons par théorie que nous en avons éprouvé un semblable, il y a quatre jours, c'est-à-dire le 23 à trois heures. Quelques personnes s'en aperçurent ; et comme des lettres de Naples marquent qu'au même jour et à la même heure, on en avoit ressenti des secousses dans cette ville, nous avons calculé que l'impression s'en étoit communiquée ici.

Voici une nouvelle lettre pour M. Mariette, à qui je vous prie de faire mes complimens, ainsi qu'à tous nos amis. Adieu, mon cher comte ; je vous ai envoyé, par le dernier courrier extraordinaire, une boîte d'antiques, dont je souhaite que vous soyez content.

Je vous prie de faire mes complimens à M. Pellerin sur les trois médaillons d'or qu'il a reçus, et de me recommander à son souvenir.

LETTRE XXXVI.

A Rome, le 10 novembre 1756.

Enfin, mon cher comte, voici une de vos lettres. J'étois bien affligé de votre silence, dont je ne concevois pas la cause. Je vous avois toujours dit que je vous préviendrois quand il ne faudroit plus m'adresser vos lettres à Rome. Vous avez tout-à-coup cessé de m'en envoyer, et, à votre exemple, personne ne m'écrit. Je vous prie de me dédommager à l'avenir. J'aurois souhaité que vous eussiez écrit au P. Paciaudi; quatre mots de remercîment (en français) auroient suffi. Il parle bien notre langue; il auroit été très-flatté d'apprendre par vous-même que vous avez agréé son hommage. Il viendra dîner demain chez M. l'ambassadeur; je lui lirai l'article de votre lettre, il en sera très-satisfait; mais je persiste à vous demander quelques lignes adressées en droiture à lui. C'est un galant homme, savant et modeste, plein d'amitié pour moi, et de l'estime la plus respectueuse pour vous. Au reste, je suis bien aise de vous dire que, si vous ne lui écrivez pas, ses sentimens ne

changeront pas à votre égard : ainsi mettez-vous à l'aise.

J'ai lu avec plaisir ce que vous dites sur le goût et le génie des arts ; j'ai approuvé ce que j'entendois, je n'ai pas condamné ce que je ne faisois qu'entrevoir. Je crains, par exemple, que vous ne mettiez de la métaphysique dans votre jugement sur le tombeau du Bernin. Mais nous en parlerons à loisir, ainsi que des lettres étrusques que vous m'exhortez à chercher. Elles sont trouvées depuis long-temps : c'est la langue qu'il faudroit découvrir ; mais on n'a que de foibles pièces de comparaison. Il seroit nécessaire de voir de ses propres yeux tous les monumens répandus en Toscane ; il faudroit les étudier long-temps. Ils sont dans des lieux écartés des grandes routes ; les difficultés se multiplient, et on est presqu'assuré de ne rien trouver. Je n'ai pas vu Volterra ; mais je n'y renonce pas, ainsi qu'à Monte-Pulciano, Clusium et tant d'autres villes, où j'apprends qu'il y a de très-beaux cabinets de choses étrusques : je l'ai su trop tard. J'aurois dû y aller dans mon second voyage en Toscane ; j'étois trop pressé. M. l'ambassadeur comptoit s'en retourner vers le milieu d'octobre ; je devois l'accompagner ; d'ailleurs je me ruinois : tous ces motifs ont abrégé mon voyage.

Heureusement ces monumens sont gravés ; et comme j'en ai vu de semblables en d'autres endroits, je me représenterai les premiers à la faveur des seconds.

M. Zanetti de Venise a fait imprimer cet été une Dissertation sur une inscription grecque tracée sur une colonne de marbre. Les caractères en sont fort anciens, et M. Zanetti, qui ne les a pas connus, n'a lu qu'un mot de l'inscription, et a donné à tous les autres un sens forcé et uniquement appuyé sur des corrections continuelles qu'il proposoit. Le P. Paciaudi me montra cet ouvrage ; je lus l'inscription, et je lui montrai l'erreur de M. Zanetti, qui ne s'étoit pas même aperçu que l'inscription étoit en vers. Je comptois la publier de nouveau dans nos Mémoires avec une note : point du tout, le P. Corsini me prévient ; il a vu la Dissertation de Zanetti, et aussitôt voilà une Dissertation toute dressée pour donner la vraie leçon de l'inscription, qu'il a trouvée aussi de son côté. On l'imprime actuellement ; cela ne m'empêchera pas d'en dire un mot, car j'ai compris, par ses conversations, qu'il ne tireroit pas de ce monument tout l'avantage qu'on peut en tirer. Je lui aurois communiqué sur ce point quelques matériaux, s'il m'en avoit demandé ; mais je

ne me suis pas cru obligé de les lui offrir de moi-même.

Adieu, mon cher comte : voici une autre lettre pour M. Mariette que j'embrasse. Bien des remercîmens à M. Gibert pour sa note, et des complimens à tous nos amis.

LETTRE XXXVII.

A Rome, le 17 novembre 1756.

Continuez à m'écrire à Rome, mon cher comte, jusqu'à ce que je vous avertisse : cette voie sera toujours la plus sûre pour me faire parvenir vos lettres. M. l'ambassadeur a son congé, et ne tardera pas à partir ; il veut que j'aille avec lui. Je suis sensible à sa bonté ; mais il n'ira point à Venise ni à Vérone, et je ne puis en honneur négliger ces deux villes. Ce n'est pas un vain motif de curiosité qui m'entraîne ; je dois à ma commission le sacrifice de faire le plus agréable voyage du monde : je suis encore dans l'incertitude, mais je vous prie de continuer à m'écrire à Rome.

Je n'ai point entendu parler de ces peintures célébrées dans les gazettes, et j'ai vu souvent, dans ces papiers publics, les nouvelles les plus extravagantes en fait d'antiquités. Je viens de lire la Dissertation du P. Corsini sur l'inscription grecque dont je vous ai parlé dans ma lettre précédente. Je ne suis plus si fâché qu'il m'ait prévenu ; son ouvrage laisse des

choses à désirer, et l'inspection du monument à Venise résoudra mes doutes mieux que ses remarques, qui, entre nous, ne sont pas bien profondes : c'est néanmoins un habile homme. Les Italiens trouvent que je ne les admire pas assez : vous pensez que je les admire trop. Je serois tenté de penser que j'ai pris un juste milieu, si je ne craignois de vous attribuer trop de prévention contr'eux. Celle que vous m'accusez d'avoir en leur faveur, est soumise à des modifications dont vous serez l'arbitre, et j'espère que nous nous accorderons en cela, comme en bien d'autres choses. Je ne puis rien promettre, quant à présent, pour la rentrée de Pâques. Mes remarques ne sont qu'un petit corps de réserve, qui ne peut agir, dans le besoin, que par portions détachées. Je sens bien comme vous qu'il seroit utile d'annoncer, en quelque façon, mon voyage ; mais il faut, ou l'annoncer d'une façon brillante, ou l'envelopper dans un silence qui laisse soupçonner une défiance modeste [1]. Nous en parlerons plus à loisir.

Je vous fais mon compliment sur la permission accordée ; je crois néanmoins que vos voyages à l'Ile-Belle n'en seront pas moins fré-

[1] *Voyez* l'Appendice, n°. IX.

quens. Le pape nous a fait craindre ; il a eu une secousse assez forte : il est, dit-on, hors de danger, et sur le point de faire ses promenades accoutumées.

Un jeune jésuite a fait une Dissertation sur une inscription latine nouvellement découverte ; il a trouvé des difficultés dans ce monument, et les a laissées. Connoissez-vous Pesaro ? savez-vous que cette petite ville a une académie ? On m'a envoyé ces jours passés des patentes, avec la médaille destinée à ceux qui remportent le prix ; on dit que c'est la plus grande marque de distinction : vous voyez parlà que j'ai du mérite. Adieu, mon cher comte ; j'ai pris hier matin des mesures au Colisée, avec le P. Jacquier et des architectes[1]. Vous allez tout de suite me citer Desgodets, Fontana, etc. Néanmoins, si j'en ai le temps, j'en prendrai encore, par la même raison que j'ai mesuré les pieds antiques du Capitole, quoiqu'ils l'aient été plusieurs fois par des gens très-habiles. Adieu.

[1] *Voyez* l'Appendice, n°. X.

LETTRE XXXVIII.

24 novembre 1756.

Le P. Paciaudi, mon cher comte, m'a prié de vous envoyer cette lettre; il veut absolument que vous lui écriviez quelque chose: vous ne devez pas refuser cette grâce à un galant homme, qui vous estime et vous respecte infiniment.

Je suis bien fâché de l'accident arrivé aux terres cuites. Giraldi les avoit arrangées avec beaucoup de soin; mais ces sortes de transports sont toujours dangereux; heureusement nous n'avons pas dépensé grand'chose, et nous pouvons rejoindre les pots cassés. Cette boîte a coûté 18 liv.; les petites antiques en or, 22 liv.; en tout, 40 liv. J'ai encore une agrafe d'or que j'ai achetée au commencement de mon voyage, qui contient cinquante livres de matière, et qui m'a coûté 72 liv. Je vous la céderai, à condition de la racheter quand vous n'en voudrez plus. Si vous la prenez, je vous prierai de remettre les 112 liv. à M. le président de Cotte: si vous ne la prenez pas, vous lui donnerez les 40 liv.

Il est vrai que M. l'ambassadeur a reçu son

congé, et que nous devions partir le 27 de ce mois. La maladie du pape a causé du retardement : cette maladie a pensé nous l'enlever. C'est une humeur qui est remontée des jambes, où elle étoit depuis long-temps, jusqu'à la poitrine, où elle s'est arrêtée pendant plusieurs jours. Elle est à présent dans le bas-ventre; si elle y reste, elle fera quelque mauvais tour. J'en serois fâché; c'est un galant homme, ami de la paix, qui a de l'esprit et du savoir. J'attends pour partir, d'avoir terminé quelques affaires. Si on s'imagine qu'un voyage entrepris dans les vues que j'avois, puisse se terminer en si peu de temps, on se trompe fort: il m'auroit été aisé de le rendre plus court, en voyant tout superficiellement. Adieu, mon cher comte; je vous écrirai plus au long une autre fois. Mes complimens à *tutti quanti*.

Je comptois écrire aujourd'hui à M. Bignon; je n'en ai pas le temps. Je vous prie de lui faire mes excuses; ce sera pour l'autre semaine sans faute.

Mille remercîmens pour moi à madame de Boze. Le P. Paciaudi m'a envoyé un paquet pour vous faire tenir; ce sera pour mercredi.

LETTRE XXXIX.

A Rome, ce 8 décembre 1756.

Je vous fais mon compliment, mon cher comte, sur la découverte de Montmartre; des bas-reliefs et une cruche de terre, cela est admirable. J'en ris avec vous, et j'adopte votre réflexion de l'ours, qui vit en léchant ses pattes: j'ajoute que je suis bien fâché que cet ours ne soit pas dans ce pays-ci; il tireroit bon parti de la vie. Je ne lirai point votre jugement à M. Baïardi, sur la suite de son Prodrome. Il n'est pas flatteur; je n'ai pas lu cette suite. L'auteur l'avoit laissée à Naples pour moi, entre les mains de M. de Gazolles, avec un exemplaire du catalogue des antiquités[1]. Je l'ai prié deux fois de les envoyer chez M. d'Artenai: il n'a pas daigné le faire; et voilà les Ita-

[1] Ce catalogue des antiquités d'Herculanum, et la collection entière des ouvrages qui les concernent, publiés par ordre du roi de Naples, furent envoyés exactement à M. Barthelemy; ils se trouvent maintenant entre les mains de M. *Clos*, dont le cabinet est un dépôt de chef-d'œuvres dans tous les genres.

(*Note de l'Éditeur.*)

liens ! Je suis très-charmé néanmoins que vous ayez confiance à M. Baïardi, sur le fait des manuscrits; je ne m'y opposerai plus; mais je vous demanderai simplement la permission d'attester ce que j'ai touché, ce que j'ai vu, ce que j'ai lu. Est-il possible que, pour ne pas payer douze sous, vous poussiez l'injustice au point de ne vouloir pas en croire des témoins oculaires, et qui sont de bonne foi? C'est porter l'avarice bien loin. Et comment voulez-vous, après cela, que le bref du pape fasse revenir des gens qui ont des motifs plus forts qu'une pièce de douze sous? Je vous demande pardon de la comparaison; je sais trop que vous n'avez pas les mêmes façons de penser, et j'espère, à mon retour, vous convaincre sur l'article des manuscrits.

Les fanatiques de chaque parti crient contre le bref; il est donc très-bon. J'ignore si le pape jouira long-temps de la réputation de sagesse et de modération qu'il a montrée dans cet ouvrage. Sa santé n'est point rétablie, et ceux qui l'entourent gardent si bien le secret sur son état, que je puis vous dire également qu'il est hors de danger et qu'il est très-mal. Quoi qu'il en soit, sa mort sera une perte pour la France. Il est instruit, sage, plein d'esprit et

de

de piété, plaisant sur le tout : que faut-il de plus pour remplir dignement sa place ?

J'espère qu'on rendra justice, dans le public, à la conduite de M. l'ambassadeur. Il falloit avoir autant de ressources dans l'esprit, pour venir à bout d'une pareille entreprise ; il est difficile de trouver dans un homme plus de talens, d'agrémens et de bonté. Pardonnez cet écart à ma reconnoissance ; je lui ai tant d'obligations, et je l'admire avec tant de sincérité et de raisons, que je résiste toujours avec peine au penchant que j'ai de vous en parler. Guiard lui a présenté, ces jours passés, quelques petits modèles de sa façon : la Vénus de Médicis, une copie des trois Grâces, de sa composition ; la copie des trois Grâces de la *villa* Borghèse, le cheval de Balbus d'Herculanum. Il a été loué comme il faut, non-seulement par M. de Stainville, mais par M^de^ de Stainville, qui, avec beaucoup d'esprit et toutes les qualités qui peuvent rendre une femme aimable, a le sentiment du beau, et la justesse du goût la plus décidée que je connoisse. Guiard étoit hors de lui-même. M. l'ambassadeur lui a demandé son cheval; on le jette actuellement en fonte. Guiard disoit à l'ambassadrice : « Madame, vous me mettez le feu dans le corps ». Il peut compter à l'avenir sur leur

protection, s'il en a besoin; ils l'ont accordée à son cousin Dubuisson. Les générosités de M. l'ambassadeur l'entretiennent à Rome; il lui a commandé des ouvrages, uniquement pour l'encourager au travail : il a fait la même chose à l'égard d'autres artistes. Il est impossible d'avoir des talens, sans avoir droit à ses bontés. Je fais insensiblement un panégyrique; mais vous savez qu'il faut que je dise du bien de ceux qui le méritent, et, d'ailleurs, en particulier des arts. Cette lettre est déjà bien longue; je la trouve très-courte. J'ai le visage couvert d'emplâtres. Des chevaux qui ont pris le mors aux dents, une glace pulvérisée, qui se trouve fendue en plusieurs endroits, plusieurs blessures au visage, voilà ce qui m'est arrivé, il y a deux jours. Je devois y perdre un œil, et peut-être la vie; j'en serai quitte pour quelques cicatrices, qui me donneront l'air d'un antiquaire qui s'est trouvé dans la mêlée. Adieu, mon cher comte; aimez toujours un peu votre monstre, qui, je vous assure, supporte cet accident avec beaucoup de sang-froid.

A propos, je vous souhaite une bonne année.

LETTRE XL.

A Rome, ce 22 décembre 1756.

J'AI vu ce matin, mon cher comte, jeter en fonte le petit cheval de Balbus, que Guiard a copié pour M. l'ambassadeur. Il est venu à merveille; il n'est plus question que de le dresser sur ses jambes, et de lui dire de marcher: il obéira, car il est vivant. Je vous prie de ne point parler de ce petit ouvrage : vous savez la dépendance où sont les élèves, et vous savez mieux que moi ce qu'il faut ménager. Guiard est enchanté des éloges qu'on lui donne et qui ne le gâtent pas. Il écrit actuellement sur ma table, et peut-être vous parle-t-il de moi dans le temps que je vous parle de lui.

J'ai vu un architecte nommé Maclaurin, dont je sais qu'on vous a montré des dessins; j'ignore ce que vous en avez pensé. J'ai eu plusieurs conversations avec lui, dont j'ai été satisfait: : c'est un Egyptien, et sa tête est pleine de pyramides. Il étudie son art avec de grandes vues, et une sorte de culte pour les anciens. C'est un homme dont il seroit possible de tirer

parti pour quelqu'expédition ; il est sage, modeste, studieux, et travaille à sa réputation en silence : son souvenir me rappelle celui de Piranèse. Je suis bien aise que vous soyez content de l'ouvrage en général : je ne connois pas l'auteur du Commentaire, qui me paroît n'avoir fait qu'une compilation. Je l'ai parcouru ; j'étois apparemment tombé dans un endroit foible, car il m'a paru ne penser que d'après les autres. Une raison peut me rendre plus difficile : depuis un an, j'ai lu bien des livres sur toutes ces misères ; je voulois dire, sur ces matières. Cependant je ne révoque pas absolument la première expression ; la plupart de ces recherches sont frivoles, et n'aboutissent qu'à de nouveaux doutes. J'ai parlé à Giraldi pour ces verres dont on vous a donné la note : il les cherchera. J'en ai acquis une petite boîte, où il y a des choses singulières, entr'autres de ces pâtes dont on se servoit pour les mosaïques. C'est une petite table d'un demi-pied en carré : elle est singulière.

Tout ce que je puis vous dire sur mon retour, c'est que je voudrois être à Paris, sans avoir la peine d'y aller. Je comptois voir un conclave ; mais on n'entend plus rien à la maladie du pape. Il est si bien, il est si mal, qu'il ne faudroit point

être surpris d'apprendre sa mort dans quelques jours, ou de le voir vivre encore quelques années. Il reçut tous ses sacremens la semaine dernière, et l'on prépara tout pour ses funérailles et pour le conclave. Le lendemain il étoit mieux, et l'on prépara les théâtres pour ce carnaval. Lundi il y eut de la fièvre, on continua à travailler au conclave; hier la fièvre cessa, on fit une répétition de l'opéra; aujourd'hui, les nouvelles étant incertaines, on travaille à la fois pour ces deux genres de spectacles. Pour moi je pense que son état n'est pas si dangereux qu'on le dit, et qu'en supposant même un ulcère dans la vessie, comme on le prétend, il peut traîner encore quelques mois.

Mais qu'est-ce que tout cela vous fait, mon cher comte? vous aimeriez mieux une petite figure égyptienne. Je voudrois bien vous en trouver; je pense souvent à vous dans mes courses. On ne découvre rien, ou bien on met un prix ridicule à ce qu'on possède. Je ramasse des notes chemin faisant: il n'y a pas de jour que je n'écrive quelque chose. J'aurai bientôt vu tous les cabinets de médailles: ils ne sont pas nombreux; la difficulté est d'avoir la permission de les examiner à loisir. Le P. Paciaudi, qui a dîné ici, m'a chargé de vous présenter

ses respects ; il brûle d'envie d'avoir votre second volume. Je voudrois lui en faire la galanterie, ou que vous eussiez la bonté de le lui faire tenir. Il suffit de l'envoyer à M. Corbie, qui demeure à Paris, chez M. de Stainville, rue de Richelieu ; une enveloppe au P. Paciaudi ; M. Corbie mettra la seconde, ou à M. l'ambassadeur, ou à M. Boyer, et trouvera quelque moyen de les faire tenir ici. Vous devriez aussi en envoyer un exemplaire au cardinal Passioneï, à qui il revient de droit, comme académicien libre : il suffiroit de l'adresser à monsignor Passioneï, vice - légat d'Avignon. Adieu, mon cher comte ; je ne vous dis rien sur la nouvelle année, parce que mes sentimens vous sont connus. *Baccio le mani* à madame de Boze.

Mon accident n'a eu aucune mauvaise suite ; il ne m'en reste que des marques glorieuses, par l'objet qui a occasionné mon accident.

LETTRE XLI.

A Rome, ce 25 décembre 1756.

Le P. Paciaudi m'a remis, ces jours passés, mon cher comte, quelques antiques de bronze, nouvellement découvertes à Ripa-Transone. Il y en a de précieuses; et jointes à celles qu'il m'avoit données auparavant, et à d'autres que j'ai eues de différens côtés, elles formeront une petite boîte. Il n'est pas question d'argent avec le P. Paciaudi; il nous les donne, parce qu'on les lui a données. Je lui ai envoyé votre lettre, et il vient de me faire remettre sa réponse : la vôtre étoit fort honnête; je vous en remercie. Il mérite votre estime, et d'être distingué de la foule des érudits et des simples connoisseurs.

Je vous ai ramassé une assez grande quantité de fragmens de pâte ou verre antique: j'en ai de très-singuliers, sur-tout dans le goût de ceux que vous avez fait graver. Je suis principalement content d'une petite boule de couleur jaune pâle, avec des faisceaux d'émail blanc, rangés intérieurement et perpendiculairement autour de la circonférence. J'aime encore un

grand morceau de pâte de couleur rouge, dont on se servoit pour faire les mosaïques. J'espère que vous ne m'accuserez plus de ne vous rien envoyer.

Je ne suis pas surpris que la lettre du pape ait fait des mécontens ; elle est trop modérée pour l'un et l'autre parti : on en sentira la sagesse, lorsque la fougue des préventions se sera dissipée. Je ne suis point ultramontain ; je tâche simplement d'être raisonnable.

Je vous fais mon compliment sur tant d'ouvrages que vous faites. Que j'envie votre bonheur ! Je ne puis plus écrire quatre mots de suite ; il me semble que je ne puis rien faire de bien. J'ai voulu plusieurs fois ébaucher un Mémoire ; les idées ne manquent pas, elles ne sont que trop abondantes : la difficulté est de les placer et de leur donner ce *lucidus ordo* d'Horace.

Je voudrois vous proposer deux nouveaux correspondans pour l'académie, et je vous prie de le demander vous-même. Ne vous effrayez pas ; connoissez le mérite des sujets, et jugez ensuite. Le premier a voyagé en Egypte, où il a vu de grosses montagnes de pierre terminées en pointe, que les Francs appellent des *pyramides*. Il a vu aussi les ruines de Pal-

myre, et joint à toutes ces qualités, celle d'être l'hermite du Colisée. Il y est établi; il y a une petite chapelle, et on peut le regarder comme le garde de ce monument. Le second est un paysan de Frescati, qui connoît les antiquités des environs, qui m'a servi de *cicerone*, et qui prépare un Abrégé de l'Histoire de sa patrie, en deux ou trois volumes *in*-12. Je ne doute pas que ces choix ne soient du goût de l'académie : je connois à présent ce goût, et je ris bien lorsque je pense que j'ai eu tant de peur pour Gori et Mazzochi. Adieu, mon cher comte; je me rappellerai toute ma vie ce que disoit Marcel, qu'il n'y avoit qu'en France qu'on sait danser, mais qu'en revanche tout le reste va bien mal. Quand recevrez-vous l'année merveilleuse? Heureusement tout cela ne nous fait aucun tort dans ce pays-ci, où nous ne sommes connus que sous le nom de l'*académie des sciences.*

Je continue toujours mes recherches; je vois, je revois, je note, j'interroge, j'écris : matière informe, dont je tâcherai de tirer quelque parole dans la suite.

Le pape paroît fort bien rétabli. Je vous embrasse un million de fois. *Addio.*

LETTRE XLII.

A Rome, le 6 janvier 1757.

Je n'ai que le temps de vous prier, mon cher comte, de vouloir bien envoyer ce paquet à M. Mariette ; il vient de M. Botari, et contient quelques planches du *Musæum Capitolinum*, qu'il avoit demandées [1]. Je vous écrirai plus au long une autre fois. Je vous embrasse.

[1] M. l'abbé Barthelemy a fait, à la marge de chaque page de l'abrégé de ce *Musæum*, des notes dont la connoissance seroit sans doute bien utile aux artistes et aux amateurs. Il est à désirer que sa famille mette au jour les observations d'un savant qui avoit un goût si sûr, une critique si éclairée et si impartiale. (*Note de l'Editeur.*)

LETTRE XLIII.

Rome, ce 19 janvier 1757.

Quel malheur, mon cher comte, venons-nous d'apprendre ! j'en suis pénétré d'horreur; nous ne cessons depuis deux jours de nous en affliger. Les Italiens même en ont été vivement touchés ; M^de de Stainville en a été malade ; M. l'ambassadeur dans le plus grand accablement et la douleur la plus vive que j'aie jamais vu. Tous les Français qui sont à Rome fondoient en larmes. Nous sommes à présent dans l'inquiétude pour les suites : les lettres du 7 nous annonçoient que la plaie n'étoit pas mortelle ; mais jusqu'à l'entière guérison, on craint toujours. On se glorifie du siècle où nous vivons; cependant, si l'on se rappelle ce qui s'est passé en peu d'années en Suède, en Amérique, en Saxe, on trouvera qu'il n'y en eut jamais de plus barbare : mais que cette barbarie se trouve au milieu d'une nation qui adore ses rois, c'est le comble de la surprise et de la douleur ! Je m'arrête long-temps sur ce sujet, parce que je connois et que je partage vos sentimens.

Il pleut ici depuis deux mois : les chemins sont impraticables ; et si ce temps continue, je ne sais quand je pourrai partir : j'en suis inconsolable. Je voudrois être à Paris, et ce désir commence à me rendre mon séjour ici plus ennuyeux : je le mets cependant à profit. Je continue mes recherches ; elles se multiplient, dans le moment où je crois avoir tout fini. Il est impossible d'épuiser Rome ; il faudroit aller de maison en maison, et fureter de la cave au grenier. Je fais aussi de temps en temps des acquisitions : j'espère qu'on sera content de mon travail, et vous aussi, mon cher comte. Je fais dessiner des figures et des bas-reliefs qui n'ont pas été donnés : tout cela me ruine ; mais je le suis déjà ; et comment résister à la tentation?

Adieu, mon cher comte ; vous verrez cet été deux architectes de l'académie, Moreau et Doilly, qui ont fait un travail admirable sur les thermes de Dioclétien. Ils ont quarante dessins, d'une exactitude singulière, suivant le modèle de Desgodets, c'est-à-dire dans son goût. Voilà un ouvrage qui peut faire honneur à la France.

Le P. Corsini publiera, un de ces jours, une Dissertation sur une médaille d'un roi parthe,

que j'ai acquise pour le cabinet, et que je lui ai communiquée. J'aurois pu m'en réserver la fleur, mais je n'ai pu apprendre des Italiens le plaisir qu'il y avoit à refuser ; et certainement je ne l'apprendrai jamais de vous. *Addio, baccio le mani.*



LETTRE XLIV.

A Rome, le 25 janvier 1757.

M. de Stainville est parti le 23 de ce mois, mon cher comte ; il a profité de son congé pour aller faire sa cour au roi dans les circonstances présentes, et pour terminer quelques affaires qui le demandoient à Paris ; son départ a été fort précipité, et son voyage le sera aussi. Ces motifs l'ont engagé à laisser ici M^de^ l'ambassadrice presque toute seule. J'ai cru ne devoir pas l'abandonner sitôt à une entière solitude : je devois cette attention aux bontés qu'ils ont eues pour moi et à l'attachement que j'ai pour eux. Le voyage de M. de Stainville durera deux mois. A son retour, je prendrai mon parti, et j'irai enfin à Venise, et de-là à Paris, où je voudrois être depuis long-temps.

J'ai vu ce matin quelque chose qui vous fera plaisir ; ce sont les thermes de Dioclétien, dessinés non-seulement dans leur total, mais dans les moindres parties. Moreau et Doilly, deux architectes de l'académie, ont passé un temps considérable à cet ouvrage : ils ont consulté les

auteurs qui les ont précédés ; et profitant de tous les indices qu'ils ont trouvés sur les lieux, après les plus pénibles recherches, ils se sont trouvés en état de rétablir presqu'entièrement cet immense édifice. Ils sont entrés dans les souterrains, ont grimpé sur les toits, ont fouillé dans la terre, autant que leurs facultés ont pu le leur promettre, et ils me paroissent avoir renouvelé cette méthode sage et exacte que l'on admire en Desgodets. L'ouvrage contient plus de trente dessins ; il y auroit de quoi en composer un volume.

Leur intention étoit de faire le même travail pour les thermes de Caracalla. Ils en ont levé le plan ; mais ils n'ont pas eu le temps d'en suivre les détails.

Ces deux architectes avoient travaillé l'un et l'autre pour le prix de l'académie. L'un d'eux le remporta ; et ne voulant pas se séparer de son ami, il demanda de partager avec lui le temps de son séjour à Rome. Arrivés ici, ils n'ont cessé d'étudier les monumens des anciens : tous deux laborieux, intelligens, sans intrigue et sans jalousie, ils pouvoient donner un supplément à l'ouvrage de Desgodets, si M. de Marigni avoit eu la bonté de leur donner les trois ans entiers comme aux autres. Mais après un an et

demi de séjour et de travail utile, ils n'ont pu obtenir cette grâce, et se trouvent forcés d'abandonner des études qui pouvoient faire plus d'honneur à l'académie de France, que tant d'ébauches imparfaites qu'on envoie d'ici à Paris, et que tant de talens mal décidés qu'on envoie de Paris à Rome.

M. de Marigni s'en est tenu sans doute à la règle générale, et on ne sauroit l'en blâmer : cependant il est des occasions où la règle doit fléchir; et je suis persuadé que, si on avoit bien informé M. de Marigni des talens de ces architectes, il les auroit plus long-temps laissés à Rome. Je ne vous en ai jamais écrit, mon cher comte, parce que ces sortes d'affaires ne me regardent point. Je vous écris à présent, parce qu'étant sur le point de leur départ, on ne peut me soupçonner de faire la moindre démarche en leur faveur : d'ailleurs, ils ne m'en ont jamais prié; et je leur rends ici gratuitement la justice d'avoir été plusieurs fois témoin de leur application et de leur exactitude, les ayant souvent trouvés aux Chartreux, se donnant des peines infinies, sans autre espérance que le plaisir de remplir leur devoir et de s'instruire. En voilà bien assez sur cet article; il s'est accru sous ma plume et presqu'à mon insçu. Vous verrez dans

quelques

quelques mois les dessins à Paris, et je souhaite que vous en soyez aussi content que l'a été Piranèse, qui les a examinés avec soin, et loués de même.

Adieu, mon cher comte; donnez-moi de vos nouvelles, et soyez persuadé de mon attachement inviolable.

---

o

LETTRE XLV.

A Rome, ce 2 février 1757.

Le pauvre Gori est mort, mon cher comte : j'en suis fâché ; c'étoit le meilleur homme du monde, et qui joignoit à une ardeur infatigable, les qualités essentielles du cœur. Il avoit été fort sensible à la grâce que lui avoit accordée l'académie ; il m'en parla dans les termes les plus convenables, dans mon dernier voyage à Florence, et il comptoit lui en témoigner publiquement sa reconnoissance, en lui dédiant un des volumes de son grand *Traité des Dyptiques* en 3 volumes *in-folio.* Cet ouvrage est presque tout imprimé ; j'ignore encore ce qu'il deviendra. Il avoit fait graver les dyptiques de différens genres qui sont dans les cabinets : le nombre en est considérable, et surpasse infiniment l'idée qu'on en a pour l'ordinaire.

Gori laisse une assez belle bibliothèque, et une petite collection de bronzes et de pierres. Je voulois prendre celle qui représente un Génie, et qui semble établir encore mieux la communication du goût égyptien à l'étrusque ; mais

il en demandoit 150 liv., et ce prix me paroissoit exorbitant. Je vais écrire néanmoins à Florence, pour savoir ce que tout cela deviendra : le baron de Stosch ne négligera pas l'occasion.

Gori méritoit sans doute la correspondance de l'académie, et m'avoit promis, outre l'hommage qu'il lui auroit rendu publiquement, de lui envoyer de temps en temps quelques Mémoires. L'académie peut réparer cette perte : quoiqu'elle ne soit pas dans l'usage de remplir les places vacantes des correspondans, elle en a néanmoins le droit, et il me semble qu'il est de son intérêt de s'en servir à propos.

Je proposerois volontiers le P. Paciaudi, qui souhaite ardemment de nous appartenir par quelque titre : c'est un homme dont vous connoissez le mérite, et dont la réputation est généralement établie dans ce pays-ci. Je vous envoie la note de ses ouvrages, que M. Mariette m'avoit demandée ; je les ai presque tous lus, et je vous assure qu'il n'en est aucun où il n'y ait beaucoup à profiter. Je ne crois pas me tromper dans ce jugement, et je pense du moins que peu de gens de lettres méritent autant que lui la correspondance. Si vous voyez jour à l'obtenir, je vous prie instamment de la demander avec ce zèle qui assure le succès ; vous m'oblige-

rez personnellement, et j'espère que vous rendrez service à l'académie non moins qu'à mon ami. Adieu, mon cher comte; soyez persuadé que personne ne vous est plus attaché que moi.

OPERUM à Paulo Ma-PACIAUDIO editorum Elenchus.

1. Delle antichita di Ripa-Transone, o sia dell'antica Cupra; *in*-8°. *Venezia*, 1743.
2. Spiegatione di una antica lapide; *in*–12. *Venezia*, 1746.
3. Dissertazione sopra una statua di Mercurio, etc. *in*-4°. *Napoli*, 1747.
4. Osservazioni sopra alcune singolari e strane Medaglie; *in*-4°. *Napoli*, 1748.
5. Medaglie rappresentanti i piu illustri auvenimenti del magistero del grand' maestro di Malta Pinto; *in–fol. Napoli*, 1749.
6. De antiquis Crucibus, sacrisque Monumentis quæ Ravennæ sunt; *in*-8°. *Florentiæ*, 1750.
7. De sacris Christianorum Balneis; *in* - 4°. *Venetiis*, 1750.
8. De rebus gestis Sebastiani Paulii; *in*-4°. *Napoli*, 1752; deinde *Romæ*, 1753,

9. Diatribe, quâ Græci Anaglyphi interpretatio traditur; *in*-4°. *Romæ*, 1751.
10. De Umbellæ gestatione; *in*-4°. *Romæ*, 1752.
11. De Benevento Cereris' Augustæ mensore; *in*-4°. *Romæ*, 1753.
12. Antiquitates christianæ; *in*-4°. *Romæ*, 1755.
13. Puteus sacer agri Bononiensis; *in*-4°. *Romæ*, 1756.
14. De Athletarum Cubistesi; *in*-4°. *Romæ*, 1756.
15. De Nummo Triumviri M. Antonii LEG. XXX; *in*-4°. *Romæ*, *in Diario Litteratorum.*
16. Anaglyphum Peloponnese commentario explicatum; *in*-4°. *Romæ*, *sub Prælo.*

LETTRE XLVI.

A Rome, le 22 février 1757.

Je suis bien fâché, mon cher comte, des changemens arrivés. J'étois fort content de mon ministre : il avoit bien des bontés pour moi, et me témoignoit assez de confiance. D'ailleurs, ce voyage avoit été entrepris par ses ordres, et j'aurois pu me flatter d'un succès avec lui. Tout est changé; je ne connois point son successeur. Je lui écris par cet ordinaire. Comme je ne demande rien, j'espère que ma lettre ne lui paroîtra pas importune. La seule chose que j'appréhende, c'est qu'il ne s'intéresse pas autant au cabinet que son prédécesseur. Avec ce dernier, M. de Vaux ne seroit pas mort impunément. Je prévois ce que deviendront ses médailles : elles seront vendues avant que j'arrive, et le cabinet du roi n'aura rien.

Je n'ai point cédé au P. Corsini la médaille du roi parthe. Je lui ai simplement permis de la faire dessiner pour une dissertation particulière. J'ai eu deux raisons, qui serviront de réponse aux reproches que vous m'en faites.

La première, c'est que je ne puis trop donner de célébrité aux médailles que j'acquiers; la seconde, que la médaille en question présente des difficultés considérables dans la façon de la lire, et que j'ai été bien aise qu'un homme de réputation s'y plongeât tout entier. Peut-être que ces antiquaires qui écrivent toujours, et sur tout, la liront d'une autre manière; et nous rirons; je n'en ferai pas de même du cachet que vous m'avez envoyé. Comme je n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre, je n'ai pas eu le temps de l'examiner avec attention. Je me rappelle pourtant de l'avoir vue quelque part gravée je ne sais où. Si je retrouve l'endroit, je vous l'enverrai.

Je suis charmé que les deux bas-reliefs du Capitole vous aient affecté; ils sont bien beaux: celui de la Muse sur-tout est délicieux pour la composition. C'est un petit poëme de Moschus; je veux dire, dans son goût. Je l'ai revu aujourd'hui avec un plaisir infini.

Greuze nous a apporté un tableau surprenant pour la couleur. C'est un Portugais, déguisé en marchand d'allumettes, qui veut s'introduire dans une maison pour voir une jeune demoiselle. La servante soupçonne quelque fourberie, tire son manteau et découvre l'ordre de Christ (que

Greuze appelle sa *dignité*). Le Portugais est confus, et la fille, qui est présente, se moque de lui à la napolitaine, c'est-à-dire en mettant ses doigts sous son menton. C'étoit pour mettre en valeur ce geste qui est très-joli, que Greuze a fait son tableau. Je ne suis pas tout-à-fait content des caractères et des expressions de tête. Il falloit à ce geste malin, une tête jolie, et Greuze en a fait une admirable, mais qui n'est que belle; elle n'est pas assez vive, assez fine. Dans un tableau d'histoire, ce seroit la plus belle créature du monde. Le Portugais ressemble trop pour le visage au marchand d'allumettes, et le geste de la fille n'est pas assez sensible. Mais le peintre s'est surpassé, ce me semble, dans le coloris et la distribution des lumières. Vous en jugerez mieux que moi, et peut-être trouverez-vous précisément le contraire de ce que je vous marque ici.

Je ne vous dis plus rien du pape : il se lève, il se couche. Il est bien ou mal; on n'en parle plus. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne peut guérir. Les sirocs continuels que nous avons essuyés, lui ont été favorables. La semaine dernière, deux ou trois jours de tramontane le mirent à l'extrémité. Les jambes et les pieds sont presque sans sentimens. Dans bien des choses,

il me retrace notre pauvre ami M. de Boze.

Il n'est pas bien difficile de prévoir que la place de M. le marquis d'Argenson sera pour M. de Saint - Florentin ; la chose va d'elle-même.

Je ne puis vous rien dire encore de mon départ. Mais je me prépare tout de bon : je vous en dirai davantage une autre fois. Ayez la bonté de m'écrire toujours à Rome. Adieu, mon cher comte ; personne ne vous est plus sincèrement attaché que moi.

LETTRE XLVII.

A Rome, ce 9 mars 1757.

J'APPRENDS, mon cher comte, que vous avez éprouvé une vive attaque de goutte : j'en suis fâché. Vous ne m'en avez rien dit; cependant je m'intéresse vivement à votre santé. Je ne prends pas moins de part à vos travaux. J'ai parcouru avec plaisir les deux livres que vous avez envoyés au P. Paciaudi; je n'ai pas eu le temps de les lire, il a fallu les lui remettre sur-le-champ; et comme, suivant un usage établi dans la communauté, il est entré en retraite, il s'y est enseveli avec eux, et j'imagine qu'il médite quelquefois sur une figure égyptienne ou étrusque.

Ce seroit une belle découverte que l'explication de la table isiaque; ceux qui l'ont tentée jusqu'aujourd'hui nous ont ennuyés savamment :

Et tous les dits et les redits
De ces vieux rêveurs de jadis,
Ne sont que contes d'Amadis.

Je suis ravi aussi que vous trouviez tant d'antiquités, où les autres ne voyoient qu'un étang; il est bon quelquefois de pêcher en eau trouble.

C'est ce qui n'arrivera pas, si l'académie accepte la correspondance du P. Paciaudi. Vous y apportez des ménagemens qui sont l'effet de votre prudence; mais je vous avoue que je n'en serois pas capable, et qu'à mon retour à Paris, si quelqu'Italien de beaucoup de mérite s'adresse à moi, j'irai tout bonnement et tout de suite le proposer à l'académie : il me semble qu'on travaille pour elle lorsqu'on fait de pareils choix.

Vous vous plaignez de ce que je ne vous ai rien envoyé jusqu'à présent. Mais la boîte de Giraldi, est-ce de lui que vous la tenez? Il m'a fallu passer chez lui, plusieurs fois, chercher ce qui pouvoit vous convenir, etc. J'ai d'autres choses que je porterai avec moi, ou que j'enverrai avec mes caisses ; et puis il est difficile de trouver ce qu'on souhaite. Je courus l'autre jour pour avoir une douzaine de petites figures de terre cuite, vilaines et mal conservées. On m'en a demandé six sequins ; devois-je les prendre? Il faudroit aller à la place Navone : outre que je n'en ai pas le temps, les paysans ne sont pas assez sots aujourd'hui pour porter en cet endroit ce qu'ils découvrent ; ils ont leurs marchands qui leur en donnent peu de chose , et le vendent ensuite énormément.

J'aurois été trop heureux de servir en quelque chose M. l'abbé de Malherbe que je considère infiniment ; mais je n'ai fait que bourdonner autour du coche. M. de Stainville avoit fortement recommandé cette affaire à M^de^ l'ambassadrice et à M. Boyer ; elle est en train, et tout ce que je puis, c'est de demander à tout moment si elle est finie.

Je ne verrai point le conclave ; le pape est assez bien, et j'attends le retour de M. de Stainville pour partir, et me rendre à Venise. Je vous remercie de l'intérêt que vous avez pris à moi dans ce changement de ministère. Je crois n'avoir rien à craindre, puisque j'ai fait de mon mieux ; je n'ai pas beaucoup à espérer. Ainsi je dois être tranquille à cet égard, et je le suis. Mais je le serai beaucoup plus lorsque je verrai mon cher cabinet, et que, délivré de toutes ces courses, je pourrai m'y enterrer, et travailler en paix et en silence.

Adieu, mon cher comte ; vous ne sauriez croire à quel point je désire de vous revoir.

Je vous prie de me donner des nouvelles de M. de Bougainville à qui j'ai écrit, de lui faire mes complimens, ainsi qu'à MM. Caperonnier, Gibert, Labléterie, et tous nos confrères, à l'exception d'un seul.

LETTRE XLVIII.

A Rome, ce 16 mars 1757.

Je ne savois pas, mon cher comte, que M. de Stainville eût résolu de demander pour moi une prolongation de congé. Je l'avois prié, en partant, de faire agréer à mon ancien ministre le séjour que j'avois fait à Rome ; la chose alloit d'elle-même, et c'étoit une occasion pour rendre à mon supérieur un témoignage de mes occupations. Ses bontés pour moi l'engagent à aller plus loin : j'y suis on ne peut pas plus sensible ; mais je ne prévois pas que j'en puisse profiter. La vie que je mène ici, toute agréable qu'elle est, me rappelle à mes travaux ordinaires. Ce n'est pas que je pense que l'académie dût se formaliser d'une longue absence, autorisée par les ordres du roi, et qu'elle pût jamais oublier les exemples de M. Vaillant, de l'abbé Fourmont, etc. mais j'ai envie de m'enfermer tout en vie, et de ne sortir de ma retraite qu'avec quelque gros ouvrage[1] : je tiendrai parole à mon retour, je vous en assure.

Tous les antiquaires de l'Europe arrivent ;

[1] *Voyez* l'Appendice, n°. XI.

nous sommes inondés de brochures sur les médailles et inscriptions, par des gens qui n'ont que des connoissances superficielles, et qui se font un nom. Je suivrai leur exemple; et malheur à mon libraire et à mes lecteurs, si j'en trouve! On a découvert, ces jours passés, un petit tombeau de marbre, dans lequel étoient rangées douze figures de terre cuite, autour des cendres, avec quelques fioles de verre, des anneaux d'or, etc. J'ai soupçonné de la friponnerie; mais on m'a juré le fait. J'ai voulu, en conséquence, avoir les figures. Savez-vous ce qu'on en a demandé? un demi-sequin de la pièce. Je me plaignis par hasard et historiquement de ce prix, en présence de madame de Stainville, et je trouvai le lendemain les douze figures sur ma table, sans savoir d'où elles venoient. Voilà les tours qu'elle ne cesse de jouer à tout le monde; on ne peut être fâché de rien. J'ai remercié, grondé et fait empaqueter les figures; elles partiront un de ces jours dans une grosse caisse de livres, avec des verres antiques et des bronzes: tout cela nous amusera.

M. l'abbé de Malherbe a obtenu ce qu'il souhaitoit, pour dix ans: c'est encore madame de Stainville qui a fait cela.

Vous saviez que l'attique de l'intérieur du Pan-

théon étoit toute revêtue de marbres; comme ils ne se raccordoient plus avec la coupole qu'on a reblanchie, on a pris le parti de les ôter. On agrandit aussi les fenêtres qui y sont : les matons qu'on ôte, ont des inscriptions que j'ai copiées.

On a découvert le tombeau de la famille Tuccia ; mais on n'a encore que l'inscription et des ruines. On continue à fouiller; et si l'on trouve un *columbarium* et l'urne de la fameuse Vestale, on fera beau bruit. Le jargon des antiquaires de ce pays-ci est étrange ; tout est *bello, bellissimo, stupendissimo*. Je n'ai pas trop lieu d'en être content. Ils m'ont croisé dans mes acquisitions le plus qu'ils ont pu, et je n'aurois rien eu, si heureusement je n'eusse trouvé des choses qu'ils ne connoissent pas. Je ne mets pas dans ce nombre les PP. Corsini, Paciaudi, et M. Botari ; ces trois sont aussi polis qu'éclairés, et je me suis trouvé très-bien de leur commerce. Je vous remercie de ce que vous avez fait pour le second ; il en est pénétré de joie et de reconnoissance. Ce choix fera connoître notre académie, dont, entre nous, on ne connoît guère les Mémoires à Rome, et que plusieurs littérateurs confondent avec l'académie des sciences. J'ai trouvé le même préjugé à Naples : ne le dites pas.

A propos d'académie, je ne doute pas que la dédicace de Gori n'ait lieu : je l'ai vue imprimée, et je ne vois point de raison pour la supprimer. A l'égard des antiques, je ne connois personne à Florence en état d'examiner les pièces qui ont été expliquées par Gori, et celles qui ne l'ont pas été. Il n'est pas facile de feuilleter cette énorme quantité de livres que le pauvre Gori a publiés. Mais consolez-vous, les Toscans ne laisseront sortir ces guenilles qu'à un prix révoltant. Ah ! quel pays, mon cher comte ! tout y est *stupendissimo*, jusqu'à leurs prétentions. Je connois à présent assez bien ma ville de Rome. Que ne suis-je riche ! j'aurois fait dessiner plusieurs monumens qui ne l'ont jamais été, et donné le plus joli recueil du monde. J'ai voulu m'y jouer, et je me suis vu sur le point d'être débanqué. Les ouvriers vendent leur paresse bien cher ; il viendra quelqu'un de plus opulent, qui fera ce que j'avois projeté. Je m'étois livré à un enchaînement d'idées qui me paroissoit assez bon : il faut tout abandonner ; il me restera des ressouvenirs agréables ; mais ils le seront moins par l'impossibilité de les retracer aux yeux. Adieu, mon cher comte ; je vous prie de faire tenir ces deux lettres à M. Mariette : je vous embrasse un million de fois.

LETTRE

LETTRE XLIX.

A Rome, le 6 avril 1757.

Je pars enfin mardi prochain, mon cher comte, et je m'en vais à Inspruck, Munich, au diable. Il n'est plus question de parens à Marseille, de Table Isiaque à Turin, et peut-être d'amphithéâtre à Vérone. Nous irons en courant jusqu'en Lorraine. M. de Stainville veut que j'accompagne madame de Stainville à Paris, et je ne puis absolument m'en dispenser. : tous mes sentimens sont à eux. M. de Stainville écrit qu'il en a prévenu le roi ; cela suffira peut-être pour que je sois en droit, l'année prochaine, de venir à Venise : c'est un voyage de quatre ou cinq mois au plus; d'ailleurs, nous comptons y passer deux ou trois jours en allant.

Je suis fâché de ne pouvoir plus recevoir de vos lettres à l'avenir; mais j'irai recevoir la réponse de celle-ci aux Tuileries. Je vous embrasse un million de fois, et vous prie de prévenir M. Bignon et le président, de ne plus m'écrire ; je leur écrirai par le courrier prochain. *Addio.*

Je vous prie aussi de faire dire à Louison, qu'elle prépare mon appartement.

A propos, le pape qui s'est toujours assez bien porté tant que j'ai été à Rome, commence à se mourir; et suivant toutes les apparences, les cardinaux français viendront d'un côté, dans le temps que je m'en vais de l'autre. Convenez que je ne joue pas de bonheur.

APPENDICE.

No. Ier.

La première Lettre de l'abbé Barthelemy, écrite au comte de Caylus sur le Rhône, laisse une lacune; on ignore tout ce qui a précédé et accompagné son départ. Ces circonstances se trouvent dans les Mémoires sur sa vie, écrits par lui-même : nous allons les transcrire, comme un complément de cette Lettre, et du voyage.

« En 1755, M. de Stainville fut destiné à l'ambassade de Rome; je rappelle avec un extrême plaisir cette date, parce qu'elle est l'époque de ma fortune, et, ce qui vaut mieux encore, celle de mon bonheur... Il me demanda si un voyage en Italie ne conviendroit pas à l'objet de mes travaux : sur ma réponse, il se hâta d'en parler à M. d'Argenson, et, deux jours après, M. Boyer, secrétaire d'ambassade, mon ami, vint de sa part m'avertir que mon voyage étoit décidé.

» Je courus chez M. l'ambassadeur pour le

remercier ; et mon étonnement fut à son comble, lorsqu'il me dit qu'il me meneroit avec lui, qu'à Rome je logerois chez lui, que j'aurois toujours une voiture à mes ordres, et qu'il me faciliteroit les moyens de parcourir les restes de l'Italie.

» Des affaires relatives au cabinet des médailles, me forcèrent de différer mon départ, et m'empêchèrent d'accompagner M. l'ambassadeur. J'en fus dédommagé par l'amitié : M. le président de Cotte, directeur de la monnoie des médailles, avec qui j'étois fort lié, résolut de profiter de cette occasion pour satisfaire le désir qu'il avoit depuis long-temps de voir l'Italie ; j'en fus ravi. Outre les lumières et tous les avantages que je retirai d'une si douce association, je n'aurois pu sans son secours me tirer des embarras d'un si long voyage. J'en prévins aussitôt M. l'ambassadeur, qui me chargea de l'inviter à loger chez lui. Nous partîmes au mois d'août 1755, et nous arrivâmes à Rome le premier novembre ».

No. II.

L'ABBÉ BARTHELEMY a laissé le journal de son voyage en Italie ; on y trouve, au commencement, quelques détails, plus amples que ceux qu'il donne dans ses Lettres.

« Nous nous embarquâmes sur le Rhône, dit-il ; et après avoir passé, sans aucune crainte, le pont du Saint-Eprit, nous mîmes pied à terre vis-à-vis d'Orange : nous y avons vu l'arc de triomphe ; il est composé de trois arcades, et chargé de bas-reliefs représentant des combats, des trophées, des instrumens de guerre, des tridens, des éperons de navire, etc. Les antiquaires sont partagés sur le temps et l'objet de ce monument : les uns le rapportent à Marius après la défaite des Cimbres ; d'autres à Jules-César, après la conquête des Gaules ; d'autres enfin, au siècle d'Adrien. Le goût du travail et d'autres petites circonstances nous ont fait juger que la seconde de ces opinions étoit la plus probable. Ce monument a été gravé plusieurs fois, et ne l'a jamais été exactement.

» On trouve encore dans cette ville les restes d'un théâtre ancien ; les gradins sont presque

tous détruits, mais la scène est demeurée dans son entier. C'est un mur d'environ cent dix pieds de hauteur, et de près de trois cent vingt-huit de longueur, orné d'arcades et construit avec des pierres d'environ deux pieds en carré taillées, et unies ensemble avec un art infini. Le goût, la solidité, la grandeur, tout se trouve réuni dans ce monument précieux.

» Si l'impression qu'on en reçoit pouvoit être effacée, elle le seroit sans doute par le pont du Gard et les antiquités de Nismes. Ce pont est un ouvrage des plus grands, des plus beaux et des plus hardis que les Romains nous aient laissés; et l'imagination est effrayée quand on pense que ce monument n'étoit destiné qu'à soutenir un aqueduc, pour transporter la petite rivière d'Eure auprès d'Uzès jusqu'à Nismes, où l'on trouvoit d'ailleurs les eaux abondantes de cette fontaine célèbre qui ne tarit jamais, et qui subsistoit du temps des Romains.

» Mais c'est à Nismes principalement où tout devient un objet d'admiration pour un antiquaire : c'est là qu'on trouve l'amphithéâtre le mieux conservé de tous ceux qui subsistent, et cette maison carrée qu'on regarde depuis long-temps comme le chef-d'œuvre de l'architecture ancienne, et le désespoir

de la moderne. Cependant on ne jouit de ce spectacle qu'avec une sorte de douleur. Un peuple grossier, logé dans l'intérieur et sur les gradins même de l'amphithéâtre, le dégrade sans cesse et détruit impunément ce que les flammes avoient épargné du temps de Charles-Martel. Dans les travaux de la nouvelle fontaine, on a vu des ouvriers barbares mutiler des statues, des mosaïques, et replonger dans les fondemens, des inscriptions que le hasard leur faisoit découvrir. Les soins de M. de Saint-Priest en ont sauvé quelques-unes de la fureur de ces iconoclastes; mais ces soins, qui s'étendent sur tous les monumens de Nismes, ne sauroient triompher de la négligence des subalternes. Plusieurs personnes de goût et dignes de foi, nous ont attesté qu'on a vu quelquefois des enfans assiéger la maison carrée, et détruire les ornemens d'architecture qui la décorent, pour y prendre des nids d'oiseaux. On nous a montré les traces de ces déprédations; nous avons vu les belles feuilles d'acanthe qui forment les chapiteaux des colonnes, brisées à coups de pierres, et nous avons regretté qu'un si beau monument ne fût point à couvert de pareilles insultes. Indépendamment des outrages des hommes, la maison carrée a beaucoup souffert des in-

jures du temps; un des murs a perdu son aplomb dans la partie du milieu, vraisemblablement par le toit dont on l'a recouvert et par les ouvrages qu'on a construits en dedans de l'édifice, lorsqu'on a voulu en faire une église [1].

[1] Le savant et généreux Séguier a restauré depuis, à ses frais et par ses soins, la maison carrée; il a tâché encore d'en rétablir l'inscription. Si ses conjectures là-dessus ne sont pas hors de tout doute, on doit néanmoins avouer que son procédé est fort ingénieux. Mais lui appartient-il? C'est ce qu'on a cru jusqu'à présent. Pour prouver le contraire, il suffit de lire ce qu'en a dit Barthelemy dans son Mémoire sur les monumens de Rome, lu à l'académie des belles-lettres, le 30 août 1757, en parlant de l'inscription ancienne qui avoit été placée sur l'architrave de cet édifice. « Les lettres de métal ont disparu; mais l'empreinte des crampons qui les fixoient dans la pièce, subsiste encore, et je suis persuadé, malgré les doutes du marquis Maffeï, que ces indices, étudiés avec soin, suffiroient pour rétablir au moins une partie de cette inscription. J'en découvris plusieurs lettres avec assez de facilité; et je fus sur le point de faire dresser des échafauds pour voir de plus près les traces des autres, etc. . . . . . » Et dans une note : « Ce fut en conséquence de ces difficultés et de ces réponses, que M. Ménard écrivit à Nismes pour avoir une copie exacte de ces trous. M. Séguier se chargea de ce soin,

» En sortant de Nismes, nous avons vu, à Saint-Remi, l'ancien *Glanum*, un arc de triomphe en l'honneur d'un général romain, et son tombeau placés tout auprès. Ces deux monu-

et ne tarda pas à rectifier l'inscription entière. Il a rendu compte de son travail dans une Dissertation imprimée en 1759 ». (*Acad. des Insc., tome XXVIII, p.* 580.) Il est tellement certain que c'est d'après les idées de Barthelemy que Séguier a fait cette opération, qu'il n'y croyoit pas lui-même un an auparavant. J'en ai sous les yeux la preuve indubitable dans une lettre qu'il écrivit sur ce sujet à l'antiquaire Graverol. Elle est datée de Nismes, le 10 mai 1758, et conçue en ces termes : « Quoique je sois encore d'une santé assez foible, je me suis senti assez de force pour faire ce que M. l'abbé Barthelemy désire de moi. Je vous envoie la copie exacte des trous qui sont à l'architrave de notre maison carrée, d'après un dessin que j'en fis, il y a plus de trente ans, et que j'ai vérifié hier sur l'original : je vous prie de la lui présenter, et, en l'assurant de mes respects, dites-lui, je vous prie, que je suis charmé de lui être utile. Je ne doute point que l'étendue de son savoir et de ses connoissances ne lui fasse découvrir l'usage de ces trous, qui, à mon avis, n'ont jamais servi pour les lettres d'une inscription. J'ai sur cela des idées qu'il seroit trop long de vous détailler, et dans lesquelles je me suis encore plus confirmé, depuis que j'ai examiné de près les anciens édifices d'Italie, etc.... » Le modeste Séguier, en se rappelant cette lettre, n'auroit donc pu revendiquer

mens, dont on n'a donné que des dessins informes, même dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres, mériteroient d'être dessinés plus exactement On lit sur ce mausolée ou cénotaphe : SEX. L. M. JULIEI C. F. PARENTIBUS SUEIS, que j'explique par ces mots : *Sextius, Lucius, Marcus, Julii Caii filii, parentibus suis* [1]. Dans ce canton on dut écrire, d'après la

l'honneur d'un pareil procédé, et on a eu tort de le lui attribuer. L'idée en appartient entièrement à Barthelemy, qui, d'ailleurs, s'en étoit déjà servi avec succès à Rome, pour rétablir l'inscription de l'arc de Septime-Sévère. Mais est-il bien démontré que celle de la maison carrée, imaginée par Séguier, soit la véritable, ou, si l'on veut, la seule qui ait été placée sur l'architrave de ce bel édifice ? Il seroit possible de soutenir la négative, sans s'écarter des règles d'une saine critique. Qu'on lise sur ce sujet des remarques insérées dans le Magasin Encyclopédiqu e première année, tome II, n°. 8, pag. 537, 541.

[1] En 1763, un savant écrivit de St-Remi à M. Calvet, antiquaire d'Avignon, que l'inscription du tombeau n'étoit pas telle qu'on la donnoit communément; il prétendoit qu'on ne pouvoit la lire qu'un instant avant le lever du soleil, et c'est le moment qu'il avoit choisi pour la copier avec exactitude; la voici selon lui :

SEX. L. M. IVLIE. F. PARENTIBVS SVEIS.

« Je ne garantis rien, écrit Calvet au comte de

prononciation, *ej* pour *j*; l'inscription de l'arc de Saint-Chamas en fournit la preuve. Celui de Saint-Remi avoit été érigé en l'honneur de Caius Julius, auquel ses trois fils, Sextius, Lucius et Marcus, élevèrent le tombeau qui est à droite auprès du monument de sa gloire. Il est placé sur un tertre qui domine une grande plaine dans laquelle vraisemblablement ce Julius avoit remporté quelqu'avantage signalé sur ses ennemis. L'arc d'Orange se trouve à peu près dans la même situation.

» Ces deux arcs et celui de Carpentras sont du même travail et du même goût. Pour fixer le temps où ils ont été construits, il faudroit connoître l'âge de ce Caius. Or, nous voyons, sur les médailles attribuées vulgairement à César, un trophée orné de boucliers et d'autres armes fort semblables à celles qu'on trouve sur les monumens dont il est ici question, lesquelles portent cette légende : *Imp. Cæsar.* Peut-être ces médailles pourroient se rapporter à

Caylus; mais si jamais je vais à Saint-Remi, je me lèverai bon matin, et je vous donnerai cette inscription de manière à en être sûr ». Six mois après, M. Calvet examina, pour la seconde fois, cette inscription, et trouva qu'elle étoit telle que Barthelemy la rapporte. (*Note de l'Éditeur.*)

l'événement qui a fait élever ces arcs, et qu'elles appartiennent à un des ancêtres de Jules-César.

» Arrivé à Marseille, je me suis occupé à faire la vérification des médailles du sieur Cary [1], dont j'ai procuré l'acquisition au cabinet du roi, et je suis très satisfait de la rareté et de la conservation des pièces que j'y trouve.

» J'ai acquis plusieurs autres médailles précieuses, parmi lesquelles il en est une qui suffiroit en quelque façon pour justifier mon voyage : c'est une médaille d'or de *Vetranio Augustus*, qui manquoit non-seulement au cabinet du roi, mais dans tous les cabinets connus. Elle étoit entre les mains d'un antiquaire de Marseille, qui, depuis vingt-cinq ans, la voyoit tous les jours, et croyoit toujours la voir pour la première fois. Il s'étoit toujours refusé aux offres avantageuses qu'on lui avoit faites de divers endroits : enfin, à force de raisons, de prières et de complaisances, je l'ai contraint à la céder au cabinet du roi, dont elle fera un des principaux ornemens. Je l'ai estimée environ huit cents livres, et j'ai

[1] Savant connu par quelques ouvrages, entr'autres l'Histoire des Rois de Thrace et du Bosphore Cimmérien, éclaircie par les Médailles : in-4°. 1752, dont Barthelemy a été l'éditeur.

donné environ moitié de cette somme en médailles doubles ».

(Extrait des Fragmens du Voyage de Barthelemy en Italie, *rapportés dans ses Œuvres diverses imprimées chez Janssen, et dont les originaux sont entre les mains de la famille.)*

No. III.

Mémoire sur les différentes façons de travailler et d'employer le Verre.

Après la quatrième Lettre de Barthelemy, se trouvoit ce Mémoire de la main du Voyageur ; il est relatif au manuscrit qu'il avoit vu à Bologne, concernant le secret d'appliquer les couleurs sur le verre.

« On peut voir dans Pline (l. XXXVI, sect. 65), tout ce qui a rapport à l'origine du verre, aux diverses matières qui entroient dans sa composition, et à la manière dont on le cuisoit. On se borne ici à désigner les différentes façons de le travailler, et les divers usages auxquels on l'employoit.

» Il y avoit du verre fait au souffle. *Aliud flatu figuratur*, dit Pline dans l'endroit cité.

» Il y en avoit une sorte qui étoit faite au tour. (Pline, *ibid.*; et Martial, épigr. 94.) Les verres faits de cette façon, s'appeloient *calices audaces*. C'est le titre de cette épigramme :

Nos sumus audacis plebeia toreumata vitri.

» Le mot *plebeia* fait voir qu'ils étoient

d'un très-bas prix. Ils résistoient à l'eau bouillante, parce qu'ils devoient être plus forts.

Nostra nec ardenti gemma feritur aqua.

Martial. ibid.

» Il y avoit enfin des verres ciselés. (Pline, dans l'endroit cité.) Achille-Tatius (l. II des Amours de Clitophon et de Leucippe) : *A glauci Chii cratere alterum poculum adhibuit. E cœlato id vitro erat, ejusque vites in eo ipso natæ coronabant, a quibus rami passim pendebant; omnes acerbi sicco poculo, immisso autem vino paulatim rubentes et maturi : inter racemos verò Bacchus effictus erat ut vitem coleret.*

» Il falloit apporter à ce travail beaucoup d'exactitude et de précaution. Mart. (liv. XIV, épigr. 115 qui a pour sujet *Calices vitrei*) :

Adspicis ingenium Nili, quibus addere plura,
Dum cupit, ah quoties perdidit auctor opus!

» Ce passage fait voir en même temps que les Egyptiens étoient habiles à ciseler le verre. C'est d'eux que les Romains tiroient leurs plus beaux vases en cette matière, et l'empereur Aurélien (*Vopiscus in Aurel.* c. 46) les obligea d'en fournir tous les ans une certaine quantité. *Vectigal ex Ægypto urbi (Romæ) vitri chartæ, etc. constituit.* Ce n'est pas que les

Romains ne connussent parfaitement plusieurs parties de la verrerie ; ils avoient trouvé des facilités, non-seulement pour la fabrique du verre, mais pour les couleurs qu'on y appliquoit. C'est Strabon qui le rapporte (liv. XVI) : *Audivi . . Romæ multa et ad colores (vitri), et ad operum facilitatem inveniri, etc.*

» *Ferunt* (dit Pline dans le liv. XXXVI, sect. 65) *Tiberio principe excogitatum vitri temperamentum ut flexibile esset, et totam officinam artificis ejus abolitam ne æris, argenti, auri metallis pretia detraherentur, eaque fama crebrior diu quàm certior fuit.* Le même fait est raconté un peu différemment par Dion (liv. LVII) : *Is rursus ad principem accedens supplexque factus vitreum poculum consulto abjecit fractumque manibus subegit ac subito refecit, sperans eo se veniam impetraturum ; verùm necari ob id jussus est.*

» Outre les différentes sortes de vases qu'on faisoit en verre, on faisoit servir cette matière à beaucoup d'autres usages.

» Si nous en croyons Pappus d'Alexandrie, auteur du quatrième siècle, Archiméde avoit fait une sphère de verre, *vitreum cœlum*, qui représentoit les mouvemens, les intervalles et les proportions des corps célestes.

» On

» On couvroit les murailles d'une maison avec des carrés de verre qu'on appeloit *quadraturæ vitreæ*. Sénèque (epist. 86): *Ac nunc quis est qui sic lavari sustineat? Pauper sibi videtur ac sordidus, nisi parietes magnis et pretiosis orbibus refulserunt, nisi vitro absconditur camera.*

» Vopiscus rapporte que Firmus, un des tyrans qui s'élevèrent contre Gallien, avoit fait couvrir toute sa maison de pareilles pièces de verre liées ensemble par un mastic. *De hujus divitiis multa dicuntur, nam et vitreis quadraturis bitumine, aliisque medicamentis insertis domum induxisse perhibetur.* Au théâtre de M. Scaurus, la partie inférieure du bâtiment, qu'on appeloit *la scène*, étoit de marbre, celle du milieu étoit ornée de ces plaques de verre, celle d'en haut étoit de planches dorées. *Ima pars scenæ e marmore fuit, media e vitro, inaudito etiam postea genere luxuriæ, summa e tabulis inauratis.*

» Pline dit dans un autre endroit (l. XXXVI, sect. 64), qu'Agrippa n'auroit pas manqué de mettre dans ses thermes de ces chambres ornées de verre, si cet usage eût été alors introduit, ou du moins si on l'eût transporté de la scène à d'autres édifices. *Non dubiè vitreas*

facturus cameras, si prius inventum id fuisset, aut a parietibus scenæ, ut diximus, Scauri pervenisset in cameras.

» L'abbé Buonaroti a fait graver, dans sse Observations sur les médaillons du cardinal Carpegna, une table carrée de verre, qui pourroit bien être une de ces plaques appelées *quadraturæ vitreæ*, dont les anciens couvroient leurs murailles. On en trouvera le dessin à la page 495, et on consultera la page 16 de la Préface, où il en est parlé.

» Un passage d'Hérodote (liv. III, pag. 168) semble supposer que les Éthiopiens mettoient leurs morts dans des cercueils de verre. *Post hanc inspexere eorum conditoria quæ dicuntur e vitro esse constructa. Postquam mortuum...... arefecerunt, totum gypso inducunt, picturâque exornantes exhibent, quoad fieri potest, effigiem ejus; deinde cippum e vitro quod apud illos multum et labori aptum effoditur circumdant, in cujus medio mortuus perlucet, nihil neque odoris ingrati, neque fœditatis illius præbens, etc.*

» Thucydide, dans le livre III de son Histoire, en parlant de la manière dont les Ethiopiens ensevelissoient leurs morts : « Les uns, dit-il, les jettent dans la rivière; les autres les

conservent dans leurs maisons, après les avoir comme enduits d'une couche de verre ». *Alii circumfuso illos vitro domi conservant.*

» Je rapporte un autre passage du même auteur, tiré du second livre. *Sepulturas mortuorum peculiari Æthiopes ritu instituunt. Cadaver enim salitum et multo vitro circumfusum in cippo statuunt, ut per vitrum defuncti corpus videri queat, sicut Herodotus scriptum reliquit; at Ctesias Cnidius nugari eum confirmat; ostendens saliri quidem cadaver, sed nudis corporibus vitrum nequaquam circumfundi. Nam sic futurum ut ambusta et prorsus fœdata similitudinem retinere nequeant, ideo cavam ex auro statuam conflari, circa quam, cadavere incluso, vitrum tandem liquitur, et hâc edito positâ loco, speciem mortuo similem per vitrum exhiberi; atque eo modo ditiorum funera curari tradit, tenuioris autem fortunæ hominibus argenteas poni statuas, pauperibus fictiles, et abunde sal vitri cunctis esse quod plurimum ejus gignatur in Æthiopia, et passim incolis sit obvium.*

» Ces passages renferment quelques difficultés. D'un côté, ils semblent dire que le verre dans lequel on cachoit les corps des morts, étoit

un verre ordinaire, et avoit été jeté en fonte; d'un autre côté, en disant qu'on trouvoit facilement ce verre dans la terre et en Ethiopie, ils donnent lieu de croire qu'ils n'entendoient parler que de la pierre spéculaire. Bochard, dans son *Hierozoicon* (*part. poster. lib. VI*, *cap. 16*), ne veut point que ce soit cette pierre, parce que, suivant lui, elle n'auroit pas suffi à fournir des cercueils à tous les morts. Arrien (*lib. XVI, c. 4*) marque expressément qu'on n'en trouvoit que dans un coin de l'Ethiopie. Bochard, après avoir apporté quelques autres raisons, prétend que, par le verre fossile dont parlent les anciens, il faut entendre une espèce de cristal qu'on trouvoit fort communément en Ethiopie. J'aimerois mieux penser que ces sortes de cercueils étoient d'un verre ordinaire, et qu'Hérodote et Ctésias l'ont confondu mal à propos avec la pierre spéculaire.

» Pline, en parlant des pierres précieuses, dit (liv. XXXVII, sect. 26) : *Adulterantur vitro simillimæ, sed certè deprehenduntur, sicut aliæ gemmæ factitiæ.*

» Trébellius Pollion (*in Gallien.*) raconte qu'un lapidaire ayant vendu à l'impératrice des pierres de verre pour de véritables pierres précieuses, elle reconnut la fraude; et comme elle

vouloit en tirer vengeance, l'empereur Gallien ordonna qu'on exposât le lapidaire à un lion, et dit secrètement qu'on lâchât de la cage, non un lion, mais un chapon. Tous les spectateurs étant surpris d'un fait si singulier, l'empereur leur fit dire que l'imposteur avoit été puni par une imposture. *Imposturam fecit et passus est:*

» La différence qui se trouvoit entre les pierres de verre et les pierres précieuses, avoit donné lieu à un proverbe qu'on appliquoit dans toutes les occasions où il s'agissoit de comparer le vrai avec le faux, ou le bon avec le mauvais. Tertullien, dans le chap. 4 de son Livre aux Martyrs : *Tanti vitreum quanti margaritum.* S. Jérôme rapporte souvent ce proverbe dans ses Epîtres. Dans celle qu'il écrit à Léta : *Si tanti vitrum, quare non majoris sit pretii margaritum ?* (*Voyez* aussi son Épitre à Démétriade, etc.)

» Bède (liv. I. *de Wiremuthensi monasterio*, c. 5) : *Misit legatarios in Galliam qui vitri factores, artifices videlicet Britanniis ea tenus incognitos, ad cancellandos ecclesiæ porticus et cœnaculorum ejus fenestras abducerent.*

» Saumaise a dit dans ses *Exercitationes in*

Solinum (p. 1095) : *Vitrearum fenestrarum meminit Hieronimus*, *quæ vitro in tenues laminas fuso obductæ erant.* M. Ducange, dans son Dictionnaire de la basse latinité, et M. Hoffmann, dans son Dictionnaire de l'antiquité, ont dit la même chose que Saumaise. Aucun de ces auteurs n'a cité l'endroit où saint Jérôme parle de ces fenêtres, et jusqu'ici je l'ai cherché en vain.

» Comme les Romains avoient l'art de peindre sur le verre, et qu'on ne voit pas qu'ils aient appliqué des couleurs sur la pierre spéculaire, peut-être faut-il entendre d'une fenêtre de verre, ce que Martial dit dans l'épigramme 19ᵉ du livre XI :

Donasti, lupe, rus sub urbe nobis,
Sed rus est mihi magnus in fenestrâ.

» Vitruve, dans son liv. VII, chap. 14 : *Propter inopiam coloris indici cretam selinusiam aut annulariam, vitrumque..... inficientes, imitationem faciunt indici coloris.*

» Suivant Casaubon (*Not. ad Vopiscum*), l'auteur de l'Histoire Apostolique raconte qu'il y avoit, dans une maison, des colonnes de verre d'une grosseur surprenante.

» Il nous reste plusieurs morceaux de peinture

antique, exécutés en mosaïque. On sait que cette sorte de peinture étoit faite avec de petites pierres coloriées et des aiguilles de verre compassées et rapportées ensemble. Tel est le grand morceau de mosaïque qu'on trouve dans le palais que les Barberins ont fait bâtir dans la ville de Palestrine : c'est une espèce de carte géographique de l'Egypte. Le cardinal Barberin l'a fait graver en quatre feuilles; on le trouve en petit dans le *Latium* du P. Kircher.

» M. Buonaroti, dans ses médaillons du cardinal Carpegna, a fait graver (p. 305) un vase de verre qui représente trois têtes, vraisemblablement d'un mari, de la femme et de leur fils; le dessin en est fini. (*Voyez* la Préface, page 17) ».

N°. IV.

BEAUCOUP de savans, d'artistes et d'amateurs ont écrit sur les antiquités d'Herculanum; mais il s'est trouvé dans les porte-feuilles du comte de Caylus, au sujet de ces ruines, des jugemens qui ne sont point connus. Je crois bien mériter des arts, en les rapportant précédés de l'examen du cabinet de Portici, par Barthelemy, particulièrement relatif aux manuscrits.

« Tous les monumens trouvés à Herculanum, sont rassemblés dans les cabinets que sa majesté sicilienne fait construire à Portici. Ceux à qui la garde de ce dépôt est confiée, fidèles aux ordres de ce prince, ne laissent prendre aucune note, et rien ne peut tromper leur vigilance. On n'a donc que la liberté de se rappeler à loisir ce qu'on a remarqué de plus essentiel, et de négliger des détails dont la plus heureuse mémoire ne pourroit se charger qu'au préjudice des articles plus considérables. On en peut juger par l'état sommaire de tous les monumens d'antiquité contenus dans les cabinets de Portici. Environ huit cents morceaux de peinture, trois cent cinquante statues, bustes,

têtes de différentes grandeurs; soit de bronze, soit de marbre ; sept cents vases différens par la forme ou la grandeur, presque tous de bronze, et la plupart destinés aux usages de la vie civile ; une vingtaine de trépieds de bronze, environ quarante candelabres ou chandeliers de la même matière, sur lesquels on posoit les lampes qui éclairoient les appartemens ; huit cents manuscrits, et six cents autres morceaux, comme des lampes, des instrumens, des anneaux, des bracelets, des colliers, des miroirs, etc.

» Parmi les statues dont j'ai parlé, je comprends dans ce nombre toutes les petites figures de bronze ou de marbre, multipliées aujourd'hui dans presque tous les cabinets d'antiquités. Ces sortes de monumens ne méritent de l'attention, que lorsqu'ils représentent des formes élégantes, lorsqu'ils font connoître des attributs propres à caractériser les divinités des anciens ; enfin, lorsqu'ils restituent l'exacte ressemblance de ces hommes célèbres dont nous admirons les actions ou les écrits. Je me contenterai de citer quelques petits bustes qui portent les noms d'Epicure, de Zénon, de Démosthène et du philosophe épicurien Hermachus. Les statues de grandeur naturelle sont au

nombre d'environ quarante, dont près de la moitié est en bronze, et le reste en marbre. Parmi ces dernières, on a beaucoup célébré la figure équestre de Nonius Balbus, que sa majesté sicilienne a fait placer dans le vestibule du cabinet de Portici. Les artistes conviennent tous du mérite de ce monument, et ne craignent pas de le comparer au Marc-Aurèle du Capitole: c'est en donner une grande idée. On a découvert une autre figure équestre de marbre, mais fort mutilée, et qu'on a restaurée avec un art infini. Parmi les statues de bronze, on peut remarquer deux figures de jeunes gens, d'environ quatre pieds de proportion, trouvées sur les bords d'une fontaine : ils sont dans l'attitude de personnes prêtes à se jeter dans l'eau; l'expression, le dessin et le travail en sont admirables. Les autres statues ont aussi de grandes beautés. Dans celles qui paroissent n'avoir représenté que de simples particuliers, on aperçoit une manière de vêtemens assez semblable à celle qui est encore en usage aux environs de Naples.

» Il paroît que, dans l'éruption du Vésuve qui combla la ville d'Herculanum, les habitans eurent le temps d'échapper au danger, et de sauver la plupart de leurs effets : voilà ce qui

fait qu'on n'a point trouvé de bijoux en or, et qu'on n'y a découvert que de petits vases en argent. Ceux de bronze sont en très-grand nombre, et, en général, d'un contour agréable et d'un travail excellent. Les ornemens y sont diversifiés en cent façons différentes, mais toujours avec sagesse : tantôt ce sont des feuillages incrustés en argent, qui circulent sur le bord ou au col du vase ; tantôt ce sont de jolies petites figures entrelacées, qui tiennent lieu d'anses : la plupart sont en forme d'aiguière, d'écuelle, de soucoupe. Les antiquaires qui, pour relever le prix de leurs travaux, veulent ennoblir tout ce qu'ils expliquent, regardent pour l'ordinaire ces monumens comme des vases de sacrifices ; mais la quantité qu'on en découvre tous les jours dans la ville d'Herculanum, prouve qu'ils étoient simplement destinés aux usages de la vie civile. Le soin qu'on a pris de les embellir, prouve en même temps que le goût des Grecs ne se bornoit pas aux grands ouvrages, mais qu'il s'étendoit jusqu'aux plus petits objets. Il en est un qu'il ne faut pas oublier ; il consiste en des balances de différentes façons, et sur-tout en deux pieds de bronze, qui contiennent environ onze pouces de notre pied de roi. Un pain fixe aussi l'attention des

curieux ; on y trouve une inscription qu'on verroit à peine, si on pouvoit l'examiner sans obstacle, et qu'on voit encore moins depuis qu'on l'a recouverte d'une glace : cette inscription contient deux lignes. J'ai cru lire, dans la seconde, le mot latin qui signifie pois chiches. Il paroît que la police ordonnoit de marquer, sur chaque pain, le genre de farine dont il étoit composé.

» Au reste, toutes les différentes classes de monumens déterrés à Herculanum, feroient la matière de plusieurs articles ; mais je ne m'arrête qu'aux manuscrits, comme étant les plus essentiels. Pour en avoir d'abord une juste idée, il faut concevoir une bande de papier plus ou moins longue, large d'environ un pied. On distribuoit sur la longueur de cette bande plusieurs colonnes d'écriture, séparées entr'elles et allant de droite à gauche. On la rouloit ensuite, mais de façon qu'en ouvrant le manuscrit, on avoit sous les yeux la première colonne ou page de l'ouvrage, et que la dernière se trouvoit dans l'intérieur du rouleau.

» Les manuscrits d'Herculanum furent trouvés dans la chambre d'un palais qu'on n'a pas encore achevé de fouiller. Ils sont de papier d'Egypte, et noirs comme du charbon. On

fut long-temps sans connoître le moyen de les dérouler, et, dans cette incertitude, on prit le parti d'en couper quelques-uns dans toute leur longueur, comme si on divisoit un cylindre, suivant la direction de son axe. Cette opération laissoit apercevoir distinctement l'écriture; mais les manuscrits furent entièrement perdus Les différentes couches de papier étoient tellement collées ensemble, qu'on les réduisoit en poussière en les détachant, et tout ce qu'on pouvoit se promettre par cette voie, c'étoit de conserver une seule page ou colonne d'un manuscrit qui en contenoit peut-être cent.

» Il se présenta, dans ces circonstances, un moine industrieux et patient, qui proposa un moyen de dérouler entièrement les manuscrits. Il fit des essais qui demandoient beaucoup de temps, mais qui réussirent; il les continue avec le même succès et la même lenteur. Il cherche le bord extérieur du manuscrit; il y attache plusieurs fils de soie qu'il roule autour d'autant de chevilles engagées dans un petit châssis; il tourne ces chevilles avec précaution, et le manuscrit se déplie imperceptiblement. On ne doit pas compter sur les premières couches de papier, elles sont déchirées ou pourries. Il faut

parvenir à une certaine profondeur, et rencontrer la partie du manuscrit qui n'est que calcinée. Quand on a déroulé quelques colonnes, on les coupe et on les colle sur de la toile. Il faut plusieurs mois pour déplier un de ces manuscrits; et depuis le temps qu'on y travaille, on n'a pu sauver que les trente-huit dernières colonnes d'un ouvrage grec contre la musique, fait par un nommé Philodémus, dont il est parlé dans Strabon et dans d'autres auteurs anciens [1]. Son nom et le sujet de son livre se sont heureusement trouvés à la fin du manuscrit. Ces trente-huit colonnes ont quelques petites lacunes; mais, en général, l'écriture en est très-belle et très-lisible.

» On montre aussi deux autres colonnes de deux manuscrits grecs, qu'on avoit partagés avant qu'on eût le secret de les dérouler. L'une et l'autre paroissent avoir fait partie d'un traité de philosophie. Celle que j'ai examinée avec le plus de soin, contient vingt-huit lignes;

[1] M. Charles Rosini a publié à Naples, en 1793, le troisième livre de cet ouvrage : Περι μουσικῆς, sur lequel M. Schutz, professeur à Iéna, s'est empressé de faire des observations qui ont paru en 1795. Voilà donc le seul fruit qu'on ait encore retiré de la découverte presque miraculeuse de tant de manuscrits !

j'en ai retenu vingt-trois que j'enverrai incessamment à l'académie. J'ai tâché de retenir aussi la forme des lettres et le nombre que chaque ligne en contient, et je ne crois pas m'être trompé : au reste, cette page ne m'a paru renfermer que des généralités sur les philosophes, et le nom d'Epicure qui s'y trouve cité avec honneur. Le manuscrit que l'on déplie actuellement, paroît être un traité de rhétorique : on y distingue du moins ce nom en plusieurs endroits [1] ».

(*Extrait des Notes de Barthelemy.*)

[1] Pour faire connoître le sort des manuscrits dont Barthelemy vient de parler, je rapporterai l'extrait de trois lettres du secrétaire de l'ambassade de France à Naples, chargé d'en prendre des informations.

La première est du 1er juin 1786. « Les *papyrus*, que M. Bertin a su qui avoient été jetés à la mer, sont ceux qu'un mauvais chimiste avoit dissous par une préparation mercurielle, en voulant les rétablir comme ils étoient avant l'embrasement : c'est une perte sans ressource. S'il étoit arrivé qu'on eût jeté en mer des rouleaux entiers, ils n'auroient pu se conserver dans l'eau. Les rouleaux en charbon ne sont que du papier brûlé ; ils ne résisteront pas un siècle au grand air : jugez ce qu'ils seroient devenus dans la mer, etc ».

Dans une lettre antérieure du 15 août 1785, ce même secrétaire disoit : « Sur environ quinze à dix-huit cents

rouleaux déterrés, douze cents ont été détruits par un ignorant, qui prétendoit leur rendre, avec une drogue, ce que le feu avoit ôté. Il reste encore quatre à cinq cents rouleaux; plusieurs sont très-endommagés. Les quatre qu'on copie sont les mieux conservés: il y aura pourtant des lacunes assez nombreuses. L'on ne s'est point avisé d'aller chercher les titres des ouvrages, pour s'attacher au plus intéressant. Ceux que l'on travaille à copier, depuis plus de vingt ans, ne nous apprendront pas grand'chose. Il y a sans doute des milliers de rouleaux semblables sous les ruines, qui n'ont pas été fouillées, d'Herculanum, de Pompéia et de tant d'autres villes ou maisons de campagne des environs du Vésuve. C'est où l'on doit retrouver tous les livres de l'antiquité qui nous manquent. Ce fonds est certainement trop vaste pour les savans de Naples; il y a du travail pour eux et pour tous les académiciens de l'Europe». Enfin, dans une dernière lettre du 11 octobre 1787, il dit encore: « Sur environ quinze cents *papyrus* tirés d'Herculanum, et conservés dans le cabinet de Portici, il y en a plus des deux tiers qu'il sera impossible de dérouler; ils se trouvoient pressés; les feuilles ne forment qu'un morceau de charbon: dans l'autre tiers, plusieurs sont endommagés; le noyau seul est bon. D'autres qu'on a essayé, d'une manière barbare, d'ouvrir avec un couteau, ont souffert. Le nombre de ceux, à peu près entiers, où il n'y a que des lacunes, n'est pas très-considérable. L'académie établie pour l'explication des antiquités d'Herculanum, va faire déraciner et copier le commencement de chaque manuscrit, afin de connoître de quelle matière il traite ». C'est par-là que

Notizie

Notizie sopra la Citta d'Eraclea, ò Ercolano.

« Corre or il settimo anno che da M. S. fù ordinato lo scavo dell'Ercolano, citta che non si sà se per terre moto, o per una delle maravigliose, e anchè a nostri di succedute alluvioni ignee del Vesuvio e rimasta sepolta frà la stesse sue rovine; settanta e piu palmi romani di sotto al suolo, sù cui presentemente si passa, si sono scuoperti gl'avanzi suoi. Si riconoscono edifici publici di struttura maravigliosa, e di molta ampiezza; però a riserba d'un solo tempietto, ove era una statua di Giove d'oro, con quantita di voti, ed un teatro che è conservatissimo, tutti gli altri edifici sono dirutti e rovinati. In ogni cosa vi domina un gusto greco, ed una architettura molto regolare, il che fa credere essere lavori posteriori a gli Etrusci, che l'habitarono, come si rileva da una medaglia colla legenda Etrusca

l'on auroit dû commencer. Winckelmann a dit aussi des choses fort judicieuses dans ses Lettres sur les découvertes d'Herculanum, au sujet de ces mêmes manuscrits. (*Note de M. de Sainte-Croix.*)

dissegnata, e publicata del signor Gori. E grandissimo il numero delle statue ivi trovate, ed il teatrino, i Giardini, le scale del vicino real palazzo di Portici già ne sono ornatissime. Nello scavo lavorano guastatori di Francia. Fra le statue sono singolari sei consolari, una Venere Anadiomene, un Satiro, ed un gruppo di maschere sceniche. Ma sopra tutte la statua equestre di M. Nonio loro proconsule in tutta la provincia, che supponessi s'estendesse dall' Ercolano al promontorio di Minerva oggi massa Labrense. Questa gran miniera poi hà somministrato a S. M. cio che niun altro sovrano certamente possiede, cioè otto statue di bronzo collossesche rappresentanti persone della casa e famiglia dell' Augusti, le quali sono ristaurate da un statuario. Quel che chiamera quà ogni curioso viaggiatore sono le bellissime pitture trovate sù i muri dell' Ercolano segate, e riposte in tante casse di legno, che adornano quattro stanze da capo a fondo in Portici di pitture oltre modo eccellenti. Tra questi vi si vedono 53 pezzi di tal conservazione che paiono fatti da pochi anni; da questo si è apreso che gl' antichi havevano tutta la cognizione della prospettiva e della precizione dell' ombre, cosa ignota fin' ora. El dissegno e sempre esattissimo, ed ora è Greco,

ora Romano. Vi è un sacrificio egizio che affatto non hà prezzo. Niuna cosa è però Etrusca. Gli utensili e i mobili di casa sono infiniti, e tutti belli tripodi, patere, urceoli, caldaie, campane, candelabri, sedie curruli, etc. Non parlo dell' are, de cippi, delle medaglie e delle iscrizioni per che non finirei. Tra queste sono considerabili due clebisciti però franti e smezati. Un decreto del Giannasiarca, sù i giuochi atletici. Chi si applicarà all' illustrazione di tutto ciò averà molto da fare se vorra supplire le lacune. Vi sono pare due oneste missioni molto ben conservate. Si e trovato pure un forno con entro un vaso di metallo pieno di grano abbruciato, e una pagnotta di pane abbronzita ed indurita. Questo fa credere ch' Ercolano sia stato consunto igni come dice Plinio piu tosto che per terre moto. Chi prende piacere nello studio delle cose naturali, avcrebbe di che divertersi. Sotto le rovine si e scoperto il fiume che intersecava la citta, e che mette foce in mare molti palmi sotto il lido presente. Frà un anno uscirà alla luce la desideratissima opera di monsignor Baiardi in cui verrà dilucidata l'origine d'Ercolano, i suoi progressi, la sua rovina con tutto il di più che può bramarsi. Essa consisterà in 3 tomi in foglio nel quarto verranno intagliate le statue

e pitture per mano di più eccellenti scultari, quali attualmente stanno travagliando incidendole in rame per ordine di S. M. »

Voici ce qu'écrivoit, en 1754, au comte de Caylus, M. Verrier, de Tours, l'un des correspondans les plus intimes du comte, et de l'abbé Barthelemy :

Tours, le 8 mai 1754.

« J'ai visité bien scrupuleusement la ville souterraine d'Herculanum : j'ai fait plus ; pour ne laisser rien à désirer à ma curiosité, j'ai intéressé le concierge, pour me promener par-tout dans les endroits interdits à tout ce qu'on appelle étranger. Il ne m'a jamais paru possible qu'un trésor aussi précieux pût échapper au désastre que le feu du Vésuve a causé dans cette ville ; en voici les raisons, que je vais abréger le plus qu'il me sera possible, pour ne pas vous ennuyer :

» Lorsque l'irruption se fit sous l'empereur Tite, il jeta en avant une prodigieuse quantité de cendres, qui, portée sans doute par un vent de nord, se rabattit en grande partie sur Herculanum, dont l'assise n'étoit qu'à une éléva-

tion très-modique du niveau de la mer. Cette ville en fut, pour ainsi dire, inondée, et la lave de l'irruption, conduite par sa pente sur les cendres qui couvroient cette ville, les consolidèrent, et par sa chaleur, et par son propre poids. Dans quelques endroits, cette lave a six, huit, dix, et, dans d'autres, jusqu'à douze pieds et demi d'épaisseur; c'est une matière vitrifiée et d'une dureté qui souffre le poli. Tous les objets que l'activité du feu n'avoit pu permettre aux habitans d'enlever, en se sauvant, se doivent donc trouver dans l'espace que les cendres occupent; et c'est aussi en les brisant (car le laps du temps leur a donné une consistance de pierres tendres), que l'on trouve la plupart des antiquités que l'on cherche, soit dans les maisons, soit dans les temples, soit dans les amphithéâtres, car elles remplirent jusqu'aux endroits les mieux fermés, puisque par-tout on les trouve sans aucun vide, du moins jusqu'à ce jour; ce qui ne me paroît point surprenant dans un pays brûlé, et par l'ardeur du soleil, et par le voisinage d'un volcan, et où l'on a toujours besoin, pour respirer, de prendre l'air extérieur, joint à ce que l'on ne connoissoit pas l'usage du verre pour se renfermer. Dans cette position, la cendre, échauffée par la masse-

énorme de la lave qui la fouloit, a dû prendre un degré de chaleur assez considérable pour réduire en charbon toutes les matières combustibles, telles que les portes, les poutres, les soliveaux, etc. Aussi voyons-nous que le feu, n'étant point aidé de l'air extérieur, au lieu de les réduire en cendres, a réduit toutes ces matières en véritables charbons qui subsistent tous, et que l'on y voit par-tout à mesure que l'on découvre. Or, si le bois est dans ce cas, les manuscrits qui étoient d'une destruction bien plus facile encore, ont bien moins résisté que lui à l'activité du feu : j'en ai vu plusieurs retirés des cendres, et desquels à peine on déchiffroit quelques mots, en les enlevant par feuilles, comme une oublie roulée sur elle-même et que l'on voudroit déplier. Figurez-vous un morceau de papier écrit brûlé, dans lequel on découvriroit encore quelques mots dont l'alun qui domine dans l'encre, conserve encore quelque empreinte. J'en ai vu et manié plusieurs dans ce cas, entre les mains d'un jeune homme qui travailloit à les déchiffrer; mais il m'avoua qu'il étoit bien heureux quelquefois d'attraper un mot ou deux sur un seul morceau du cornet qu'il enlevoit à mesure; que souvent même, en voulant en enlever un, il en emportoit dix

autres. Le cœur me saignoit en voyant cette besogne; et mon esprit travaillant à trouver quelqu'expédient contre ce désastre, je lui conseillai de ne toucher à chaque charbon de manuscrit qu'avec une grande circonspection, d'avoir une table de marbre blanc, gommée d'une eau légère, et d'y dérouler son manuscrit; au moyen de quoi il lui seroit bien plus aisé d'en tirer bon parti. Il me répondit à cela, qu'il étoit si mal appointé, qu'il ne prendroit pas tant de peine, et que, sans les libéralités des curieux voyageurs, il n'auroit pas de quoi vivre dans une place qui ne seroit donnée, en France ou en Angleterre, qu'à la personne du premier mérite. Je lui fis mes largesses, et je partis. Je serois moins étonné que l'on trouvât des manuscrits à Pompéia, qui fut renversée par un tremblement de terre, où ils n'auroient pas essuyé la rigueur du feu, et pourroient s'être sauvés dans des décombres à l'abri du ravage de l'humidité; mais rien ne nous en a fait découvrir dans les débris de cette ville, depuis qu'on y fait des recherches, du moins que je sache : cependant il ne seroit pas impossible que cette ville nous en donnât, si l'on faisoit des dépenses nécessaires pour y parvenir. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle nous fournit plus

de monumens de détail qu'Héraclée; et la raison en est sensible : elle fut abîmée et bouleversée par un tremblement de terre, qui ne laisse aucun loisir de sauver les objets même les plus précieux ; Herculanum eut le temps que donne la lave en se précipitant de la montagne pour s'y rendre, et ce temps est proportionné à l'espace, à l'abondance de la matière et à la pente de la montagne. Ainsi il fallut, pour gagner cette ville, trois ou quatre jours, peut-être même plus ; ce qui donna le temps de sauver les effets les plus précieux, et c'est ce qui fait qu'on y trouve tant de statues, et si peu d'or, d'argent, de pierres fines et de médailles. On débite bien des choses sur cette découverte, dont il faut au moins retrancher les trois quarts; tout ce que j'y ai vu portoit les impressions charbonnées du feu, si je peux me servir de ce terme, excepté les matières qu'une chaleur du même degré ne peut affecter, telles que les marbres, les bronzes. J'ai cependant vu un pain qui se ressentoit médiocrement de cette impression; mais on m'assura qu'il avoit été trouvé dans une espèce de souterrain : j'ai vu du froment, mais tout converti en charbon, et qui s'en alloit en poussière au moindre tact.

» Je me suis un peu trop étendu peut-être sur cet article ; mais j'ai cru que ce témoignage oculaire d'une personne qui se pique de sincérité, ne vous déplairoit pas. Excusez, je vous prie, mon griffonnage, et me rendez la justice d'être persuadé qu'on ne peut être plus parfaitement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VERRIER ».

La lettre suivante est adressée au comte de Caylus ; elle est écrite et corrigée de sa main. Les observations critiques qu'elle contient, au sujet des peintures d'Herculanum, m'ont paru mériter une place à côté des jugemens de l'abbé Barthelemy et d'autres savans.

Bruxelles, ce 20 janvier 1751.

« Vous savez, monsieur, que mon camarade de voyage avoit emporté un porte-feuille qui renfermoit quelques traits et quelques vues que j'avois dessinés l'année dernière dans mon voyage d'Italie : cette étourderie m'a mis hors d'état de confirmer par des preuves qui me paroissent incontestables, une partie de ce que vous pensez sur la peinture des anciens, et principalement sur tout ce qui est donné comme conjecture, au sujet d'Herculanum,

dans un Mémoire lu l'année passée à l'académie des belles-lettres, et que vous avez eu la bonté de me communiquer.

» Je suis parti pénétré de vos politesses, et je ne puis les reconnoître qu'en donnant une sorte de satisfaction à votre curiosité; j'entre dans votre peine; et si le nombre de ceux qui la partagent étoit une consolation, elle devroit être fort soulagée; car l'Europe entière souffre impatiemment l'attente où on la laisse, depuis dix ans, sur les découvertes de l'ancien Herculanum, ou Herculéa, comme on dit aujourd'hui à Naples, je ne sais trop pour quelle raison. Pline devoit assurément savoir le nom de cette ville; ainsi je ne la nommerai pas autrement que lui, jusqu'à ce qu'on m'ait donné des raisons valables pour autoriser ce changement. Je fais donc aujourd'hui tout ce que je puis faire pour vous obliger, c'est-à-dire vous répéter avec un peu plus d'ordre ce dont je vous ai déjà parlé, comme l'ayant vu et selon que j'en ai été affecté. Je puis m'être trompé dans les jugemens que je porte; je vous jure cependant que plus j'aime les antiquités, plus je pense, même dans le plus fort de mon enthousiasme, à ne me point laisser aveugler par la prévention. Ces protestations ne prouvent rien à ceux

que l'on contredit : elles sont donc inutiles.

» Je dois vous dire, avant d'entrer en matière, que j'ai pris le parti de faire imprimer une douzaine de lettres que je vous écrivois, uniquement par paresse, ne pouvant me résoudre à en faire une copie que j'avois promise à un allemand de mes amis. L'oisiveté où je me trouve dans cette ville, par le peu de gens qui s'appliquent aux lettres et aux arts, m'a fait embrasser cette idée avec joie. Je ne m'en suis pas tenu à la petite occupation que l'impression m'a donnée : j'ai fait faire des cuivres, et j'ai gravé à l'eau-forte, plutôt encore que de les copier, les dessins que vous avez eu la bonté de regretter, qu'il m'avoit été impossible de vous montrer à Paris. Ces espèces de planches qui n'ont presque que le trait, pourront fixer vos idées et serviront de preuves aux réflexions dont vous les trouverez accompagnées. Au reste, n'oubliez jamais que ces eaux-fortes viennent d'après des dessins faits de mémoire, en sortant d'admirer le nombre prodigieux de peintures antiques conservées dans le palais du roi des Deux-Siciles, et que l'on fait voir avec une si grande rapidité, qu'il semble que les Napolitains soient persuadés que les regards trop répétés pourroient les détruire, ou leur

porter quelque dommage. Recevez donc cette bagatelle d'aussi bonne volonté qu'elle vous est offerte.

» Vous connoissez les superlatifs des Italiens, et vous avez assez demeuré dans leur pays pour avoir éprouvé leur exagération. Celle de M. Venuti n'est pas des plus foibles, quand il assure, avec une sincérité merveilleuse, que les peintures d'Herculanum prouvent que les anciens savoient parfaitement la perspective, qu'elles surpassent Raphaël pour le dessin, et font honte au Titien quant à la couleur : les idées qu'on a avec raison de Zeuxis et d'Apelle, ne peuvent guère aller plus loin. Je veux, avec plus de simplicité et moins d'emphase, vous détailler dans un moment les trois points de couleur, de perspective et de dessin ; du moins vous saurez avec vérité de quelle façon ces anciennes peintures m'ont affecté : mais auparavant je conviendrai ici, comme j'ai déjà fait à Paris, de la réflexion de votre ami, qui vous assuroit que, dans tous les cas et dans tous les temps, les peintures d'Herculanum n'ont jamais été comparables à celles des villes capitales. J'accorde à celle-ci tous les degrés de magnificence qu'elle pouvoit avoir; j'en ai même été étonné : cependant, tranchons le mot, elle n'a jamais

été qu'une petite ville, et de province encore, dont le commerce n'a jamais été célèbre.

» Si les tableaux qu'on y trouve étoient portatifs, cet argument tomberoit de lui-même; et comme on peut, absolument parlant, trouver un Raphaël, un Corrége, dans tous les endroits du monde habité, on pourroit aussi trouver un Zeuxis, un Polygnotte : mais tous les tableaux qu'on y voit sont peints à fresque, c'est-à-dire sur le mur. Il faut donc nécessairement que les artistes soient venus les travailler sur le lieu; et les premiers peintres de la Grèce, toujours rares lorsqu'il s'est agi de primer, ne sont assurément pas venus s'établir à Herculanum, comme il le faudroit, si la petite description de M. Venuti étoit véritable.

» Cette conjecture pourra, je crois, acquérir de nouvelles forces dans la suite de cette Lettre. Au reste, il n'est ici question que du degré de savoir et de mérite dont les peintres de cette ville nous ont mis à portée de juger; et quant aux peintures en général, je serois au désespoir de ne les avoir point vues : je voudrois les avoir étudiées plus long-temps; il n'est pas douteux qu'elles ne procurent à l'avenir, ainsi que les autres parties de cette magnifique découverte, beaucoup d'éclaircissemens sur les

usages, et même sur plusieurs façons de penser et de traiter l'histoire et la fable des Grecs et des Romains. Je suis cependant forcé d'avouer qu'il ne faudra pas ajouter beaucoup de foi à l'ouvrage que l'on fait à Naples, et qui sans doute paroîtra enfin quelque jour. Cette méfiance que je vous confie, ne regarde pas la façon dont ces mêmes peintures seront rendues. Je n'examine point ici les talens de ceux qui conduisent cette grande entreprise, et qui dessinent cette curieuse et rare partie de l'antiquité; mais je puis vous assurer, pour l'avoir vu et avoir été à même d'en juger, qu'ils corrigent les défauts de perspective qui se trouvent dans les origin ux, et qu'ils donnent à leurs copies des effets de lumière que les anciens n'ont point du tout indiqués, ce qui pourra causer bien des erreurs. Je crois vous en avoir déjà prévenu; mais il est à présumer qu'on ne tiendra plus ces trésors de l'antiquité dans l'effroyable captivité où ils sont à présent : lorsque l'histoire à laquelle on travaille avec un si grand mystère, sera rendue publique, alors les antiquaires savans et les bons dessinateurs pourront éclairer le public par leurs études, et faire en un mot, sur ce trésor d'antiquités, ce qu'il leur a toujours été libre de faire dans tous les pays, même dans

ceux que la différence de religion et la barbarie ont rendus les moins praticables.

» Sans la disette où nous sommes par rapport aux détails de cette ville souterraine, et sans la curiosité dont l'Europe savante est généralement piquée, je me garderai bien de vous parler sur des faits aussi peu solides que des souvenirs; mais vous me connoissez assez pour croire que, sans toutes les contraintes qu'on éprouve, je vous aurois envoyé des dessins plus exacts, et des réflexions plus dignes du public: ceci a un degré de plus qu'une conjecture, et peut passer pour une demi-preuve.

» Dans le grand nombre de peintures qu'on a tirées d'Herculanum, il en est dont les figures sont grandes comme nature; les autres sont de toutes les proportions, depuis cette grandeur jusqu'à celle de trois ou quatre pouces. Il n'est pas douteux que ce ne soit sur les plus grands morceaux qu'on doit asseoir son jugement et ses réflexions, non-seulement parce que la manœuvre est plus développée, mais parce que ces sujets, concourant à une même action et se trouvant composés de plusieurs figures, exigent la réunion de plusieurs parties de l'art, qu'il n'est pas toujours facile d'allier pour en former un tout. Voici les sujets que j'ai pu dessiner de

mémoire; ils sont assez fidèles quant à la composition, et j'ai tâché d'y faire sentir les défauts de dessin les plus sensibles des originaux, sans cependant trop les charger : je ne leur donnerai point d'autre dénomination que celle qu'on leur donne à Naples. Malheureusement, nous ne sommes pas encore arrivés à ce point de recherches ; je ne m'embarrasse donc point aujourd'hui si le sujet attribué à quelques-uns, ne sera pas relevé et contredit dans la suite : il se peut même que celui dont je me servirai, et que j'ai copié tel qu'on me l'a donné, ne soit pas avoué par l'auteur des explications.

» 1°. Le Minotaure, qui n'a que la tête seule de taureau, est mort et renversé aux pieds de Thésée son vainqueur; plusieurs enfans baisent les mains du héros, en signe de reconnoissance.

» 2°. Une femme assise, couronnée de fleurs, appuyée sur un panier rempli d'épis, de fruits et de fleurs, figure sans doute la fertilité et l'agrément du pays qu'elle représente : Hercule est debout devant elle; il est vu par le dos. Un enfant allaité par une biche, est à ses pieds : il est vraisemblable, comme on le dit à Naples, que c'est Thélèphe fils d'Hercule. Un Faune, sur un plan plus éloigné, tenant une flûte à sept tuyaux, groupe avec la femme assise dont je viens

viens de parler : une autre femme ailée fait le fond de la figure d'Hercule. Ce tableau est exécuté en camaïeu d'une couleur roussâtre assez rompue.

» 3°. Le centaure Chiron qui enseigne au jeune Achille à jouer de la lyre.

» 4°. Un sujet d'histoire, qu'on nomme le *Jugement d'Appius.*

» 5°. Trois femmes dont il ne reste plus que les demi-figures : le reste du tableau peut avoir été détruit ; mais il figure de façon qu'il auroit toujours été mal composé, soit que les figures aient été entières, soit qu'elles n'aient pas eu plus d'étendue. On voit dans le fond un homme dans l'eau jusqu'à la poitrine ; on veut à Naples que ce soit Pâris et les trois Déesses ; j'y consens, quoique sans rien voir qui puisse convenir à ce sujet. Je vais à présent examiner les peintures en détail, comme je vous l'ai promis, et les considérer sur toutes les parties de l'art, telles que la composition, le dessin, la perspective, la manière, la pratique et le coloris, en vous renvoyant toujours autant que je le pourrai aux cinq compositions, dont les idées se trouvent à la fin de cette lettre. Vous sentez bien que je ne me refuserai aucun des termes de ce même art, et que je paroîtrai barbare et

sauvage à celles de vos dames qui, voulant tout lire, jetteront les yeux sur ce papier. Ce ne sera point du tout ma faute; il n'est point écrit pour elles.

» Je commence par la perspective. Tous les tableaux d'Herculanum prouvent que ceux qui les ont faits n'étoient pas de grands peintres, qu'ils ne connoissoient que l'effet naturel de la vision, et qu'ils n'étoient point assez instruits des règles de la perspective. Nous savons cependant, par les auteurs anciens, qu'elle leur étoit connue. Je me rappelle seulement dans ce moment où je n'ai point de livre, que Vitruve, dans sa préface du livre VII, dit positivement que Démocrite et Anaxagoras avoient parlé de la perspective dans leurs traités sur la scène des Grecs; et quand nous n'aurions pas une preuve si forte, si précise, comment pourroit-on se persuader que les Grecs, ce peuple si fin et si délicat, accoutumé à voir de si belles choses, pussent soutenir une représentation faite pour tromper la vue, aussi défectueuse que le doit être une décoration qui blesse l'œil perspectif? Il en faut nécessairement conclure que les peintres qui ont travaillé à Herculanum, n'étoient pas des meilleurs artistes, puisqu'ils n'étoient pas instruits de toutes les parties de leur art;

enfin, c'est le cas de dire qu'ils n'étoient pas de *grands grecs.*

» On peut d'autant plus avancer cette critique, qu'elle tombe sur un grand nombre de tableaux d'architecture, que l'on a tirés de cette ancienne ville, que l'on conserve dans le cabinet du roi des Deux-Siciles, et qui n'ont aucune perspective, loin d'être exacts à rendre et à faire sentir l'architecture, qui cependant florissoit si bien alors, que tous les monumens de la ville fournissent des preuves, jusque dans les plus petites parties, de son élégance et de sa finesse. Non-seulement ces peintres n'ont point rendu ce qu'ils voyoient, mais, au contraire, ils ont exprimé ces superbes bâtimens de mauvais goût, d'une façon extravagante, alongée et déjà gothique, pour leur accorder au moins l'esprit prophétique. Au reste, tout ce que je viens de dire de la perspective se fait plus sentir dans des sujets qui ne traitent que l'architecture ; mais tous les peintres conviendront que cette même ignorance porte coup sur les plans des tableaux les plus simples.

» Quant au dessin, la façon de dessiner est sèche et ne s'écarte presque jamais de l'idée des belles statues.

» La composition en général est froide, par la même raison qui rend le dessin sec. En effet, une figure n'est pas groupée, quoiqu'elle soit placée avec d'autres, et les statues pensées, en premier lieu, pour être seules, peuvent difficilement entrer, sans aucun changement, dans une composition, quoique la Diane dans le Thésée, et la figure ailée dans le Télèphe, soient plus contrastées et qu'elles aient une sorte de mouvement. Le goût général de la composition tient beaucoup non-seulement des statues, comme je l'ai déjà dit, mais aussi des bas-reliefs : on voit que les auteurs les avoient présens à l'esprit, où ils avoient fait des traces profondes.

» Les demi-teintes sont d'un gris olivâtre, jaunâtre ou roussâtre, et les ombres d'un rouge mêlé de noir.

» Le plus grand nombre des draperies est traité avec de petits plis formés par des étoffes légères et mouillées dans le goût de la sculpture romaine : cependant le tableau de Télèphe présente des draperies plus larges et des plis plus nourris et plus forts. On en peut inférer, avec assez de vraisemblance, que tous les peintres ne suivoient pas la même manière ; et quoiqu'on ne voie rien, dans les peintures d'Herculanum,

qui prouve que ces peintres aient jamais exprimé la diversité des étoffes, ce n'est pas à dire qu'ils aient tous négligé une si grande partie de la vérité dans les actions civiles.

» On peut dire en général que, comme il n'y a point de groupe, il n'y a point aussi de clair-obscur dans les tableaux, et par conséquent point de ce qu'on appelle *harmonie* ou *accord*. Chaque figure a pour ainsi dire sa lumière et son ombre, en sorte qu'elle est comme isolée; aucune ne porte ombre sur l'autre, et les reflets y sont encore moins exprimés. Ce n'est pas tout; les ombres sont également fortes, depuis le haut jusqu'en bas d'une figure, et ne sont jamais rompues, c'est-à-dire qu'elles sont faites avec la même couleur que les demi-teintes, et qu'elles ont seulement un peu moins de blanc. L'art de faire fuir les objets étoit donc en quelque façon inconnu aux peintres d'Herculanum : ils n'avoient d'autre ressource et n'employoient aucun autre art pour faire sentir cette partie si nécessaire, que de tenir les corps qu'ils plaçoient sur les premiers plans, plus forts que ceux qu'ils destinoient au plan plus éloigné.

» Au reste, les tableaux sont faits facilement; la touche en est hardie, et le pinceau en est

manié librement, quelquefois haché, quelquefois fondu; en un mot, le *faire* en est léger et de la même façon à peu près que nous peignons nos décorations de théâtres, et tout indique une grande pratique dans les ouvrages; toutes choses qui paroissent le fruit des élémens pris dans une bonne école, où l'on a vu opérer facilement, car la manière en est large, assez grande et de peu d'ouvrage. Il me semble que l'on peut reprocher à ces peintres une grande ignorance dans les détails de la nature; et voici à quoi j'attribuerois le défaut de ce dernier article. Ce défaut est constamment celui des élèves peu avancés, des maîtres dont la manière est grande; ils marquent peu sensiblement les détails: l'élève foible qui les ignore, croit les imiter, en ne mettant rien du tout, et la même chose arrive, pour les tons de la chair, à ceux dont l'expérience n'est pas consommée. Un peintre qui fait les lumières grandes et les ombres vagues, ne marque qu'imperceptiblement les détails; ils échappent à l'élève qui se contente d'imiter avec deux ou trois teintes le ton général de son maître.

» Je conclurois donc, par la raison qu'il se trouve quelques figures dont les tons de couleur sont plus variés, comme le jeune Achille

dans le tableau de Chiron; je conclurois, dis-je, que le coloris étoit porté plus près de la vérité par ceux qui jouissoient en Grèce ou à Rome d'une plus grande réputation, que par ceux dont les ouvrages nous sont demeurés dans cette petite ville. Il y a beaucoup de composition de petites figures; non-seulement elles sont en général mieux que les grandes, mais je puis assurer qu'il y en a de très-belles. Ces morceaux sont en camaïeux, ou peints à deux couleurs, et plus ordinairement de couleur de chair sur différens fonds. Ils sont touchés avec esprit; le dessin en est très-correct, et la couleur très-bonne; mais dans les objets de cette petite proportion, et si peu finis, les demi-teintes sont très-peu nécessaires: il suffit que la couleur avec laquelle ils sont touchés soit supportable pour les faire paroître d'un fort bon ton. Les fruits, les fleurs et les vases de verre sont bien rendus et ont de la vérité; mais ils sont foibles de couleur et d'effet. L'imitation de ces corps inanimés n'est pas difficile: elle n'a même de mérite qu'autant qu'elle est portée à un haut degré de perfection. Ceux-ci n'ont point été en ce genre aussi loin que plusieurs modernes, et l'on peut leur reprocher le défaut de leur plan, car la perspective se trouve mal observée, et

le haut de ces vases ne tend point au même horizon que le bas.

» On croira peut-être, après tout ce que je viens de dire, que je veux conclure contre la peinture des anciens : c'est la chose la plus éloignée de mon sentiment; et comme il m'a paru que les peintures d'Herculanum m'indiquoient les semences de plusieurs grandes parties de l'art qui peuvent avoir été portées par des gens capables au plus haut degré de perfection, j'en infère seulement que les peintres d'Herculanum étoient foibles en comparaison de ceux qui, dans le même temps, brilloient sans doute dans les grandes villes. Je dois encore répondre, avant de finir, à une objection que le bon sens présente, et que tout le monde est à portée de me faire.

» Vous convenez, me dira-t-on, que l'architecture et la sculpture présentent, jusque dans les plus petits morceaux, un goût épuré, ainsi qu'une grande et belle pratique de ces beaux-arts; comment accorder la médiocrité que vous reprochez en quelque façon aux peintres de cette même ville? Je puis battre la campagne, et dire que l'architecture et la sculpture étoient plus en honneur à cause du culte des dieux et des idées de la postérité, qu'elles enga-

geoient par conséquent plus de gens à les pratiquer, et que la peinture, qui même étoit moins consacrée à faire le portrait, pouvoit n'être regardée que comme une décoration et un embellissement pour lesquels on apportoit une attention moins délicate[1]. Je laisse cette question à décider à ceux qui sont plus savans que moi, et je me contente de dire que j'ai rapporté avec vérité le sentiment dont j'ai été affecté, que je l'ai appuyé du peu que je puis savoir de l'art, et qu'enfin j'aurois été charmé de voir des peintures anciennes aussi belles que j'ai lieu de me les représenter, c'est-à-dire aussi complètes, en tous les genres, que les belles statues antiques. Je suis bien éloigné, à beaucoup d'égards, de les avoir vues à Herculanum ».

Aux deux lettres que Winckelmann a publiées sur les découvertes d'Herculanum, je me plais

[1] « Chez les Grecs, dit le comte de Caylus, la peinture entroit dans les décorations des temples, des portiques, des tombeaux ; mais il me paroît prouvé qu'ils l'ont moins cultivée que les autres arts. Pausanias ne fait mention que de quinze peintres, tandis qu'il distingue cent soixante-neuf sculpteurs ». (*Recueil d'antiquités*, *tome II*, *p.* 109.)

à joindre celle qu'il écrivit à un de ses amis en 1764; elle est en entier de sa main et inédite.

Al Reverendissimo Padre il P. Paolo PACIAUDI, *Bibliotecario di S. A. Reale Parma.*

Roma, li 24 marzo 1764.

« CARISSIMO AMICO,

» Eccomi tornato da Napoli ricco di osservazioni fatte sopra le scoperte recenti, e da due anni in quà, particolarmente sopra la scena del teatro d'Ercolano e sopra le abitazioni dissoterrate a Pompei; da quel poco che mi e riuscito di vedere al bujo della scena, Vitruvio e Polluce oscurissimo nel capitolo de' teatri, si spiegano meglio che con tutto lo sfarzo d'erudizioni de' commentatori; si capisce dove erano situate le machine versatili e trigone chiamate κλήματα per cangiar la scena e in che maniera si cambiasse. Queste machine giravano per mezzo di un cardine trovatosi con legno impietrito dentro. Ma vi vorrebbe una dissertazione per mettere tutto questo in chiaro.

» Dagli edifizi Pompeiani appariva evidentemente che le camere non pigliassero lume che per mezzo della porta, e ciò si manifesta in un

palazzetto dentro la città med[a] situata alla gran strada che tira dritto dalla porta scoperta. Questa casa ha il suo cortile lungo di 70 palmi, scoperto ma con un astrico alla veneziana un guide d'intrecci in Mosaico. Non v' è però speranza, che possano trovarvi supellettili o altre cose in questa città nelle cui fabbriche vedonsi levate gia anticamente sino le pitture dalle mura delle stanze, e sino a' cardini delle porte, che giravano dentro una piastra (detta zinna) impiombata nella soglia, e anche questa si trova portata via. Bisogna rapporre che questa città rovinata nel terre moto sotto Nerone restasse mezza abbandonata, anche prima che ella venivacoperta dal rapillo e dalle ceneri del Vesuvio. Fuori della città sono scoperte due ville; una è stata rinterrata, e non si sa per chè, non mancandovi sito da riporre il terreno scavato. Nell' altra s'è scoperto l'anno passato il Mosaico col nome di Dioscoride Samio, e agli 8 del corrente ho veduto io scoprire nel mezzo del pavimento d'una camera corrispondente all' altra, un Mosaico simile di mole e di lavoro, col nome dell' istesso artefice, il quale rappresenta come il primo, figure comiche intorno a un tavolino.

» WINCKELMANN ».

Nos antiquaires français n'ont point perdu de vue Herculanum : à la séance publique de l'institut, le 15 vendémiaire de l'an X, Villar, secrétaire de la classe de littérature et beaux-arts, a présenté la notice d'un Mémoire de du Theil sur cette ville et sur Pompejes (c'est ainsi que cette dernière est nommée dans le rapport).

« Le nom des deux villes célèbres Herculane et Pompejes, dit-il, a souvent enflammé d'une noble émulation les amateurs de l'art et des monumens antiques. Jusqu'ici on avoit attribué la disparition totale de ces deux cités à la fameuse éruption du Vésuve, qui date de la première année du règne de Titus, et de la soixante-dix-neuvième de l'ère chrétienne. D'après les observations du citoyen du Theil, cette époque n'est guère certaine. La plupart des lecteurs ne s'arrêtent qu'aux événemens les plus frappans. Ils glissent un peu trop sur les détails, et de-là naît cette foule d'erreurs où ils s'exposent à tomber, en parcourant les fastes de l'histoire. Notre collègue a remis sous nos yeux une suite de faits qu'un lecteur, d'ailleurs assez instruit, ne remarqueroit peut-être pas, et qui, réunis sous un seul point de vue, prou-

vent assez clairement que l'éruption, décrite avec tant de feu par Pline le jeune, ne consomma point la perte de ces deux villes.

» En effet, on les voit sortir de leurs ruines sous le règne même de Titus. Elles subsistoient encore sous l'empire d'Adrien, avec un reste de splendeur. Les beaux caractères de l'inscription tracée sur la base de la statue équestre d'un M. Nonius Balbus, fils de Marcus, sont presqu'évidemment de ce temps-là. On les trouve sous le règne des Antonins. Le récit du festin de Trimalchion, dans le roman satirique attribué à T. Petronius Arbiter, nous fournit plusieurs indices sur l'existence de Pompejes et de quelques édifices d'Herculane, sous les derniers de ces princes. Dans le monument géographique connu sous le titre de la *Carte de Peutinger*, lequel est d'une date postérieure au règne de Constantin, c'est-à-dire au commencement du quatrième siècle, Herculane et Pompejes sont encore debout et même habitées: mais dans l'*Itinéraire* dit improprement d'Antonin, on n'a remarqué ni l'une ni l'autre des deux cités; d'où l'on peut conjecturer avec quelque fondement, que la ruine entière d'Herculane et de Pompejes aura eu lieu dans cet intervalle de temps qui sépare la confection de

la *Carte de Peutinger*, d'avec la rédaction de l'*Itinéraire*.

» L'éruption arrivée en 471, causa les plus affreux ravages. S'il faut en croire Marcellin, les cendres que vomit alors le Vésuve, couvrirent toute la face de l'Europe. Elles volèrent jusqu'à Constantinople, où, selon notre chroniqueur, on institua une fête anniversaire en mémoire de cet étrange phénomène. Il est très-probable que les villes d'Herculane et de Pompejes disparurent à cette époque, et qu'il n'en resta plus de vestige sur la surface du globe. Une lettre écrite par Cassiodore, au nom de Théodoric, dont le règne date de 493 à 526, vient à l'appui de cette conjecture. Elle autorise le citoyen du Theil à penser qu'après la fatale éruption de 471, ceux des habitans de Pompejes qui avoient eu le bonheur d'échapper au dernier désastre, se retirèrent à Nole, dans la Campanie, et que ceux d'Herculane qui s'étoient dérobés, comme les premiers, aux fureurs du volcan, se réfugièrent à Naples. Ils y formèrent une espèce de tribu particulière. Le quartier où ils s'établirent, étoit comme isolé des autres portions de la ville.

» Par-là s'explique la dénomination de *Regio Herculanensium* ou *Quartier des Hercula-*

niens, qu'on a remarquée sur plusieurs monumens lapidaires découverts à Naples; par-là s'expliquent également différentes inscriptions que de savans antiquaires napolitains ont recueillies et publiées. Ces inscriptions nous représentent les Herculaniens formant une espèce de république gouvernée, ou du moins présidée par ses propres magistrats. On ne peut douter qu'elles n'aient appartenu à la ville de Naples. Le style dans lequel elles sont conçues, donne tout lieu de penser qu'elles ont été tracées à peu près dans le moyen âge, du moins bien postérieurement au temps où Herculane fut engloutie par le Vésuve.

» Le citoyen du Theil a consulté, dans les pénibles recherches où son zèle l'avoit entraîné, les plus renommés d'entre les historiens et les philosophes napolitains. Leurs écrits qu'il a eu grand soin de citer, lui ont fourni des renseignemens très-utiles. D'après tous ceux qu'il a puisés dans une source si pure, il paroît certain que, dès la fin du seizième siècle, on avoit entrepris des fouilles à l'endroit où, vers le milieu du siècle dernier, on a découvert les antiquités précieuses du Muséum de Portici. Mais elles furent bientôt interrompues et ensevelies dans l'oubli, quoiqu'elles eussent récompensé les

premiers efforts d'un zèle trop peu constant, et qui n'a pu se réveiller qu'au bout de cent cinquante années ».

J'ai cru ne pouvoir mieux terminer ces observations que par celles de M. l'abbé Zarillo ; c'est agrandir le domaine littéraire de son pays, que de l'enrichir des productions étrangères.

A Paris, le 15 vendémiaire an 10.

L'Editeur des Lettres de l'abbé BARTHELEMY *sur l'Italie, à M. l'abbé* ZARILLO, *Garde des médailles de la Cour de Naples, et Académicien d'Herculanum.*

« MONSIEUR,

» Tout ce qui traite d'Herculanum, de Portici, de Pompéia, doit vous intéresser plus que tout autre ; les richesses de ces trésors d'antiquités vous appartiennent, pour ainsi dire, si ce n'est comme un bien de famille, du moins comme une acquisition personnelle que vous devez à vos travaux, et à la place honorable que vous avez occupée pendant si long-temps.

» M. l'abbé Barthelemy ne vit Herculanum et Portici qu'en 1756. Depuis cette époque on

a

a fait des découvertes importantes : je vous adresse les relations qu'il envoya au comte de Caylus, concernant ces antiquités. Dans un aperçu trop rapide, il put lui échapper quelques erreurs, et sur-tout des omissions qu'on doit plutôt attribuer à l'époque de ses observations qu'à ses propres connoissances. Veuillez bien, monsieur, remplir les lacunes et rectifier les passages qui ne vous paroîtroient point exacts. M. Barthelemy étoit votre ami et votre correspondant : vos observations, placées à côté des siennes, donneront un nouveau degré d'intérêt à cet ouvrage ; et moi, monsieur, je bénirai toute ma vie l'heureux moment où vous m'avez permis d'abuser de votre amitié, et de présenter au public l'association des lumières de deux savans aussi recommandables par les qualités du cœur que par celles de l'esprit et du génie.

» J'ai l'honneur, etc.

» Sérieys ».

La réponse en italien de M. l'abbé *Zarillo* étant une des pièces de ce recueil les plus importantes, je vais la traduire littéralement en français, et je tâcherai de n'omettre que les choses trop flatteuses qui me concernent.

« Mon ami, je vous remercie, autant qu'il

est en mon pouvoir, de votre lettre du 18 de ce mois, et du plaisir que vous m'avez procuré, en me communiquant, avant leur publication, les lettres de mon ami Barthelemy, où se trouvent des notes précieuses sur le voyage de ce savant antiquaire en Italie. Ce plaisir a été pour moi d'autant plus grand, qu'il m'a rappelé le souvenir d'un homme profond dans les connoissances philologiques et relatives aux antiquités, que j'ai eu l'honneur de recevoir souvent à Naples, et à qui je fis présent de quelques médailles alors inédites, et publiées depuis cette époque par MM. Pellerin, Hunter, Eckell, et par le prince de Torremuzza, telles que les deux grecques d'Alesa de Sicile, avec ces mots: ΑΛΑΙΣΑΣ ΑΡΧ., et une autre étrusque de Nuceria Alfaterne, sur un chien lévrier. Cette médaille, suivant Pellerin qui l'a publiée après le don que j'en avois fait à Barthelemy, avoit été gravée dans un temps auquel on ne connoissoit pas encore la langue grecque : on trouve dans le même idiome beaucoup d'autres médailles de Nuceria Alfaterne.

» Ce qui ne m'a pas moins flatté, c'est que M. Barthelemy, dans ses Lettres, est un de ces français rares qui a rendu justice à la littérature italienne, et qu'il y a bien caractérisé le

mérite de quelques hommes respectables, tels que le chanoine Mazzochi, mon parent et mon maître, monseigneur Bottari, monseigneur Antonelli qui devint par la suite cardinal, le P. Paciaudi, le chanoine Pratillo, le P. Corsini, général des écoles-pies, qui tous ont été mes amis intimes et mes correspondans.

» Mais puisque vous m'avez invité, mon cher ami, à vous déclarer avec sincérité si j'ai trouvé dans ces Lettres quelques passages qui méritent des éclaircissemens, je vous dirai au sujet des détails que M. Barthelemy donne dans sa XIII° Lettre datée de Rome, le 2 février 1756, sur le nombre des manuscrits, des peintures, des statues, des têtes, des bustes, des vases, des candelabres, que leur nombre s'est augmenté, depuis cette époque, ici du double, là du triple, et, dans plusieurs de ces objets, du quadruple.

» En parlant des tableaux qu'il a considérés, non relativement à l'art, mais par rapport à la littérature, il dit qu'il a trouvé des choses intéressantes, et particulièrement deux tableaux représentant deux sacrifices égyptiens dont il fait parfaitement la description, détaillant exactement les figures, les vêtemens des prêtres et des assistans, les sphinx, les oiseaux *Ibis* et toutes les autres parties de ces tableaux.

Cette description et ce jugement favorables m'ont fait un grand plaisir, les deux tableaux sont expliqués dans le premier volume des peintures d'Herculanum, vers la fin. Je fus spécialement chargé de ce travail lors des premières sessions de l'académie d'Herculanum, et mon amour-propre n'a pas été peu flatté de trouver dans mon ami Barthelemy le même sentiment que le mien.

» Dans la même Lettre (page 82), il parle de la perfection des deux figures équestres de Nonius sur le marbre, et dit que la mieux conservée paroît le disputer au Marc-Aurèle du Capitole. Il ajoute que Guiard lui donnoit la préférence; et moi j'ajoute qu'ils avoient raison. Quand Charles III, roi d'Espagne, partit de Naples, les représentans de cette cité arrêtèrent qu'il lui seroit élevé une statue équestre de bronze sur la place du Saint-Esprit, pour marquer sa reconnoissance des grands bienfaits qu'elle avoit reçus de ce monarque durant son règne paternel. Sous Ferdinand son successeur, on invita les académiciens d'Herculanum à présenter un dessin pour cette statue. Nous examinâmes divers dessins de statues équestres antiques et modernes, qu'on regardoit comme les plus parfaites; de concert avec les meilleurs

artistes, nous jugeâmes que celle de Nonius Balbus l'emportoit sur toutes, et spécialement sur celle de Marc-Aurèle au Capitole, à laquelle on pouvoit reprocher quelques défauts que la nôtre n'avoit point.

» Vers la fin de la page 83, où il parle des divers instrumens de cuisine et d'autres choses découvertes dans les fouilles d'Herculanum, il dit avec raison, qu'à leur simple inspection, il falloit créer un nouveau système, et rejeter dans la classe des choses nécessaires à l'usage de la vie civile presque tous les instrumens que le torrent des antiquaires consacroit au culte des dieux. En effet, on trouva la plupart de ces instrumens dans des lieux consacrés à la cuisine, d'où on les transporta au Musée d'Herculanum à Portici, où l'on construisit une grande salle de cuisine, pour les ranger chacun suivant leur destination.

» MM. du Theil et Biancourt me permettront de leur observer ici, que les quatre urnes de verre, trouvées dernièrement près de la petite ville d'Azai-le-Rideau, sur la rive gauche de l'Indre, auxquelles ils ont donné le nom d'*urnes lacrymatoires*, doivent être mises, suivant l'expression de Barthelemy, dans la classe des ustensiles nécessaires pour les bains. Ce qui

leur fait refuser le nom de *lacrymatoires*, c'est que, dans tous les lieux consacrés aux bains, on a toujours trouvé de ces petites fioles de verre mêlées à d'autres vases pour les parfums, pour l'huile ou autres choses, à l'usage des bains, chez les anciens. C'est donc à cette classe qu'appartiennent ces urnes tout récemment découvertes, et l'on doit renoncer à l'opinion invraisemblable qu'elles aient jamais servi à recueillir les larmes des pleureurs, de la famille, des *prefiches* et de beaucoup d'autres qui accompagnoient les morts au tombeau.

» Page 84, après avoir parlé de divers bijoux en or, il annonce plusieurs bracelets. S'il entend parler de bracelets de grenats, de corail ou d'autres matières avec de petites boucles d'or, il a raison ; sinon, c'est une erreur de mon respectable ami : on n'a trouvé, dans les fouilles d'Herculanum et de Pompéia, de bracelets d'une certaine grandeur, ou tout en or, que ceux qui sont maintenant au Musée national de France, et qu'on découvrit dans la fouille faite à Pompéia, pour le compte de la république française, sous ma direction et par ordre de Championnet, général en chef de l'armée d'Italie. Cette découverte se fit dans une boutique de la principale rue de cette ville. On y trouva aussi

les squelettes de quatre malheureuses dames, qui peut-être s'y étoient réfugiées pour se dérober aux laves et à la pluie de cailloux (*lapilli*) qui couvrirent Pompéia. Elles portoient avec elles tous leurs bijoux, leurs bracelets, leurs boucles d'oreilles, leurs anneaux et le peu qu'elles avoient en monnoie d'or, d'argent et de cuivre. La même boutique renfermoit ces antiquités, qu'on a transportées au Musée de France.

« *Beaucoup de médailles en argent et en bronze*, dit Barthelemy (p. 86), *rien de rare ; une ou deux médailles en or communes* ». A cette époque il avoit raison; jusqu'alors il ne s'en étoit point trouvé d'autres, et on n'avoit fouillé qu'une petite partie de la ville d'Herculanum, ainsi qu'il le dit; mais peu de temps après, on découvrit beaucoup de médailles et d'une extrême rareté. En or, outre celles de Vitellius, d'Othon et de Galba, qui sont très-estimées, parmi celles des douze Césars, il suffit de citer le médaillon d'Auguste, encore inédit, que nous publiâmes pour la première fois dans la Préface du second volume des Antiquités d'Herculanum, avec sa forme, son poids, sa figure, sa légende. Quant aux médailles de bronze de première forme, outre plusieurs représentant des allocutions de Galba,

et d'autres avec ces chiffres et cette lettre initiale XL. R. *Quadragesimæ Remissæ*, on en découvrit une avec ces mots : *Hispania Clunia Sulpitia*, qui est bien plus rare que les autres. Sur les médailles de Néron, on trouva des allocutions, des congiaires faits par l'empereur, des Ports d'Ostie ; sur le *Vespasien*, on lisoit : ROMA RESURGES et ADSERTORI LIBERTATIS PUBLICÆ ; et enfin, sur le *Titus*, on remarquoit plusieurs congiaires. Toutes ces médailles ayant été décrites et étant doubles, j'en demandai au Musée d'Herculanum, et j'en obtins avec l'agrément du roi, pour former un supplément d'une seconde suite au Musée Farnésien de Capo-di-Monte, à l'exception de la médaille de Galba, avec ces mots, *Hispania Clunia Sulpitia*, et d'une autre médaille d'Auguste de première forme, avec les têtes de Caius et Lucius au revers, médaille fort rare.

» Dans la Lettre XVIII du 9 mars 1756, où il s'agit d'une aventure que M. Barthelemy appelle un duel avec Nicolo Ciampinelli, lieutenant de grenadiers au régiment de Royal-Naples, au sujet d'une inscription concernant l'amphithéâtre de Capoue, que ce militaire ne lui permit point de copier, il est bon de savoir que cette inscription est le fameux fragment qu'on

trouva près de cet amphithéâtre à Sainte-Marie, où étoit l'ancienne ville de Capoue; et ce fragment, qui est la partie du milieu de l'inscription qui se trouvoit sur la principale porte de l'amphithéâtre, fut le sujet du premier ouvrage du très-savant chanoine Mazzochi, intitulé: *De Amphitheatro Campano.* Il étoit natif de Sainte-Marie de Capoue : d'abord il parvint à compléter l'inscription des deux côtés, et ensuite il composa son ouvrage, où l'on voit les marques de l'antique fragment avec les supplémens de l'auteur; il a pour titre : *Alexii Symmachi Mazzochii, metropolitanæ ecclesiæ Campanæ canonici theologi, in mutilum Campani amphitheatri titulum aliasque nonnullas Campanas inscriptiones commentarius.* Voici l'inscription, si elle n'est point présente à votre mémoire [1].

IA. FELIX. AV
FECIT
IANVS AV
T. COLVMNAS. AD
IVS. HADRIANV
S. PIVS. DEDICAVI

[1] Nous avons d'abord figuré le fragment, tel qu'il étoit, et nous avons ensuite présenté l'inscription réintégrée en entier. (*Note de l'Éditeur.*)

COLONIA IVLIA. FELIX. AVGVSTA. CAPVA
FECIT
DIVVS. HADRIANVS. AVG. RESTITVI
IMAGINES. ET. COLVMNAS. ADDI. IVSSIT
IMP. CAES. T. AELIVS. HADRIANVS. ANTONINVS
AVGVSTVS. PIVS. DEDICAVIT.

» M. Barthelemy parle, dans sa XX[e] Lettre, de l'établissement de l'académie d'Herculanum et de seize membres qui la composoient, ayant M. Baïardi à la tête. Il est bon de savoir que le nombre de ces académiciens fut d'abord de quinze, et qu'il se conserva toujours tel, même après le rétablissement de cette académie qui, pendant long-temps, avoit gardé le silence, et dont les membres avoient été réduits à quatre; alors elle n'eut plus à sa tête M. Baïardi : au contraire, elle n'avoit précisément été formée que pour l'écarter et lui interdire l'explication des monumens d'Herculanum.

» Quant au manuscrit de Philodème sur la musique, le chanoine Mazzochi ne donna qu'un extrait de ce manuscrit à la cour de Naples, pour l'intelligence du roi Charles. Les Mémoires sur la ville et les découvertes d'Herculanum, sur

la forme des manuscrits, et sur celui de Philodème, ne furent mis au jour qu'après le rétablissement de l'académie sous le ministère de Caracciolo, avec la Traduction latine et un Supplément aux lacunes du texte grec, en un volume à part, à la suite du IX[e] sur les monumens d'Herculanum, contenant les lampes, les candelabres. Les deux belles Planches concernant le Vésuve, qui devoient précéder ce Supplément, font partie des Planches d'Herculanum, que des Napolitains réfugiés ont présentées au respectable gouvernement français.

» Voilà les foibles observations[1] que j'ai pu faire sur les Lettres que vous m'avez communiquées : au reste, *si quid novisti rectiùs istis, candidus imperti.* Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis avec un inviolable attachement.

» MATHIAS ZARILLO ».

J'aurois pu rapporter ici un extrait de la relation du président de Brosses, au sujet de la découverte des monumens d'Herculanum;

[1] La réponse de M. Zarillo renferme dans l'original quelques autres détails sur les fausses peintures; ils trouveront leur place plus bas. (*Note de l'Éditeur.*)

elle est d'autant plus piquante, que c'est une des premières, et que le jugement de ce savant académicien a dévancé tout ce qu'on a dit par la suite de plus raisonnable sur ces ruines; mais cette relation a paru, il y a trois ans, dans les Lettres de M. de Brosses sur l'Italie[1].

Le président avoit joui d'un avantage très-rarement accordé aux étrangers : grâce à M. le chevalier Venuti, antiquaire du roi de Naples, il avoit pu parcourir à son aise les diverses antiquités dont il rendit compte dans un Mémoire qu'il envoya à l'académie royale des inscriptions et belles-lettres. Mais le Mémoire le plus intéressant de cet académicien, du moins à mon avis, c'est celui qu'il adressa à M. de Buffon, sur les causes qui ont fait ensevelir sous les ruines du Vésuve les villes du rivage de la Campanie.

[1] Cet Ouvrage est en trois volumes; on le trouve au dépôt de librairie, rue de la Feuillade, n°. 1, près la place des Victoires.

N°. V.

Voici la notice qui m'a été donnée au moment de l'impression de cet ouvrage par deux Napolitains sur les travaux littéraires de Mazzochi.

« Mazzochi peut être regardé comme un des principaux ornemens littéraires du dix-huitième siècle. Il naquit, vers l'an 1690, de très-bonne famille, et il reçut une éducation proportionnée à son rang. Il profita de ces avantages dès son enfance, tant du côté des lumières de l'esprit que des qualités du cœur, et il en fit, pendant toute sa vie, un usage si utile pour la société, qu'il s'attira l'estime toujours croissante de ses parens, de ses compagnons d'études, et de toutes les classes. Ayant embrassé l'ordre ecclésiastique, il ne tarda pas long-temps à mériter d'être agregé parmi les chanoines de la cathédrale de Capoue. Son mérite éminent le fit ensuite appeler parmi ceux de la capitale à l'archevêché. Son amour pour la tranquillité lui fit refuser des chaires épiscopales qu'on lui offroit.

» Lorsque le bienfaisant Charles III, le Trajan de Naples et de l'Espagne, voulut éta-

blir une académie des savans, pour expliquer les antiquités qu'on découvroit aux fouilles d'Herculanum, il fut nommé le premier. Il fut en même temps élu professeur d'hébreu et de toutes les langues anciennes orientales à la grande université.

» Ses travaux littéraires se bornent, à la vérité, à la seule antiquité ; mais il l'a traitée avec tant de profondeur, de solidité et d'étendue, qu'on peut le regarder, sinon comme supérieur à tous ses devanciers dans cette partie, du moins comme l'égal de ceux qui ont le mieux écrit. Ses opinions, ses assertions, et on peut ajouter, ses découvertes, sont toujours appuyées par les autorités les plus incontestables du premier ordre.

» Parmi ses nombreux ouvrages, le plus classique est le commentaire latin sur les grandes tables législatives en grec dorique et en bronze, retrouvées par des agriculteurs dans l'enceinte d'Héraclée, patrie de Zeuxis, dans la grande Grèce. La première de ces tables passa par achat à Rome, de là en Angleterre. Divers savans s'exercèrent à la commenter : la seconde ayant été découverte, les Anglais cédèrent la première au ministre du roi Charles à Londres, vers le milieu du siècle dernier, pour être jointe

à sa compagne ; elles furent placées visibles et lisibles par tous les savans d'Europe, au Muséum d'Herculanum. C'est dans cet état que Mazzochi entreprit et acheva son commentaire *in-folio*, dont il y a plusieurs exemplaires à Paris et dans toute l'Europe.

» Ce grand homme est mort, généralement regretté, à 82 ans, en 1772 : il avoit perdu l'usage de l'ouïe. Ses disciples les plus célèbres ont été Martorelli, très-ingénieux dans ses recherches, mort en 1777, et Ignarra, qui lui a succédé dans la chaire de l'université. Le roi Charles l'eut toujours en vénération, de façon qu'après son passage en Espagne, ayant appris son décès, il fit donner par le roi actuel son fils, à Naples, une place de juge et le titre de marquis à son neveu Mazzochi, mort il y a quelques années, regretté aussi de tout le monde par son intégrité et son savoir. Le grand Burmann d'Amsterdam et tous les savans de l'Europe ont fait beaucoup de cas du grand Mazzochi. Le marquis Tanucci, toscan, ministre du premier mérite à Naples, lui accorda l'estime la plus distinguée, et s'attira lui-même la vénération la plus profonde et les regrets universels, encore durables après sa mort en 1784.

» Quand l'académie des inscriptions et belles-

lettres eut reçu le commentaire de Mazzochi sur les Tables d'Héraclée, le Beau, son secrétaire perpétuel, fut chargé de le remercier et de lui annoncer combien l'académie se félicitoit de l'avoir pour correspondant. Je publie sa Lettre d'après l'original copié par l'abbé Zarillo, neveu de Mazzochi. Elle donnera d'ailleurs une idée du style académique du temps, et de l'élégance abondante, mais un peu maniérée peut-être, de ce savant poète.

Viro clarissimo Mazzochio, Neapolitanæ Ecclesiæ Canonico, Carolus le Beau, Regiæ Inscriptionum et Humaniorum Litterarum Academiæ Scriba perpetuus.

« Duplici nomine gratias ago quàm possum amplissimas et academiæ nostræ tuæquè et meo. Illa præclarissimum opus de Heracliensibus Tabulis maximâ cum voluptate amplexa est, et inter præcipuos bibliothecæ suæ thesauros ita collocavit, ut omnium tuorum manibus assiduè tereretur. Me quidèm statim jussit suos tibi grati animi sensus significare iis litteris quibus, quantoperè munere tanto gauderet, quantumque ipsa sibi gratularetur te sibi socium adscivisse certior fieres.

» Hoc mihi demandatum officium nè protinùs adimplerem

adimplerem fecit ipsa admiratio operis, quod, simul atque attigi, ità me suis detinuit illecebris, id ut è manibus dimittere haud potuerim, quin totum quantumcumquè est, perlegerim, hauserim animo, menti infixerim, et me largissimo multiplicis doctrinæ flumine proluerim. Ne apicem quidem unum prætermisi : quàm varia omnia, quàm recondita, quàm aptè e purissimis antiquitatis deprompta fontibus, quàm eleganti scribendi genere explicata! quot enodati veterum scriptorum loci! quot solutæ difficultates, quæ Œdipum desiderabant! quàm non levi manu tractata omnia! Sed penitùs in intima rerum viscera descensum est; ad hæc nihil arrogantiæ, supercilii nihil; omnia ità simplici tenore profluunt, ut ipsa se eruditio dissimulare velle videatur. O tabulas æneas auro contrà non caras! quibus pretii quantum è doctissimis commentationibus accessit!

Quale manus addunt ebori decus, aut ubi flavo
Argentum Parius-ve lapis circumdatur auro.

» Nobis quidem omnibus, nec minimè omnium mihi antiquitatis cupiditate flagranti permolestum accidit, quod te totius Europæ litterariæ miraculum propiùs intueri, tuo alloquio frui, ex illo inexhausto omnis eruditionis fonte quotidiè haurire non liceat.

» Vive longos in annos, vir omni doctrinâ cumulatissime; Europam nostram diù illustres ingenii tui luminibus; erue nobis ex doctis Herculani cineribus consepultos tot scriptorum egregiorum manes; his ut vita, ut spiritus redeat, vita tuâ opus est; iterùm illi si quà vis te fati raperet, fortasse morerentur. Nos vero tibi antiquitatis studio pene cognatos, virtutum tuarum amore fratres, veneratione filios redamare velis, atque ut te in oculis penitùs, ità nos tu in sinu tuo complexuque accipias. Vale ».

Lutetiæ Parisiorum, 17 kalend. octobris 1759.

N°. VI.

C'est ainsi que Barthelemy raconte dans ses notes sa première entrevue avec Baïardi :

« Vaste et infatigable compilateur, respectable par les qualités du cœur, redoutable par sa mémoire à ceux qui entreprenoient de l'écouter ou de le lire, Baïardi avoit cultivé toutes les espèces de littérature, et transporté dans sa tête un amas énorme, informe, de connoissances qui s'en échappoient avec confusion. Il préluda par le catalogue général des monumens conservés à Portici, en un volume *in-folio*; et comme les gravures qui devoient les représenter n'étoient pas encore prêtes, il obtint du roi la permission de placer, à la tête du grand commentaire, une préface destinée à nous instruire de l'époque, des suites et de l'utilité des fouilles d'Herculanum : il en publia le commencement en sept volumes *in*-4°., sans avoir entamé son sujet.

» Je vais exposer sa méthode pour guider ceux qui seroient tentés de l'imiter. L'interprète des monumens doit faire connoître leurs proportions ; mais quelles mesures doit-il

employer? de-là une longue incursion sur les mesures des Assyriens, des Babyloniens, des Perses, des Grecs, des Romains; les monumens furent tirés la plupart des ruines d'Herculanum. Ce nom, le même que celui d'Héraclée, fut donné à plusieurs villes; il faut donc parler de toutes ces villes : incursion dans les champs de la géographie ancienne. Herculanum fut fondé par Hercule; mais on connoît plusieurs héros de ce nom, le Tyrien, l'Egyptien, le Grec, etc. Il faut donc les suivre dans leurs expéditions, et déterminer celui auquel notre Herculanum doit son origine : incursion dans les champs de la mythologie.

» On sent bien que de pareilles recherches auroient facilement conduit l'auteur jusqu'au douzième volume; malheureusement il fut prié de s'arrêter en si beau chemin, et, quelque temps après, il revint à Rome où je l'allai voir. Je lui demandai s'il finiroit sa préface; il me répondit qu'il l'avoit suspendue, et que, pour se délasser, il s'occupoit d'un abrégé de l'Histoire universelle, qu'il renfermeroit en douze volumes *in*-12, et dans laquelle il préluderoit par la solution d'un problème des plus importans pour l'astronomie et pour l'histoire : c'étoit de fixer le point du ciel où Dieu plaça le soleil

en formant le monde. Il venoit de découvrir ce point, et il me le montra sur un globe céleste.

» J'ai peut-être trop parlé de monsignor Baïardi ; mais comme je n'écris que pour moi, et tout au plus pour quelques amis, je veux esquisser cet homme, et me raconter à moi-même la première visite que je lui fis à Naples. Je le trouvai dans une grande salle : un rhume violent le retenoit sur un sopha dont l'aspect attestoit les longs services ; il étoit couvert de vêtemens si antiques, qu'on les auroit pris pour les dépouilles de quelqu'ancien habitant d'Herculanum. Il travailloit dans ce moment avec son secrétaire. Je le priai de continuer, et m'assis au pied du sopha. Des moines de Calabre l'avoient consulté sur une hérésie qui commençoit à se répandre autour d'eux. Ils venoient d'apprendre qu'un certain Copernic soutenoit que la terre tournoit autour du soleil. « Que deviendra donc ce passage de l'Ecriture qui déclare la terre immobile, et ce Josué qui arrête le soleil, et puis le témoignage de nos sens? d'ailleurs, comment ne pas tomber, si nous sommes obligés pendant la nuit d'avoir la tête en bas » ? Le prélat répondoit longuement et savamment à toutes ces questions, sauvoit

l'honneur des livres saints, exposoit les loix de la gravitation, s'élevoit contre l'imposture de nos sens, et finissoit par conseiller aux moines de ne pas troubler les cendres de Copernic depuis si long-temps refroidies, et de dormir aussi tranquillement qu'ils l'avoient fait jusqu'alors.

» Sa réponse finie, il me réitéra ses excuses; et je lui dis qu'étant envoyé en Italie par le roi de France, pour la recherche des médailles qui manquoient à son cabinet dont j'avois la garde, j'ajouterois à ce devoir celui d'y connoître les savans les plus distingués. Il ôta son bonnet, redoubla de politesses, toussa long-temps, et me demanda la permission de me présenter la signora Maria Laura, son ancienne amie, dont les vertus égaloient les lumières et les talens, qui savoit le latin, le grec et l'hébreu, qui dessinoit et peignoit comme Apelle, jouoit de la lyre comme Orphée, et brodoit aussi bien que les filles de Minée. L'éloge duroit encore quand la signora Maria Laura parut; elle pouvoit avoir de soixante à soixante-cinq ans, lui de soixante-cinq à soixante-dix.

» Dans le courant de la conversation, il m'assura qu'il descendoit du chevalier Bayard, et qu'il étoit français, non-seulement de nais-

sance, mais encore d'inclination. Il se plaignit ensuite de la manière dont on conduisoit les travaux d'Herculanum, de la négligence des ministres à l'égard des manuscrits, de la jalousie qu'excitoit contre lui le traitement honorable qu'il recevoit du roi. Je ne sais par quel hasard je citai M. le comte de Caylus : aussitôt il s'écrie : « Quoi ! vous connoissez M. de Caylus ! c'est mon bon ami. Ecoutez, signora Laura : ce M. de Caylus est un des plus grands seigneurs de France, un des plus savans hommes du monde ; c'est lui qui préside toutes les académies de Paris, qui protége tous les arts ; il sait tout, il écrit sur tout ; ses ouvrages sont l'admiration de toute l'Europe ». Et tout de suite s'adressant à moi, il me dit en français : « Qu'a-t-il fait le Caylous ? je n'ai jamais rien vou de loui ». Et sans attendre ma réponse, il sonna, et se fit apporter une grande boîte toute pleine de papiers ; c'étoit le recueil de ses poésies latines. Il me proposa d'en entendre un morceau : « J'en serois ravi, lui dis-je ; mais, monsignor, vous toussez beaucoup ». Il me répondit qu'il sacrifieroit tout au plaisir de me procurer quelque amusement ; et dans cette vue, il choisit une pièce intitulée : *Description anatomique du Cerveau*. Outre que la matière m'étoit assez

étrangère, les Italiens prononcent le latin d'une manière si différente de la nôtre, que le charme de ses vers ne venoit pas jusqu'à moi. Maria Laura qui s'en aperçut, l'interrompit vers le centième vers; et lui ayant représenté qu'un si beau sujet devoit être médité pour être bien senti, elle lui proposa de lire sa *Fontaine de Trevi.* « Madame a raison, me dit-il; vous venez de Rome, vous avez plus d'une fois admiré cette belle fontaine: j'y étois quand on la découvrit; l'*oestro poetico* s'empara de moi, et je le répandis à grands flots sur la pièce suivante». J'eus beau lui dire : Monsignor, vous toussez beaucoup; il fallut l'écouter, etc ».

N°. VII.

« J'AI vu avec plaisir, dans la XV[e] Lettre, les soupçons de M. Barthelemy et du comte de Caylus sur les peintures qu'on vendoit à Rome pour des peintures d'Herculanum, et ce qu'en avoit dit l'auteur d'Anacharsis à M. de la Condamine et au P. Contucci. Ce dernier, en sa qualité de conservateur et de directeur du Musée du Collége romain, et sur-tout en celle de jésuite, prétendoit, en étalant ce grand nombre de fausses peintures, étaler la puissance jésuitique. En dépit de la sévérité de la cour de Naples envers quiconque avoit soustrait en aucune manière le plus petit morceau d'antiquité, malgré la juste et noble envie qu'avoit le roi de Naples de tout conserver seulement pour son Musée, il s'enorgueillissoit d'avoir acquis tant de peintures antiques et tant d'autres monumens d'Herculanum; mais, par la suite, le roi de Naples, Charles III, étant devenu roi d'Espagne, fit bien repentir les jésuites de leur vanité.

» Me trouvant un jour à Rome avec le prince de la Roccella, j'allai voir ce Musée; je parlai au P. Contucci avec bien plus de franchise que

M. Barthelemy. Ce jésuite me montre non-seulement ces fausses peintures, mais encore des sistres, des lampes, des candelabres et d'autres pièces de bronze, qu'il disoit sortis des fouilles d'Herculanum, m'insultant, moi, les académiciens mes confrères, et la cour de Naples elle-même. « Et nous aussi, disoit-il, malgré toutes vos rigueurs, nous pouvons montrer dans notre Musée, des peintures et des bronzes d'Herculanum. — Vous ne tarderez point, lui répondis-je, à reconnoître le prix de ces peintures (on travailloit alors à découvrir leur fabricateur); mais quant à ces sistres et à ces bronzes, j'ose vous dire franchement aujourd'hui, qu'ils sont encore tout chauds du feu des forges romaines; ils sentent encore le moderne vernis artificiel ».

» Il est parlé de la fausseté de ces peintures dans la Préface du second Tome des Monumens d'Herculanum; on en désigne l'auteur, Joseph Guerra. On y voit les moyens employés pour le découvrir, et comment la cour de Naples se procura de ces peintures, pour les faire voir aux amateurs étrangers, en les comparant avec les véritables qu'on conserve au Musée d'Herculanum à Portici. Je racontai cette histoire aux conservateurs du Muséum national, où l'on

montre, comme une peinture ancienne d'Herculanum, un morceau d'enduit, avec une figure de Mars ou d'un guerrier; mais aux yeux de quiconque connoît les véritables, ce n'est qu'une œuvre de Guerra, acquise par le comte de Caylus ou par l'abbé Barthelemy, qui s'aperçurent bientôt de l'imposture, et en firent l'aveu tel qu'il se trouve dans cette lettre; et j'ai beaucoup ri, en lisant les plaisanteries que faisoit M. Barthelemy au sujet de ce faussaire, qui, pour mieux tromper les acheteurs, disoit à chacun d'eux : *C'est lé dernier* ».

(Traduit de la Lettre originale de M. l'abbé Zarillo.)

Le P. Paciaudi détaille plus amplement l'histoire des fausses peintures de Guerra, dans une Lettre au comte de Caylus, dont j'ai l'original italien sous mes yeux, et dont je vais traduire les passages les plus intéressans.

« J'ai tant vu, tant étudié les peintures de Guerra, que je puis en juger savamment; et quant aux deux dont vous m'avez envoyé les dessins, je vous assure qu'elles sont de sa composition; je l'assure pour les avoir vues avant qu'elles ne partissent de Rome. Cette école m'a

coûté cher ; mais enfin j'ai appris à découvrir l'imposture.

» Je désirerois que vous missiez au jour une de ces peintures, celle qui est la plus parfaite et qui porte tous les caractères des compositions de Guerra : dans trente ans d'ici, on ne connoîtra plus cette charlatanerie ; on ignorera combien de personnes furent les dupes de leur bonne foi, et, qui pis est, on considérera ces peintures comme antiques. Il seroit à propos que cette histoire fût consignée dans quelque livre, pour avertir les gens de lettres de se tenir sur leurs gardes ; une histoire des imposteurs en fait d'antiquités seroit utile et curieuse, en commençant par ceux du quinzième et du seizième siècle.

» Au commencement de ce siècle, il y avoit à Venise un très-habile imposteur, dont j'ai vu des monnoies, des gravures, des inscriptions, des vases étrusques capables de tromper les plus profonds connoisseurs. Mon maître d'antiquités, le célèbre Apostolo-Zéno, avoit plusieurs de ces antiquailles, et les montroit à ses disciples pour les habituer à distinguer l'antique d'avec le moderne. Cet homme avoit voyagé dans le Levant, d'où il avoit rapporté plusieurs pièces antiques qu'il mêloit adroite-

ment avec celles de sa composition : il n'en mourut pas moins à l'hôpital dans une extrême indigence. L'abbé Facciolati m'a dit l'y avoir vu, et lui avoir entendu avouer qu'il avoit trompé beaucoup de monde avec ses prétendues antiques.

» Guerra en fait autant ; mais il ne veut pas en convenir. Je vais vous raconter un fait incontestable. Le roi de Naples ordonna, il y a dix-huit mois, au duc de Cerisano, son ministre à Rome, de chercher deux de ces peintures modernes qu'on vendoit pour antiques, et d'en donner tout ce qu'on en demanderoit : en outre il l'engageoit à offrir une somme considérable au peintre, pour qu'il certifiât qu'il en étoit l'auteur, attendu que le roi vouloit les placer dans son Musée à côté de celles d'Herculanum.

» Le duc mande Guerra : celui-ci lui présente les deux peintures, qu'il dit avoir été découvertes dans une ancienne grotte de la Campagne Romaine. Le duc les prend et les envoie au roi ; mais il ne veut point payer Guerra, s'il ne veut point convenir d'en être l'auteur lui-même : rien ne peut lui arracher cet aveu, et il ne reçoit point de paiement. Le duc, sur le point de retourner à Naples, dépose trois

cents écus environ dans une banque publique, pour payer cet artiste s'il vouloit avouer l'imposture : mais il s'obstine à la cacher, et l'argent reste en dépôt.

» Guerra fait chaque jour des peintures de diverses grandeurs, selon le désir des acheteurs. Tout le monde le sait; mais lui, il soutient fermement qu'il les a trouvées hors de Rome dans des ruines qui sont à sa *seule* connoissance. Quand on lui objecte que les couleurs sentent encore l'huile, que le dessous en est encore frais, il a recours à deux stratagèmes. 1°. Il connoît l'art de mettre le tartre sur les peintures de manière qu'il y paroît naître de lieux souterrains, ce que personne jusqu'ici n'a su faire; et il dit : « Comment cela pourroit-il se faire, si la peinture étoit moderne » ? 2°. Il prend de la poudre faite avec l'émeril dont se servent les tailleurs de pierres dures : après l'avoir humectée, il la répand sur la peinture, et rien ne se détache de la couleur. « Comment, dit-il, ces couleurs pourroient-elles ainsi se maintenir, si elles étoient appliquées depuis peu de temps » ? C'est par de telles ruses qu'il cimente la fausseté de ces peintures : quelle charlatanerie!

» Ajoutez à cela que, lorsqu'il fait quelque

peinture sur toile, il le fait assez mal, sans goût, sans talens. Ce contraste confond tous ceux qui veulent juger les peintures qu'il vend pour antiques. « Les peintres, disent-ils, ont tous des manières naturelles qu'ils conservent par-tout; c'est ce qu'on ne trouve point dans ce que fait Guerra aux yeux de tout le monde : ainsi donc les peintures à fresque ne peuvent être de sa composition ». A cela je réponds que c'est une ruse de plus de la part de cet artiste, pour mieux colorer son imposture qui seroit bientôt découverte, si l'on reconnoissoit le même style sur la toile et sur le mur.

» J'ignore si le P. Contucci a agi de bonne ou de mauvaise foi. D'abord il acheta et conserva une grande quantité de ces peintures, et il les croyoit vraiment antiques; par la suite, il les a revendues. Je n'oserois dire s'il est de moitié avec Guerra, ou s'il a été sa dupe; il me paroît qu'un homme aussi instruit que ce jésuite, devoit se tenir en garde contre une charlatanerie dont Rome entière étoit convaincue.

» Les Anglais et les Allemands ont été les victimes de leur crédulité, les Allemands surtout. En 1755 j'achetai une de ces peintures vingt-cinq sequins, et je la donnai à la mar-

grave de Bareith, sœur du roi de Prusse, laquelle étoit à Rome. Je priai le P. Contucci de m'en procurer une d'une grandeur déterminée, représentant un sujet héroïque avec plusieurs figures: dans huit jours il me la procura et me la donna pour antique; mais ce n'étoit qu'une œuvre de Guerra : je ne tardai point à m'en convaincre ».

Guerra n'étoit pas le seul qui faisoit, à cette époque, un trafic de fausses peintures; il avoit pour concurrent Charles Gropalesi, orfévre de Rome, qui vendit pour antique au P. Paciaudi, un petit temple d'Antonin-le-Pieux, en argent, dont le travail étoit moderne. Il l'envoya au comte de Caylus, en le prévenant de l'imposture de l'artiste, qui d'ailleurs en étoit convenu.

N°. VIII.

La manière dont Barthelemy parle au comte de Caylus de la Lettre latine du comte Rezzonico, inspire le désir de la connoître ; la voici telle que je l'ai trouvée en original.

Nobilissimo doctissimoque viro Chelusii *Comiti*, Antonius-Joseph *Comes à* Turre Rezzonici, *S. P. D.*

« Litterariæ ephemerides, quæ ad manus nostras Rochechovartii comitis humanitate deferuntur, eruditi operis tui meminerunt vir clariss., quo sapientiss. commentariis encausticum opus ita persequeris, ut Plinii auctoris incomparabilis mentem primus pervadens, ipsius picturæ rationem nostro sæculo indicaveris ; unde nobiliss. ars, quasi ab inferis revocetur. Elegans hujusce generis specimen Ludovicæ-Elisabeth christianissimi regis filiæ, meique clementi dominæ oblatum, bonos, doctosque omnes mirum in modum delectavit, ut debitum virtuti tuæ encomium, in Plinianis meis disquisitionibus, haud prætereundum censuerim.

» Vellem hac de caussâ quòd commentarii tui rationem mihi enarrares; vel ipsum mitteres libellum, ut aptiore loco tui memoria cum honoris præfatione ingeratur. Quid acturus sim brevibus accipe, vir clariss., sunt apud me in ordinem digesta in utrumque Plinium amplissima commentaria; iisque titulum feci: *Disquisitiones Plinianæ, in quibus de utriusque Plinii patriâ, scriptis atque interpretibus agitur.*

» Volumina sereniss. Delphino dicantur, jamque hominum manibus tererentur, nisi Philippus Argelatus, qui hanc sibi provinciam anno elapso susceperat, ad plures vixdum cœpto opere transiisset. Hâc de caussâ optarem vigiliolas nostras, Lutetiæ Parisiorum per scientiss. aliquem typographum cudere; optaremque, ut id ipsius sumptibus, meque attentissime operam, et castigatoris navante contingeret. Cur volumina typographi potiùs, quàm auctoris impensis excudenda desidero, ratio in promptu est; quòd nempe mihi librarium agere minime concessum, neque quemquam honesto loco natum decere, compertum habeo.

» Consiliorum meorum rationem probavit Villefontii abbas, cùm apud Colurmum elapso autumno moraretur, scripsitque ad Proustium ut voluminibus nostris cudendis facilis accederet.

Respondit bibliopola se quidem Plinianas nostras disquisitiones editurum, ubi subscriptorum societas firmaretur, quâ impendii, et laborum fructus reciperet. Id minus decorum mihi videbatur, cùm sereniss. Ludovica-Elisabeth a Delphino fratre impetràverit, ut volumina tanto principi dicarentur; idque etiam litteris a nobiliari comite semel iterumque ad me datis, compertum habeo. Quâ de caussâ audeo, vir clariss., ad te incultâ epistolâ provocare, dum Angelus comes Durinus in Galliam magnis tendens itineribus, humanitatem et sapientiam tuam mihi non unâ vice commendaverit: unde sperarem, quod Proustio in colloquium sumpto, illi operis rationem faveas explicare; cùm id non omnino à Villefontio peractum intelligam.

» Duobus voluminibus, quæ folio quatuor in partes complicato, triumque digitorum crassitudine constant, Plinianæ disquisitiones comprehenduntur hâcce ratione;

» 1. Delphini effigies;

» 2. Monitum lectoribus.

» 3. Plinii Senioris imago e Museo nostro desumpta.

» *Lib. I.* Senioris, Juniorisque Plinii tempora breviter enarrantur. Utriusque confusio a Sammonico Sereno, Macrobio, chronicisque scrip-

toribus proluta exponitur; caussas cur id acciderit, indagamus. His inter Comenses et Veronenses de Senioris patriâ chronologico ordine, et omnes qui hâc de re disputarunt, breviter recensentur.

» *Lib. II.* Nullam Veronæ Pliniorum familiam extitisse ostenditur adversùs Pantheum, Rufum, Sarainam, Panvinium, Polycarpum Palermum, Scipionem Maffejum.

» *Lib. III.* Comi illustrem et multiplicem Pliniorum gentem, ante etiam naturalis historiæ scriptoris tempora fuisse demonstratur; omnesque in toto romano orbe Pliniorum memoriæ recensentur; et præfectim illustria Pliniorum elogia Genevæ visenda, ubi primo versiculo legitur C. PLINIO. M. F. OVF. quas ultimas notas ita referendas post infinitos ignoravit Bimardus, et cum illo Muratorius. Hos Plinios ad Comensem urbem ex tribu OVFentinâ spectasse comprobatur.

» *Lib. IV.* Tabulæ Plinianæ ab anno Christi primò usque ad 120, quibus utriusque Plinii nativitas, et res gestæ, ad Christi, æræ vulgaris, imperatorum, urbis conditæ, et consulum annos digeruntur. Ostenditur chronologos omnes, fastorumque scriptores in recensendis Christi, et urb. cond. annis errasse, cùm annus urb.

conditæ 753, Christi anno primo respondeat. Scopulum unicus (quod ego sciam) Ludovicus Muratorius vidit, et feliciter evasit.

» Veterum testimonia de Plinio naturalis historiæ scriptore. Nempè Quintiliani, Plinii Junioris, Cornelii Taciti, Suetonii, Auli Gellii, Sammonici Sereni, Macrobii, Q. Aurelii Symmachi, Ausonii, Sen. Honorati, Junii Philargirii, Diomedis, Prisciani, Tertulliani, Eusebii, Hieronimi, Augustini, Tironii, Prosperi Aquitani, Sidonii Apollinaris, Bedæ, etc.

» *Lib. V.* Vita Plinii Senioris, quam nemo hactenus edidit. Hæc 100 et ampliùs paginas comprehendet; ubi nihil nisi classicorum auctorum testimonio innixum affertur; et infiniti errores optimorum codicum præsidio in naturali historiâ tolluntur.

» *Lib. VI.* De titulo, ordine, divisione, et fide, quibus Plinius naturalem historiam vulgavit.

» *Lib. VII.* Naturalis historiæ calumniatores, et præsertim Gallius, Leonicenus, et Verderius refelluntur.

» *Lib. VIII.* Præfatio naturalis historiæ et celebri Florentino Riccardorum; Mediolanensibus, Guarini Veronensis, Pectusatino qui ex Petrarchæ bibliothecâ apographus, exhibetur. Additur italica interpretatio in sereniss. Del-

phini gratiam; et notæ adversùs Joh. Harduinum, qui Plinii præfationem ineptè pannum subdititium appellavit.

» *Lib. IX.* Naturalis historiæ editiones; ubi duplo majora exemplaria recensentur, quàm Harduino, Fabricio, Beughemio, Orlando, Morhosio, cæterisque innotuerint, omnium valor expenditur. Adduntur versiones italicæ, gallicæ, hispanæ, germanæ, belgicæ, anglicæ, arabicæ.

» *Lib. X.* Plinii celebriores codices, quibus emendari possit, suæque reddi lectioni naturalis historia. Mediolanenses 3, Taurinenses 2, Farnesianus 1, Veneti 2, Patavinus 1, Medicæi 3, Riccardinus septimi, vel octavi sæculi 1. Quamplures Vaticani, reginæ Christinæ, canonicorum Sancti Petri. Alter Florentinus Fesulanus, Lucensis, Bononiensis, Cesenatensis, Neapolitani. Unicus Vindobonensis, omnes regiæ Parisiensis bibliothecæ (in quibus recensendis mirum quod mendacia effutiat Harduinus), cæteri verò a Monfoconio oscitanter adducti, minimè prætermittuntur.

» *Lib. XI.* Enarratores Plinianæ historiæ in triplicem classem distributi.

» 1. Majores interpretes Sabellicus, Barbarus, Longolius, Joh. Cæsarius, Beat. Rhenanus,

Gelenius, Steph. Aquæus, Pintianus, Dalecampius, Salmasius, Jo. Frider. Gronovius, Jo. Harduinus. Ii vel integram historiam, vel plures libros elucidarunt.

» 2. Minores interpretes, qui aliquam naturalis historiæ partem illustrarunt. Duplo majores apparebunt, quàm Harduino ac Fabricio innotuerint.

» 3. Interpretes quorum opera deperdita, vel nondum typis impressa. Hæc sectio doctorum palatum certè vellicabit; cùm italicarum et hispanarum bibliothecarum pulverem excusserim, et novissimis argumentis disquisitiones exornem.

» *Lib. XII.* Suetonii de Plinio elogium, quod ab Harduino auctori eripitur, diligenter perpendimus, genuinumque ostenditur ex omnibus Plinii codicibus, quibus inoculatur, et *Novocomensis* vocabulum ubique occurrit.

» *Lib. XIII.* An Eusebii Cæsariensis, an Hieronimi Eusebium augentis sint verba Plinius secundus Novocomensis periit dum invisit Vesuvium. Hæc ultima in optimis codd. extant, et Prosperi auctoritate omnino legenda comprobamus.

» *Lib. XIV.* Et sequentibus multa ad Roman. historiam afferuntur, et Polycarpi Palermi, et

Scipionis Maffeji cæterorumque sententiæ refelluntur.

» Ultimo libro Plinii Junioris vita exhibetur, quàm licet plures ediderint, infinita a Jo. Massonio, et Ludovico Sacio prætermissa invenies; itidemque ex Plinii Junioris epistolis avunculum Comensem fuisse ostenditur. Plinii Junioris effigies ex Musæo nostro itidem exhibetur. Omnes epistolarum, et Panegyrici editiones, interpretes referuntur; atque ubi de italicis æmulatoribus agitur, dissertationes etruscâ manu conscriptæ adduntur. Cætera omnia latino idiomate comprehenduntur. Multas græcæ linguæ disputationes attigimus, quas tamen parcè ingestas, et ubi locus illas omnino poscebat, unicè protulimus.

» Jacobus Facciolatus, aliique viri doctissimi laborem nostrum toti litterariæ reipublicæ gratissimum judicarunt. Egi ut illum Venetiis quoque cuderem; verùm id ego Parisiis libentiùs agerem; et tunc alia inedita, et Joviorum præsertim opera mecum afferrem, quorum notitiam ab Angelo comite Durino juvene eruditissimo habebis.

» Interim, vir clariss., unum ex opusculis meis mitto, ut quid valeant humeri, quid ferre recusent, diligenter inspicias. Reliqua a comite

Durino accipies; meque sententiæ tuæ participem ubi feceris, perpetuò devinctum habebis. Vale ».

Colurmi, pridie kal. maii, anno vulgar. æræ quinquagesimo sexto supra millesimum et septingentesimum.

N°. IX.

MÉMOIRE

SUR

LES ANCIENS MONUMENS DE ROME;

PAR L'ABBÉ BARTHELEMY.

C'EST de ces remarques dont parle Barthelemy, qu'il a composé le Mémoire sur les anciens monumens de Rome : ce Mémoire se trouvant, pour ainsi dire, enseveli dans ceux de l'académie des inscriptions, c'est ajouter un nouveau degré d'intérêt à ces Lettres, que de le reproduire, et comme une pièce justificative, et comme un monument d'érudition.

« Le roi m'ayant ordonné d'aller en Italie, pour faire des recherches sur les médailles qui manquoient à son cabinet, je partis au mois d'août de l'année 1755.

» Je vis à Lyon les deux fameuses tables de bronze, contenant les fragmens du discours où l'empereur Claude propose d'étendre aux habitans d'une partie des Gaules, le droit qu'avoient

déjà ceux de la Narbonnoise d'être admis au nombre des sénateurs. Tacite le rapporte en des termes différens, et l'on a dit qu'il rapportoit un discours prononcé dans une autre occasion: il falloit dire qu'en insérant des harangues dans ses ouvrages, il les traduisoit, pour ainsi dire, dans son génie.

» Je vis, à Saint-Remi en Provence, un arc de triomphe et un mausolée placés l'un près de l'autre, et relatifs au même objet. Douze opinions différentes n'ont pu fixer encore la façon de lire une inscription tracée sur la frise du mausolée, parce qu'elles étoient toutes fondées sur les copies infidelles qu'on en avoit. Voici la troisième, et j'ose dire la véritable : SEX. L. M. JULIEI C. F. PARENTIBUS SUEIS, c'est-à-dire *Sextus, Lucius, Marcus, Julii Caii filii, parentibus suis :* « Sextus, Lucius, Marcus, tous trois fils de Caius Julius, à leurs parens [1] ».

[1] On voit ici *Juliei* pour *Julii :* on voit trois prénoms joints à un nom de famille mis au pluriel, pour désigner qu'il se rapporte également à chaque prénom. Nous avons plusieurs exemples propres à justifier ces deux observations. En voici un qui les justifie toutes deux à la fois. Une inscription que j'ai vue à Gênes, et qui est de l'an 640 environ de Rome, commence par ces mots : L, M. MINUCEIS Q. F. RUFEIS.

» Je vis à Nismes les ouvrages dont les Romains embellirent cette ville, et sur-tout ce temple connu sous le nom de *Maison carrée*, monument comparable à ce que les ruines d'Athènes et de Rome offrent de plus élégant en architecture; monument capable de rehausser la gloire du prince qui le fit élever, si l'on pouvoit lire les inscriptions qu'on voyoit autrefois dans la frise et sur une des faces de l'architrave. Les lettres de métal ont disparu, mais l'empreinte des crampons qui les fixoient dans la pierre, subsiste encore; et je suis persuadé, malgré les doutes de M. le marquis de Maffeï, que ces indices étudiés avec soin suffiroient pour rétablir au moins une partie des inscriptions. J'en découvris plusieurs lettres avec assez de facilité, et je fus sur le point de faire dresser des échafauds pour voir de plus près les traces des autres [1] : mais comme ces préparatifs de-

[1] J'observe ici que les trous creusés dans l'entablement de la Maison carrée, pourroient servir à rétablir au moins une partie de l'inscription qu'on avoit placée à cet endroit de l'édifice. J'avois affirmé la même chose plus positivement encore, en répondant de vive voix aux difficultés qu'on m'avoit opposées, lorsque je fis à l'académie la première lecture de ce Mémoire, le 30 août de l'année 1757. Ce fut en conséquence de ces difficultés et de mes réponses que M. Ménard écrivit à Nismes

mandoient un loisir dont je ne pouvois disposer, je réservai cet examen pour un autre temps, et je courus à Marseille vérifier une riche collection de médailles dont le roi faisoit l'acquisition.

» Arrivé en Italie, je parcourus les villes qui présentent des monumens anciens. Je vis à Florence cette galerie de statues, où l'admiration se partage entre les chef-d'œuvres de la sculpture et les soins qu'ont pris les Médicis pour les rassembler. Je descendis dans les souterrains d'Herculanum; je vis à Portici les manuscrits et les autres antiquités qu'on avoit retirés de ces fouilles : assemblage immense, trésors précieux, dont plusieurs sont très-propres à diriger le goût, qui tous peuvent éclairer l'esprit, qu'une foule de relations, de notices, de catalogues me dispensent de décrire, et que des gravures exactes rendront un jour communs à toute l'Europe. Nous osons l'augurer, moins encore sur les désirs des nations qui cultivent les sciences et les arts, que sur les bontés d'un

pour avoir une copie exacte de ces trous. M. Séguier se chargea de ce soin, et ne tarda pas à restituer l'inscription entière. Il rendit compte de son travail dans une Dissertation imprimée en 1759; et M. Ménard en a parlé fort au long dans le septième volume de son Histoire de Nismes, imprimée la même année. (*Voyez* les pages 35 et 716.)

prince qui les protége, parce qu'il en connoît le prix.

» Des circonstances particulières ayant prolongé mon séjour à Rome, je consacrai ce temps à l'étude des monumens renfermés dans son enceinte ou distribués dans ses environs. J'entreprends d'en donner une idée générale, et je sens toute la difficulté de cette entreprise : ces monumens ont été décrits, gravés, commentés par tant d'habiles antiquaires et de célèbres artistes, qu'il reste à peine la liberté de découvrir une seconde fois ou de vérifier ce qu'ils ont déjà découvert. Aussi, loin de les examiner en eux-mêmes, je les considérerai dans les causes qui les ont produits, et dans leurs rapports avec l'histoire des arts et des mœurs; mais je ne puis présenter ici que des traits légers de ce tableau, et je les renfermerai dans la Première Partie de ce Mémoire; la Seconde sera destinée à des discussions de critique ».

Première Partie.

« Rome, dans ses commencemens, n'étoit qu'un amas d'habitations fragiles et peu commodes; tout s'y ressentoit de la sévérité des mœurs. Rome ayant été brûlée par les Gaulois, il sortit

de ses cendres une nouvelle ville plus difforme que l'ancienne : elle avoit été construite dans l'espace d'une année sans ordre et sans alignement; des vides immenses ou des sentiers étroits servoient de communication aux différens quartiers, et des édifices construits sans goût et sans art, renfermoient les vainqueurs des nations. Mais tandis que les particuliers ne connoissoient pour eux d'autre éclat que celui de la vertu, les ouvrages consacrés à l'utilité publique recevoient l'empreinte de la grandeur et le sceau de l'immortalité. Pendant le siége de Veies, on voulut donner une issue aux eaux du lac d'Albano; on creusa un canal dans la montagne même; les eaux s'écoulèrent et s'écouleront à jamais dans la plaine. Pour concevoir la difficulté de cette entreprise, relativement à ces siècles reculés, il faut se rappeler que l'empereur Claude ayant voulu faire un canal semblable au lac Fucin, trente mille ouvriers y travaillèrent pendant l'espace de onze années.

» Dans ces premiers temps, la plupart des ouvrages publics étoient faits de grosses pierres carrées, unies et jointes sans ciment. Tel est ce grand égoût qui a dans œuvre douze pieds quelques pouces, tant en hauteur qu'en largeur; tels sont quelques-uns de ces édifices construits

sur les flancs du Capitole. Ces ouvrages, ainsi que la plupart des aqueducs et des grands chemins, doivent se rapporter au temps des rois ou de la république : il y a dix-sept siècles qu'ils faisoient l'étonnement de ces Romains qui avoient vu les pyramides d'Egypte, et ils subsistent encore plus ou moins dégradés par l'outrage non du temps, mais des hommes. Quel principe avoit donc tourné le génie de ce peuple naissant vers de si grandes entreprises ? ce fut une nation voisine, qui avoit alors l'empire des arts, comme elle l'a eu dans la suite sous les Médicis ; les Etrusques qui faisoient des choses admirables chez eux, vinrent en faire de semblables à Rome. Les historiens le disent ; et ce qui me le prouve encore mieux, c'est la conformité des plus anciens monumens de cette ville avec ceux que j'ai vus à Cortone, à Fiésole et dans d'autres villes de la Toscane.

» Le goût de ces monumens est mâle et sévère ; il s'assortissoit au caractère des Romains, qui lui associèrent dans la suite le goût d'une magnificence qui dégénéra bientôt en luxe. Cette révolution se fit dans le septième siècle de Rome : la conquête de la Grèce en fut le principe ; Q. Cécilius Métellus en fut l'auteur : *Primus omnium...... vel magnificentiæ, vel luxuriæ princeps*

princeps fuit, dit Paterculus ; et il le dit, parce que Métellus fut le premier qui employa le marbre dans les édifices. Vers l'an 662 de Rome, Crassus l'orateur plaça quatre colonnes de marbre dans le vestibule de sa maison située sur le mont Palatin ; il en fut repris par le censeur C. Domitius, et Brutus lui donna le nom de *Venus Palatina*. Suivons les progrès du luxe. L'an 676, la maison de M. Lépidus étoit la plus belle de Rome : trente-cinq ans après, cent autres maisons la surpassoient en beauté, et celles-ci furent bientôt effacées par celles de Caligula et de Néron.

» Alors la vanité ne connut plus de bornes ; les mines et les carrières s'épuisoient sans la satisfaire : qu'on juge de la quantité des colonnes de granit, de porphyre et de différens marbres qu'on voyoit à Rome autrefois, il en reste encore plus de six mille. Les Romains continuèrent à se répandre dans les provinces ; ils y conquéroient les tableaux, les statues, les arts, les artistes, et les portoient à Rome. Les empereurs favorisèrent un luxe qui occupoit les esprits et amollissoit les cœurs. Auguste se glorifioit d'avoir trouvé une ville de brique, et de l'avoir convertie en marbre. Néron, cruel jusque dans ses bienfaits, brûla Rome pour l'embellir ;

ses successeurs la décorèrent à l'envi l'un de l'autre, et les écrivains, éblouis de tant de merveilles, s'écrièrent que le monde entier étoit dans un seul lieu.

» Cette ville a disparu; il ne reste que les fondations, recouvertes de terre dans les lieux où étoit une partie de l'ancienne Rome, et d'édifices dans les lieux où la nouvelle est construite. Il reste sur le mont Palatin les ruines informes du palais des empereurs, et, en d'autres endroits, des débris dont on ne peut expliquer l'objet; il reste enfin quelques monumens qui justifient la surprise qu'éprouva l'empereur Constance à l'aspect de cette ville, et qui peuvent nous faire juger de ses malheurs, comme on juge d'un naufrage par les mâts à demi-brisés et les voiles déchirées qui flottent sur l'eau.

» Un peuple également incapable de supporter la servitude et la liberté, les vices et les remèdes de ses vices, ne pouvoit être subjugué que par la mollesse; et s'il joignoit à cette licence d'esprit le sentiment trop présent de sa supériorité passée, on ne pouvoit mieux nourrir et éteindre tout à la fois ses prétentions, qu'en lui proposant de petits objets d'émulation, des combats domestiques où il signaleroit son adresse plutôt que sa valeur. On l'as-

sembla dans des thermes magnifiques, où se trouvoient toutes sortes de bains et de parfums, toutes sortes d'exercices tant pour l'esprit que pour le corps. Le peuple accourut en foule, et perdit, dans le sein de ces délices et de ces victoires obscures, le sentiment de sa force et jusqu'au souvenir de ses triomphes. Rome comptoit plusieurs de ces édifices dans son enceinte, et tous avoient été construits du temps des empereurs. Il reste une grande partie des thermes de Titus, dont les voûtes souterraines sont ornées de peintures que Raphaël ne dédaigna pas d'imiter ; de ceux de Caracalla, où l'on a découvert tant de statues ; de ceux de Dioclétien, dont une pièce forme la grande église des chartreux, et dont le plan, après avoir été gravé plusieurs fois, vient d'être levé avec plus d'exactitude encore par MM. Moreau et de Wailly, pensionnaires de l'académie de France.

» Un peuple dangereux dans l'oisiveté, et devenu oisif par les libéralités des empereurs, par la multiplicité des esclaves et par la cessation des comices, devoit être fixé par la continuité des spectacles : de-là ce nombre de cirques, de naumachies, de théâtres et d'amphithéâtres. A l'exception des cirques, tous ces édifices n'ont été construits, d'une manière

solide, que sur la fin de la république et du temps des empereurs. L'an 601, on avoit commencé d'élever en bois un théâtre permanent; les mœurs s'alarmèrent, et on le détruisit aussitôt. Pompée en construisit un de pierre dont il reste quelques vestiges ; l'auteur fut blâmé, et l'ouvrage resta : mais, sous Auguste, on ne fit point un crime à Balbus d'avoir bâti ce théâtre qui portoit son nom et qui ne subsiste plus, ni à ce prince d'avoir élevé, ou du moins achevé celui de Marcellus, dont l'élégante architecture, encore exposée aux regards des modernes, leur a fourni les proportions de l'ordre dorique.

» Il y avoit plusieurs amphithéâtres à Rome : celui de Statilius Taurus, qui est détruit; celui qu'on appelle *Castrense*, qui n'offre rien de singulier, et celui de Vespasien, plus connu sous le nom de *Colisée*. Ce monument, qu'on ne peut se lasser de voir et d'admirer, est construit de grosses pierres tiburtines, unies entr'elles par des crampons scellés pour l'ordinaire dans une des pierres. Plusieurs antiquaires ont pensé que les anciens n'employoient que le cuivre dans les ouvrages d'une certaine solidité. J'ai examiné en conséquence ces brèches que l'avidité du peuple a faites dans les

assises inférieures du Colisée, pour en arracher les liens qui les unissoient; j'ai trouvé presque par-tout des traces sensibles de rouille, et, en quelques endroits, des crampons que j'ai fait examiner avec soin par des serruriers; ils sont de fer [1].

» On attribue communément à la fureur des Barbares la ruine des plus beaux édifices de l'ancienne Rome. Je pense que c'est une erreur; des soldats avides de butin, n'avoient ni le pouvoir, ni le loisir d'abattre des monumens solides. L'ignorance, l'intérêt, les guerres particulières des seigneurs romains, ont presque tout détruit. Dans une lettre manuscrite qui se trouve au trésor des archives à Rome, et qu'on m'a communiquée, il est parlé d'un accord projeté entre les chefs des factions qui déchiroient cette ville; on y voit, entr'autres articles, que le Colisée sera commun aux différens partis, et qu'il sera permis d'en arracher les pierres. *Et prœtereà si omnes concordarent de faciendo tiburtinam, quòd esset commune id quod foderetur.* Ainsi ce monument que les Barbares avoient respecté, étoit déjà regardé, dès le XIVe siècle, comme une

[1] On en a trouvé aussi de bronze. (*Voyez* Ficor. vestig. di Roma antic. page 39.)

carrière propre à fournir d'excellens matériaux.

» La largeur des arcades du Colisée, l'épaisseur des pieds-droits qui les soutiennent, n'est pas uniforme par-tout. Cette irrégularité se trouve souvent dans les monumens anciens, et sur-tout dans le Panthéon; elle provient quelquefois d'une cause accidentelle; mais dans le Colisée, elle ne peut être attribuée qu'aux ouvriers. Je m'en suis aperçu à l'occasion de quelques mesures que je faisois prendre avec le P. Jacquier; elles avoient pour objet de déterminer à peu près ce que coûteroit aujourd'hui la seule enceinte extérieure de cette masse énorme : le calcul établi sur la réduction du mur entier en palmes cubiques, et sur les détails de la main-d'œuvre, nous a donné la somme d'environ dix-sept millions de notre monnoie. Que seroit-ce donc, si nous avions pu évaluer la dépense de tout le Colisée? Aussi Cassiodore n'a point exagéré, en disant que Titus, ou plutôt Vespasien, avoit fait couler un fleuve d'or, pour construire ce monument; ainsi nous n'exagérons pas nous-mêmes, lorsque nous décrivons la magnificence que les empereurs étaloient pour nourrir l'attrait des spectacles dans l'esprit du peuple romain.

» C'est encore par ce motif qu'ils décoroient

les cirques de ces fameux obélisques dont ils dépouilloient l'Egypte : tous sont de granit; tous, à l'exception de ceux de Saint-Pierre et de Sainte-Marie-Majeure, sont chargés d'hiéroglyphes dont le travail mérite un moment d'attention. Gravés en creux, on les auroit à peine distingués; laissés en relief, ils n'auroient pu résister à la durée de tant de siècles : d'ailleurs, comme ils ne se groupent point, tous ces corps saillans disposés en cordons sur les faces de l'obélisque, en auroient altéré la forme, en produisant un effet désagréable. On a donc pris le parti de réunir deux procédés. Le plan des figures est en creux : mais dans ce creux, les figures ont un relief léger et garanti tout autour par la vive arête du granit; c'est comme l'empreinte d'un cachet dans la cire. Ce genre de travail, qu'on observe aussi dans les hiéroglyphes de plusieurs grandes statues égyptiennes, a peut-être fourni l'idée d'un monument égyptien que j'ai vu au palais de Capo-di-Monte à Naples, au palais Verospi à Rome, et dans plusieurs autres cabinets : c'est une figure accroupie, tenant sur ses genoux une espèce de niche, au fond de laquelle est un Osiris debout, à trois quarts de relief, le tout d'un seul bloc de marbre. Il est à présumer

que cette niche n'étoit, dans les commencemens, qu'une simple table ornée d'une figure hiéroglyphique, comme on en voit entre les mains de quelques statues égyptiennes, et qu'elle prit une nouvelle forme, lorsqu'on voulut donner aux hiéroglyphes plus de relief et de rondeur. Cette remarque nous engage à placer ces sortes de monumens dans un temps postérieur à celui des obélisques, dont l'idée va nous rappeler celle des colonnes.

» Entre le mont Quirinal et le Capitole, étoit une vallée étroite où Trajan voulut construire un *forum* ou marché public. Il fallut aplanir le terrain ; et pour marquer jusqu'à quelle profondeur la montagne s'étoit abaissée, on éleva, en forme de *témoin*, une colonne dont la hauteur est d'environ cent dix pieds, sans y comprendre la figure de Trajan, dont elle étoit surmontée ; le fût de la colonne, qui, dans sa partie inférieure, a dix à onze pieds de diamètre, est formé de vingt-trois blocs de marbre placés horizontalement l'un sur l'autre : dans l'intérieur on a pratiqué un escalier de cent quatre-vingt-trois marches éclairées par quarante-une fenêtres ; et pour qu'il ne manquât rien à la grandeur de l'idée, les victoires de Trajan contre les Daces sont représen-

tées autour de ce monument extraordinaire.

» La colonne Trajane a servi de modèle aux colonnes élevées pour ses successeurs. Celle de Marc-Aurèle, plus connue sous le nom d'Antoine, n'en est pour ainsi dire que la copie; et cette autre de granit, qu'on avoit faite pour Antonin, et qu'on devoit placer à Monte-Citorio, paroît en être une imitation. Considérons un moment les bas-reliefs qui serpentent autour des deux premières : c'est l'histoire circonstanciée de deux grandes guerres; c'est le développement des marches, des siéges, des batailles. Ces objets nous frappent encore aujourd'hui: mais quel intérêt ne devoient-ils pas inspirer à ces légionnaires qui, reconnoissant dans ces tableaux les postes qu'ils avoient occupés, les étendards sous lesquels ils avoient combattu, sembloient partager la gloire du prince dont ils avoient partagé les travaux! Non, il n'est point de monument plus propre à conserver la mémoire des faits éclatans, sur-tout si l'on y joignoit des inscriptions relatives à chaque fait particulier. On se révoltera peut-être contre cette dernière idée; mais elle est appuyée sur l'exemple des Grecs et sur l'autorité de la raison. Polygnote mettoit des inscriptions dans ses tableaux, et ce

n'est pas à force d'énigmes qu'on se fait entendre de la postérité.

» Auguste exhortoit les sénateurs à concourir à l'embellissement de Rome : ses successeurs leur laissèrent à peine la liberté d'orner leurs mausolées. Je dirai un mot de ces édifices, pour connoître de plus en plus l'esprit et le goût des Romains dans leurs monumens. J'ai vu à Pallazzolo, sur le lac d'Albano, un tableau dont je n'ai trouvé nulle part la description. Sur la face d'un rocher qui est auprès du lac, sont gravés douze faisceaux, une chaire curule, un sceptre surmonté d'un aigle, et une inscription qu'on ne peut pas lire du pied du rocher : au-dessus, plusieurs marbres s'élèvent en pyramides, comme on nous représente le tombeau de Mausole. A côté des marches, un petit corridor conduit à une chambre qui a onze pieds deux pouces de long, sur neuf pieds six pouces de large ; le tout est sculpté, taillé et creusé dans le roc. Il n'est pas nécessaire d'avertir que ce monument est du temps de la république ; on le voit à sa simplicité et à sa solidité : mais il faut observer cette forme pyramidale, empruntée des Egyptiens ou des Etrusques ; car les deux nations la connurent également, et les Romains l'employèrent non-

seulement pour le tombeau de Cestius qui subsiste encore, mais aussi pour d'autres tombeaux que le temps a détruits. Quelquefois ces pyramides étoient en forme de cônes, et placées sur une base carrée; et telles sont en effet celles qu'on voit dans ce tombeau d'Albano, qu'une fausse tradition attribue aux Curiaces.

» La plupart des mausolées construits vers le temps des premiers empereurs, celui de Cécilia Métella à deux milles de Rome, celui de la famille Plautia auprès de Tivoli, celui de Plancus à Gaëte, semblent participer de cette forme. Ce sont de grandes tours rondes, posées sur des soubassemens carrés. Ces tours étoient quelquefois environnées d'un rang de colonnes; ce qui me feroit soupçonner que ce prétendu temple de la Sibylle, qu'on voit à Tivoli et sur lequel on lit cette inscription : L. GELLIO. L. F. étoit le tombeau de la famille Gellia.

» Ces mausolées se distinguent par un goût de simplicité, dont on s'écarta bientôt avec cette gradation de magnificence et de luxe que nous avons remarquée jusqu'ici dans l'histoire des monumens. Du temps de Strabon, celui d'Auguste passoit pour un des plus beaux édifices de Rome. Celui d'Adrien, dont le massif fait le château Saint-Ange, fut décoré de deux rangs

de colonnes : on prétend que celui de Sévère en avoit sept rangs. Enfin Héliogabale fit construire une tour qu'on devoit enrichir d'or et de pierres précieuses, et d'où il devoit se précipiter en cas de surprise : c'étoit, disoit-il, pour mourir dans le sein du luxe.

» On plaçoit les tombeaux sur les chemins publics qui aboutissoient à Rome. Notre délicatesse s'alarmeroit d'un pareil usage. Les Romains vouloient se rendre présens à la postérité, et forcer leurs héritiers à veiller à la conservation de ces monumens exposés en spectacle. Ceux des principales familles bordoient les voies Appienne et Flaminienne, qui faisoient la plus grande communication de Rome avec les provinces : la première conduisoit au midi et à l'orient, la seconde au nord et à l'occident.

» Les cendres étoient renfermées dans des urnes qui furent successivement de terre cuite, de pierre, de marbre, de verre, de porphyre, et d'une matière plus précieuse encore. On en voit un nombre infini dans la maison de campagne de M. le cardinal Passioneï à Frescati, dans toutes celles qui sont autour de Rome, ainsi que dans des cabinets particuliers : les unes sont rondes, et paroissent faites d'après ces mausolées dont j'ai parlé ; les autres sont

carrées, et ressemblent à des maisons. On y distingue le toit avec ses divisions, et la porte tantôt fermée, tantôt à demi-ouverte, et quelquefois occupée par le Génie de la mort. Et voilà pourquoi, dans les poètes, ainsi que dans les inscriptions, les tombeaux sont appelés des maisons éternelles; et voilà peut-être la véritable explication de ce passage d'Horace :

> Jam te premet nox, fabulæque manes,
> Et domus exilis Plutonia.
> *L. I, od.* 4.

» Plus on examine les édifices qui restent de l'ancienne Rome, plus on étudie les témoignages des auteurs, plus on se confirme dans cette réflexion générale, que les monumens y suivirent les progrès des mœurs, et qu'ils furent successivement grands, magnifiques, fastueux et barbares.

» Cette règle pouvoit sans doute s'appliquer aux maisons des particuliers; mais elles ne subsistent plus, et il ne reste que les débris des ornemens qui les embellissoient. Ces ornemens, dont la plupart leur étoient communs avec les édifices publics, forment aujourd'hui ces riches collections d'antiques, où l'on rassemble avec soin ce que le temps n'a pas consumé, ce que

l'avarice n'a pas dénaturé, ce que l'ignorance n'a pas détruit. Nous allons parcourir rapidement quelques-unes de ces classes; nous commencerons par les mosaïques.

» Cet art, transmis des Grecs aux Romains, perpétué en Italie dans les temps barbares, et perfectionné à Rome dans ces derniers siècles, pour faire l'admiration des siècles à venir, consiste à distribuer, sur une face unie, de petits fragmens d'une matière dure, taillés la plupart en forme de cubes; à les assortir avec soin, à les lier entr'eux par le ciment le plus impénétrable, à leur donner tout le poli possible.

» Ces fragmens sont pour l'ordinaire de marbre; leur forme et leur arrangement contribuoient au dessin de l'ouvrage, leur petitesse à son élégance, la richesse de leurs couleurs à son éclat.

» Les carrières de la Sicile et de la Grèce fournissoient aux artistes plusieurs couleurs principales, et chacune de ces couleurs se nuançoit dans les différens marbres. Tandis que la neige brilloit sur celui de Paros, l'albâtre se retraçoit sur celui de Synnada en Phrygie, et l'ivoire sur un autre marbre de l'Asie mineure; celui d'Iassus en Carie offroit un rouge de sang, au lieu que les rubis et les grenats sembloient étinceler

sur les marbres de Sicile. Quand une couleur principale ou les nuances d'une couleur manquoient aux artistes, on y suppléoit en diverses manières : 1°. par les émaux ; ainsi, dans les mosaïques découvertes chez les RR. PP. Jésuites à Frescati, et conservées dans le cabinet de leur collége à Rome, c'est une pâte qui forme l'azur : 2°. par les briques ; on voit, dans une de ces mosaïques, un jaune de marbre, et un autre jaune qui est de brique.

» On trouve des mosaïques simplement en émaux ; telles étoient celles dont on avoit décoré les murs et le pavé d'une maison découverte dans ces derniers temps à Surrento, et qu'on attribuoit à Pollion [1].

» Parmi celles qui sont à Rome, il en est peu qui justifient l'idée qu'on s'en fait communément ; mais il faut y distinguer ces fragmens précieux que M. Furietti [2] a eu le bonheur de trouver dans la *villa* d'Adrien à Tivoli, et le mérite d'éclaircir, dans un ouvrage distingué, par une érudition choisie. Celui qui représente

[1] Il est fait mention de ces mosaïques à la page 64 d'un traité intitulé : *De sacris Christianorum balneis*, réimprimé à Rome en 1748, et composé par le P. Paciaudi, célèbre par des ouvrages où brillent à la fois l'esprit, la modestie et le savoir.

[2] Aujourd'hui M. le cardinal Furietti.

quatre colombes sur le bord d'un vase, est remarquable par la beauté du travail, et par ses rapports avec un sujet semblable traité par Sosus, dans une maison de Pergame. M. Furietti prétend qu'Adrien l'en avoit fait détacher pour en orner sa maison de Tivoli : on pourroit dire aussi que ce prince s'étoit contenté d'en avoir une copie, et par-là on répondroit aux difficultés que présente le texte de Pline.

» Mais un monument qui doit singulièrement intéresser les antiquaires, est cette fameuse mosaïque qui couvroit autrefois le sanctuaire du temple à Préneste, et qu'on voit aujourd'hui dans le palais des princes Barberins, à Palestrine : sa longueur est d'environ dix-huit pieds, sa largeur de quatorze pieds quelques pouces. Elle représente, dans sa partie supérieure, un pays de montagnes rempli de chasseurs et d'animaux, qui ne laissent aucun lieu de douter que la scène ne soit en Egypte ; les noms de ces animaux sont tracés en caractères grecs. Je les ai vérifiés avec d'autant plus de soin, que dans les gravures quelques-uns ne répondent pas aux animaux qu'ils désignent, que d'autres ont été omis, et que plusieurs ont été entièrement altérés. Dans la partie inférieure de la mosaïque, on voit le Nil serpentant autour de plusieurs

petites

petites îles, des bateaux à rames ou à voiles, des Egyptiens poursuivant des crocodiles qui se cachent dans les roseaux, des cabanes rustiques, des édifices superbes, des prêtres s'occupant des cérémonies religieuses dans leurs temples, des Egyptiennes couchées au bord d'un canal, sous un berceau, et tenant des coupes ou des instrumens de musique; enfin une tente superbe, auprès de laquelle un général, suivi de plusieurs soldats armés de lances et de boucliers, s'avance vers une femme qui, tenant une palme de la main gauche, lui présente de la droite une espèce de guirlande. Une si riche composition devoit exercer la sagacité des antiquaires. Le P. Kircher y découvrit les vicissitudes de la fortune; M. le cardinal de Polignac, l'arrivée d'Alexandre en Egypte; le P. Montfaucon, les spectacles du Nil, de l'Egypte et de l'Ethiopie.

» A ces opinions, que je ne serois que trop disposé à respecter, j'en substitue une qui aura du moins le mérite de la nouveauté. Tous les traits de la mosaïque me paroissent exprimer l'arrivée de l'empereur Adrien dans un canton de la Haute-Egypte : je ne puis en rapporter les preuves, et je les réserve pour un Mémoire particulier.

» Les maisons, ainsi que les temples, étoient

non - seulement ornées de mosaïques, mais encore de statues. Les premières eurent d'abord pour objet d'honorer les dieux ou le mérite; mais comme le règne des vertus finit où commence celui du luxe, on vit dans la suite la plupart de ces monumens décernés sans choix et multipliés sans besoin. On continua, sous les divers empereurs, d'en exposer aux hommages du public : mais que les motifs de ces consécrations éclatantes étoient différens de ce qu'ils avoient été auparavant ! Auguste, voulant orner de statues le *forum* qu'il venoit de construire, y mit celles des grands hommes ; Alexandre-Sévère, ayant voulu décorer de la même sorte le *forum* de Nerva, n'y plaça que des statues d'empereurs.

» Quand on a dit que Rome étoit autrefois peuplée de statues et de bustes, on n'a point forcé les expressions ; des antiquaires m'ont assuré qu'ils en avoient compté, soit dans cette ville, soit dans les maisons de campagne, près de soixante-dix mille. C'est à ceux qui cultivent les arts qu'il appartient d'apprécier le petit nombre de chef-d'œuvres que le temps n'a pas détruits. Pour nous, uniquement bornés à des discussions critiques, nous tâcherons d'abord de résoudre une question qu'on a souvent proposée. Pourquoi, de tant de célèbres statues

mentionnées dans Pline, à peine en reste-t-il une ou deux à Rome? C'est qu'il paroît, par les textes de Pline même, que les anciens statuaires ne gravoient pas leurs noms sur toutes les statues qui sortoient de leurs mains, et qu'ainsi l'Apollon du Belveder, la Vénus de Médicis, etc. peuvent être mis au nombre de celles que Pline a citées avec éloge. On répliqueroit en vain qu'elles n'ont pas été découvertes dans les lieux indiqués par cet auteur : pourroit-on ignorer que les empereurs les déplaçoient continuellement, pour en décorer les édifices qu'ils faisoient construire ?

» Les yeux ne sont pas toujours traités de la même manière dans les statues antiques ; la plupart ont des prunelles, les autres en sont privés. J'ai suivi cette différence dans les figures des arcs de triomphe ; et dans cette immense quantité de statues et de bustes que j'ai vus à Rome, à Florence, à Naples et en plusieurs endroits de l'Italie, il m'a paru qu'il en résultoit une règle qui ne souffre presque point d'exception ; c'est que les sculpteurs en marbre n'ont commencé à tracer des prunelles dans les yeux que vers le temps d'Adrien [1]. On conçoit aisément

[1] Les graveurs en médailles exprimoient les prunelles long-temps avant le règne d'Adrien ; mais je ne parle icique des sculpteurs en marbre.

la fécondité de ce principe, pour déterminer à peu près le temps d'une statue.

» J'aurois voulu fixer également l'usage de ces agrafes de cuivre, faites en forme de lyre et si communes dans les cabinets. Suivant les antiquaires, elles arrêtoient sur l'épaule les extrémités des vêtemens; néanmoins je n'en ai vu qu'une foible indication dans un bas-relief du Capitole, et par-tout ailleurs je n'ai trouvé que des agrafes rondes et en forme de boutons.

» Presque toutes les statues qu'on découvre sont mutilées; on les répare aussitôt à Rome. Ce n'est pas mon dessein de m'élever contre cet usage; cependant je ne vois pas que le torse du Belveder mérite moins d'éloges pour n'avoir pas été restauré, ni que tant d'autres statues en méritent davantage pour l'avoir été. C'est un abus d'en confier le soin à des ouvriers qui ne connoissent pas les règles austères du costume; c'est un abus de les graver, sans avertir du mélange qui les altère même en les embellissant; c'est un abus d'établir une opinion sur ces gravures infidelles. J'insiste sur ce dernier article, parce que les statues ont éprouvé des changemens, non-seulement de nos jours, mais encore du temps des Romains. Entr'autres exemples, souvenons-nous de ce fameux colosse qui parut

avec une nouvelle tête sous plusieurs règnes, et qu'on vit successivement sous les traits de Néron, d'Apollon, d'Adrien et de Commode.

» Les Romains connurent les Toscans, et ils eurent des statues étrusques; ils connurent les Grecs, et ils recherchèrent les statues grecques; ils connurent les Egyptiens, et ils acquirent des statues égyptiennes. Ces dernières s'étoient multipliées à Rome, et il s'en est découvert un assez grand nombre. Il paroît que plusieurs de ces figures ont été faites dans cette ville du temps d'Adrien; les artistes y reconnoissent un goût romain : mais comme je me suis interdit les preuves tirées des règles de l'art, j'observerai que deux de ces statues conservées au Capitole, sont d'un marbre blanc que les Egyptiens ne paroissent pas avoir employé pour ces monumens. Cet exemple m'enhardit; et j'ajoute que, parmi les obélisques transportés d'Egypte à Rome, il s'en trouvoit, suivant les apparences, que les Romains avoient tout récemment fait tailler dans la carrière : tel est peut-être celui du cirque de Néron, placé aujourd'hui devant l'église de S. Pierre, et que Pline dit avoir été fait sur le modèle de l'obélisque de Nuncoreus, fils de Sésostris.

» Il s'est conservé peu de grandes statues de

bronze ; mais on trouve quantité de petites figures de ce métal dans les collections particulières, et sur-tout dans celle du Collége romain, commencée par le P. Kircher, et devenue, par les soins éclairés du P. Contucci, la plus riche de l'Europe, si l'on en excepte celle du roi de Naples. J'en ai tiré le dessin d'un bronze qu'on a découvert en Sardaigne, avec plusieurs figures de ce métal, qui sont dans le même cabinet et dans celui de l'université de Turin : il représente un soldat avec ses armes, une petite charrette et une corbeille pour transporter de la terre ; il tient la poignée d'une épée, des javelots, et un bouclier rond qu'on pourroit prendre pour le *Pelta* que les anciens donnent aux Sardes.

» On n'avoit point encore fait connoître les monumens de ces peuples : tous ceux que j'ai vus, et deux entr'autres que j'ai rapportés pour le cabinet du roi, représentent des soldats [1], à l'exception de quelques bas-reliefs conservés à Turin ; ce sont de petites figures égyptiennes, placées au fond d'une niche, comme celles que j'ai décrites plus haut : elles sont d'une pierre tendre, et paroissent travaillées en Sardaigne.

[1] Tel est encore celui que M. Gori a publié et qu'il prend pour une divinité étrusque. (*Mus. Etr.* t. I, tab. CIIII, n°s. 1 et 2.)

Mais on n'en sauroit conclure que les habitans de cette île fussent venus d'Egypte ; le commerce et des circonstances particulières ont plus répandu de cultes et d'usages, que les transmigrations des peuples. On a trouvé, dans Herculanum, des peintures représentant des prêtres égyptiens occupés d'un sacrifice. Et pourquoi recourir à des exemples, lorsque nous avons des faits à citer? Tibère bannit de Rome et fit passer en Sardaigne tous ceux qui suivoient les rites égyptiens; c'est de là que nous viennent les bas-reliefs découverts dans cette île, et c'est ce qui prouve aussi que les figures accroupies qui tiennent des bas-reliefs semblables sur leurs genoux, sont, comme je l'ai observé plus haut, bien postérieures au temps des obélisques.

» Je ne dirai qu'un mot des bas-reliefs qui nous restent de l'ancienne Rome. Ceux qui ont servi à des monumens publics sont, pour l'ordinaire, d'un dessin élégant, et fournissent des lumières à l'histoire ; la plupart des autres ne retracent aux yeux que des traits de la fable, et se trouvent répétés sur différentes urnes sépulcrales auxquelles ils servoient d'ornemens. C'est sur-tout de ces derniers que plusieurs palais de la nouvelle Rome sont revêtus, par la même raison que les tombeaux des papes sont cou-

verts de marbres arrachés aux palais de l'ancienne Rome.

» Je mets dans une classe particulière les bas-reliefs qui représentent des sujets tirés des temps héroïques : tel est celui des travaux d'Hercule au palais Farnèse, celui de la consécration d'Homère au palais Colonne, celui de la guerre de Troie au palais Spada, et quelques autres publiés par divers antiquaires. Je pense qu'ils étoient destinés par les rhéteurs grecs. chargés de l'éducation des jeunes Romains, à leur remettre sous les yeux les principaux traits de la mythologie. Pour en avoir une juste idée, il suffira de jeter les yeux sur un fragment qui n'a jamais été gravé [1], et que M. le marquis Rhondanini a eu la bonté de me communiquer. Le sujet, tiré du X[e] livre de l'Odyssée, est divisé en trois plans. Dans le premier, Ulysse arrive dans l'île de Circé; Mercure le prévient sur les prestiges de Circé, et lui donne la plante nommée *Moly ;* c'est ce qui est exprimé

[1] Depuis que j'ai lu ce Mémoire, M. l'abbé Ridolfino Venuti, à qui nous devons plusieurs ouvrages fort estimables, a expliqué ce bas-relief dans une Dissertation intitulée : *La Favola di Circe representata in un antico greco basso riliero di marmo in Roma*, 1758.

par ces mots tracés au-dessus : ΟΔΥΣΣΕ.... ΤΟ ΜΩΛΥ ΕΡΜΗΣ. Dans le second, Ulysse tient la coupe fatale qui doit le transformer en animal; au lieu de la goûter, il tire son épée, et Circé qui tient sa baguette à la main, tombe à ses genoux; on y lit : ΟΔΥΣΣΕΥΣ. ΚΙΡΚΗ ; *Ulysse*, *Circé*. Dans le troisième, Ulysse oblige cette nymphe à délivrer ses compagnons, qui paroissent sous la forme d'un cerf, d'un belier, d'un lion, etc. Outre les noms d'Ulysse et de Circé, on y trouve encore ces deux mots : ΕΤΑΙΡΟΙ ΤΕΘΗΡΙΩΜΕΝΟΙ, c'est-à-dire *compagnons* d'Ulysse *changés en animaux*. On lit aussi au-dessous du bas-relief : ΕΚ ΤΗΣ ΔΙΗΓΗΣΕΩΣ ΤΗΣ ΠΡΟΣ ΑΛΚΙΝΟΥΝ ΤΟΥ ΚΑΠΠΑ, c'est-à-dire *tiré du récit qu'Ulysse fait au roi Alcinoüs dans le Xe livre*.

» Je viens aux médailles qui faisoient le principal objet de mon voyage. Si mes recherches ont eu quelque succès, je le dois moins à mes efforts qu'aux circonstances heureuses où je me trouvois. M. le comte de Stainville [1] étoit alors ambassadeur de France auprès du St-Siége ; il a daigné prendre le plus vif intérêt à un voyage dont il avoit eu la première idée, et dont il avoit facilité l'exécution. Ses bontés

[1] Aujourd'hui M. le duc et Mde la duchesse de Choiseul.

et celles de M^de la comtesse de Stainville m'ont prévenu par-tout; elle m'ont rendu les cabinets accessibles, et procuré les moyens de faire des acquisitions pour celui du roi. Je vais en donner une notice générale.

» J'ai acquis près de trois cents médailles, dont la plupart sont précieuses par leur rareté ; de ce nombre sont trois médaillons d'or, l'un de Gallien, l'autre de Constantius, le troisième du jeune Constantin; plusieurs médailles impériales en or, et entr'autres celle de Vetranio, qui manquoit non-seulement au cabinet du roi, mais encore à presque tous les cabinets du monde ; quantité de médailles impériales en bronze, dont les unes éclairciront les points de chronologie, et les autres rempliront plusieurs lacunes dans les suites du roi. On peut y remarquer sur-tout deux médailles d'Annia Faustina, troisième femme de l'empereur Héliogabale : on n'avoit de cette princesse, au cabinet, qu'une médaille si mal conservée, qu'on y distinguoit à peine les traits de son visage.

» Parmi les médailles des rois, je citerai celle d'un prince nommé Abdissar, dont les historiens n'ont fait aucune mention ; celle d'Alexandre-le-Grand, avec une légende étrusque; celle de Tarcondimotus, roi d'une partie de

la Cilicie, qu'on ne connoissoit que dans le cabinet de M. le marquis Maffeï, et une autre qu'on ne connoît nulle part, et qui porte le nom de Gotarzès, roi des Parthes. Le mérite de cette médaille qui a déjà fourni le sujet d'une dissertation particulière au P. Corsini, général des écoles-pies, consiste en ce que presque tous les autres princes de cette monarchie ayant pris sur leurs monumens le seul nom d'Arsacès, il est impossible de mettre un certain ordre dans leurs médailles : celle de Gotarzès, par différens caractères et par la grossièreté même du travail, fournit des règles pour faciliter cet arrangement.

» Les médailles des villes nous représentent plusieurs peuples dont les noms n'avoient pas encore paru à nos yeux sur ces sortes de monumens : telles sont celles de Séleucie sur le Tigre, de la ville de Gorgippia dans le Bosphore, de l'île de Céos dans la mer Egée. On y remarque aussi plusieurs médailles de Sicile et de la grande Grèce, qui, par l'élégance et la beauté du travail, pourront donner la plus grande idée des artistes grecs, et servir de modèle aux autres ; enfin ces différentes suites présentent des époques inconnues à Noris, à Vaillant et aux antiquaires les plus célèbres.

» Les principales villes d'Italie offrent des cabinets qui jouissent d'une longue réputation, et qui la méritent. Quelles richesses dans cette suite de médaillons qu'on voit au Vatican, dans cette nombreuse collection du roi des Deux-Siciles, dans ce cabinet de Médicis à Florence, dans celui de la reine Christine, conservé aujourd'hui chez M. le duc de Brasciano, et dans toutes ces collections particulières qu'on trouve à Rome, à Florence, à Naples, à Venise! Cependant, lorsque, fortement occupé de ce que j'ai vu, de ce que j'avois admiré, je me suis rappelé tout ce que nos rois ont fait pour former un cabinet de médailles, tout ce que le zèle des ministres leur a inspiré pour seconder de si nobles vues, ces acquisitions nombreuses, ces voyages au Levant, en Italie, en Angleterre, il m'a paru que nous pouvions enfin jouir de nos avantages et les publier. C'est ainsi que Pline, après avoir décrit les monumens des nations étrangères, s'écrioit, au souvenir de ceux que Rome présentoit à ses regards : *Verùm et ad urbis nostræ miracula transire conveniat.* Chaque merveille en particulier sembloit effacer à ses yeux celles des autres peuples ; mais l'assemblage de tant de beautés réunies ne lui présentoit plus d'autre

idée que celle d'un nouvel univers renfermé dans une seule ville : *Universitate verò acervatá et in quemdam unum cùmulum conjectá, non alia magnitudo exsurgit, quàm si mundus alius quidam in uno loco narraretur* ».

SECONDE PARTIE.

« En examinant les monumens de Rome, j'avois soin de les comparer avec les copies que divers antiquaires en avoient données, et je recueillois les fautes qui leur étoient échappées. Ce travail m'a procuré plusieurs corrections dont je vais donner quelques exemples.

» I. Sur l'arc de Septime-Sévère est une inscription en l'honneur de ce prince et de son fils Caracalla. On s'est aperçu depuis long-temps qu'on l'avoit altérée dans la quatrième ligne, et qu'après la mort de Sévère, Caracalla fit effacer le nom et les qualités de Géta, pour leur substituer ces mots : *P. P. optimis fortissimisque principibus*. Mais, soit que sa haine ait été si mal servie, soit plutôt qu'il n'ait pas cru devoir la déguiser, au lieu de changer la table entière de l'inscription, on se contenta d'arra-

cher en cet endroit les lettres de métal et les crampons qui les fixoient ; et après avoir repoli la surface du marbre avec assez de négligence, on plaça d'autres lettres de bronze qu'on a depuis enlevées, de manière qu'il ne reste aujourd'hui que des traces profondes de la nouvelle leçon, confondues avec des traces légères et quelquefois imperceptibles de l'ancienne. Les antiquaires se sont partagés lorsqu'ils ont voulu rétablir cette dernière. M. Vaillant, de cette académie, et M. Auzout, de l'académie des sciences, étant à Rome sur la fin du siècle dernier, appliquèrent des échelles sur l'arc de Sévère, pour la considérer de plus près; ils lurent d'abord : *Et P. Septimio Geatæ nobilissimo Cæsari opt.* Cette leçon, qui ne diffère de la véritable que par l'addition de ce dernier mot qui s'étoit peut-être glissé par hasard dans leur copie, ne les ayant pas satisfaits, ils lui en substituèrent une autre rapportée par Vaillant et par Morel : *Publio Septimio Geatæ Cæsari Pontif.* M. Fontanini n'en adopta aucune; il avoit, dit-il, examiné cent fois cette inscription avec un verre excellent, et il ne doutoit pas qu'il ne fallût y lire : *Et L. Fulvio Plautiano pr. pr. comiti augg.* A ces variations, j'ai cru devoir simplement opposer la copie figurée et très-fidelle

de cette inscription. Les lettres ponctuées désignent les anciennes lettres que Caracalla fit enlever, et qui, réunies ensemble, formoient cette leçon : *Et P. Septimio Geatæ nobilissimo Cæsari.* Outre qu'il reste sur le marbre même, examiné de près, des vestiges assez sensibles de la plupart des lettres, les ouvriers anciens suivoient certaines règles pour y placer les crampons qui les retenoient. Je les avois recueillies avec soin dans une espèce d'alphabet, pour les appliquer un jour à l'inscription de la Maison carrée de Nismes, lorsque M. le cardinal Passionei, dont le zèle pour le progrès des lettres est connu de tous les savans de l'Europe, eut la bonté de m'avertir qu'il avoit fait autrefois le même travail, et qu'il l'avoit communiqué à M. Fontanini, dans le temps que celui-ci travailloit sur l'inscription de l'arc de Sévère.

» II. Dans le bas-relief qui représente Ulysse et Circé, et que j'ai rapporté plus haut, le temps a épargné les lettres qui sont au-dessous de chaque figure ; mais il a endommagé les inscriptions des autres bas-reliefs semblables, et sur-tout celles de la Table Isiaque, conservée au palais Spada, et publiée autrefois par Fabretti. Dans ce dernier monument, on voit une petite colonne sur laquelle est tracé en caractères très-

fins l'abrégé d'une partie de l'Iliade. Fabretti m'a donné une copie pleine d'erreurs et de lacunes, que j'ai tâché de corriger et de rétablir, au moins en partie, d'après l'original. Ainsi, ligne 12e, au lieu de ΔΟΚΕΙ... ΣΑΜΕΝΟΙΣ, il faut lire ΔΟΚΕΙ ΒΟΥΛΕΥΣΑΜΕΝΟΙΣ; ligne 25, au lieu de ΣΥΝΔΩΡΕΙ, lisez ΣΥΝΧΩΡΕΙ; ligne 42, au lieu de ces mots : ΚΑΙ ΤΩΝ ΑΡΙΣΤΕΩΝ ΟΝΟΜΑΤΑ ΑΓΑΜΕΜΝΩΝ ΔΙΟΜΗΔΗΣ ΟΔΥΣΣΕΥΣ ΜΑΧΑΩΝ ΕΥΡΥΠΥΛΟΣ ΕΠΙ ΤΑΣ ΝΑΥΣ ΑΝΑΛΩΤΟΥΣ, lisez ΚΑΙ ΤΩΝ ΑΡΙΣΤΕΩΝ ΤΡΩΘΕΝΤΕΣ ΑΓΑΜΕΜΝΩΝ ΔΙΟΜΗΔΗΣ ΟΔΥΣΣΕΥΣ ΜΑΧΑΩΝ ΕΥΡΥΠΥΛΟΣ ΕΠΙ ΤΑΣ ΝΑΥΣ ΑΝΑΚΩΡΟΥΣΙΝ. Ce trait est tiré du XIe livre de l'Iliade d'Homère, et présente le détail d'un combat où furent effectivement blessés Agamemnon, Diomède, Ulysse, Eurypyle et Machaon. Ligne 49, il faut remplir ainsi la lacune : ΠΥΝΘΑΝΕΤΑΙ ΝΕΣΤΟΡΟΣ ΤΑ ΠΕΡΙ ΤΗΝ ΜΑΧΗΝ. Ligne 51, la lacune peut être ainsi remplie : ΕΙΣ ΤΟ ΤΙΧΟΣ ΕΙΣΠΙΠΤΙ, pour ΕΙΣΠΙΠΤΕΙ. Ligne 68, au lieu de ΕΝ ΔΕ ΕΠΙΤΡΟΠΗ ΤΑΥΤΗ, il faut lire ΕΝ ΔΕ ΤΗΙ ΤΡΟΠΗΙ ΤΑΥΤΗΙ. Ligne 88, au lieu de ΑΧΙΛΔΕΥΣ ΔΕ.... ΤΟΝ ΣΚΑΜΑΝΔΡΟΝ ΚΑΤΑΔΙΩΞΑΣ.... ΟΠΑΙΟΝ ΑΠΟΚΤΕΙΝΕΙ, il faut lire ΑΧΙΛΛΕΥΣ ΔΕΣ ΤΟΝ ΣΚΑΜΑΝΔΡΟΝ ΚΑΤΑΔΙΟΞΑΣ ΑΣΤΕΡΟΠΑΙΟΝ ΑΠΟΚΤΙΝΕΙ. Je supprime d'autres corrections qui ne me paroissent pas aussi assurées que les précédentes.

» III.

» III. On conserve au palais Farnèse un monument semblable, pour la forme et le goût du travail, à la Table Isiaque. Dans la partie supérieure, Hercule paroît entre deux femmes et quelques satyres. Au-dessous on a représenté son expiation par Admète, fille d'Eurysthée et prêtresse d'Argos. Ses travaux sont détaillés dans plusieurs inscriptions gravées sur deux colonnes et dans le champ de la Table. Ces inscriptions, souvent publiées et toujours avec des leçons différentes, ont été enrichies de notes par le R. P. Corsini, des écoles-pies, qu'un mérite distingué et des connoissances profondes ont placé à la tête de son ordre et parmi les plus savans hommes d'Italie. Des diverses copies qu'on en avoit données, il en a formé une plus exacte que les autres, et presque par-tout conforme à l'original qu'il n'étoit pas à portée de consulter. Je me bornerai donc à quelques remarques qui ne diminueront rien du mérite de son travail.

» Dans la partie supérieure, Hercule paroît, tenant de la main gauche un vase dans lequel un Satyre plonge sa tête ; on voit au-dessus du vase ces mots : ΗΡΑΚΛΗΣ ΑΝΑΠΑΟΜΕΝΟΣ, qui ne font aucune difficulté, et un autre mot dont les premières lettres sont à peine visibles, mais

qui se terminoit en ΛΑΟΣ. Auprès du dieu est une femme désignée par ce nom : ΕΥΡΩΠΗ, et un autre Satyre dont le nom a disparu par un accident arrivé à la Table ; mais il en reste ces deux lettres : Ο Σ, qui en faisoient la terminaison. De l'autre côté d'Hercule, on voit aussi une femme et deux Satyres : la Table brisée en cet endroit, ne présente plus que les commencemens de deux noms ; ce sont les syllabes ΒΑΙ et ΤΟΠ, qui, se trouvant transportées dans une des copies qu'avoit vues le P. Corsini, l'ont engagé dans des conjectures détruites par l'inspection du monument. D'après cette exposition, il est clair qu'on a voulu représenter, dans cette partie supérieure, Hercule se delassant de ses fatigues avec des femmes et des satyres, et il est aisé de pénétrer le sens des mots tracés auprès de chaque figure. Celui d'ΕΥΡΩΠΗ ne désignera pas l'Europe, comme l'a cru le P. Corsini, mais une des suivantes ou des compagnes d'Hercule. Le mot tracé après ceux d'ΗΡΑΚΛΗΣ ΑΝΑΠΑΟΜΕΝΟΣ, ne sera ni le nom d'un artiste, ni une épithète d'Hercule, comme on l'a soupçonné ; c'est le nom du Satyre qui boit dans le vase : on peut lire ΗΖΑΛΟΣ, ou ΙΤΤΑΛΟΣ, ou ΙΠΑΛΟΣ, etc. Dans la partie inférieure de ce bas-relief, est représenté un sacrifice d'expia-

tion ; il est offert par Hercule, par une figure ailée qu'on peut prendre pour la Victoire, et par une prêtresse du temple de Junon à Argos. Au-dessous de la prêtresse est cette inscription :

ΗΡΑΣ ΑΡΓΕΙΑΣ ΙΕΡΕΙΑ
ΑΔΜΑΤΑ ΕΥΡΥΣΘΕΩΣ
ΚΑΙ ΑΔΜΑΤΑΣ ΤΑΣ ΑΜΦΙ
ΔΑΜΑΝΤΟΣ ΕΤ.... Η

C'est-à-dire *Admète, fille d'Eurysthée et d'Admète, fille d'Amphidamas, prêtresse de Junon d'Argos*. Le dernier mot, fort endommagé sur le monument, a donné lieu à ces deux leçons : ΕΤΙ ΕΝΤΟ, ΕΤΙΝΤΟ, et le P. Corsini l'a restitué par ce mot : ΕΡΞΑΤΟ. Je croirois plutôt que les dernières lettres de l'inscription désignoient une époque ; les deux premières sont, à n'en pas douter, un Ε et un Τ, qui sont le commencement du mot ΕΤΟΥΣ, et la dernière est un Η, qui signifie huit. On sait que les Argiens comptoient leurs années du sacerdoce de leurs prêtresses, et j'ai montré ailleurs que, sur les monumens, on joignoit quelquefois au nom des prêtresses les années de leur ministère : ainsi la date qui termine l'inscription, signifieroit qu'Admète étoit prêtresse d'Argos depuis huit ans, lorsqu'elle offrit pour Hercule le sacrifice représenté dans le monument. Je

dois observer encore qu'avant la dernière lettre Η, j'ai cru apercevoir un Ν, qui servoit peut-être de terminaison au mot qui commence par ΕΤ; ainsi je lirois ΕΤΕΩΝ Η, *annorum* 8, et cette date seroit celle du sacerdoce d'Admète, ou celle de son âge dans le temps qu'Hercule offrit ce sacrifice. On sait en effet que, dans plusieurs temples de la Grèce, le ministère étoit confié à des filles très-jeunes encore.

» Dans un endroit de l'inscription, où sont décrits les travaux d'Hercule, le P. Corsini a lu :

. . . . ΚΑΙ.
ΦΥΛΑΝΤΑ ΤΟΝ ΔΡΥΟΠΩΝ ΚΑΙ
ΑΜΥΝΤΟΡΑ ΒΑΣΙΛΕΑ ΑΠΟ
ΣΦΑΞΑΣ ΤΟΝ ΩΡΜΕΝΙΩΝ ΕΚ
ΤΑΣ ΘΥΓΑΤΕΡΟΣ
ΑΥΤΟΥ ΑΣΤΥ
ΔΑΜΕΙΑΣ ΥΙΟΝ ΕΘΕΤΟ ΚΤΗΣΙΠ.
ΠΟΝ.

Et Phylanta Dryopum, et Amyntora regem interficiens Hormeniorum ex filiá ipsius Astydamiá filium genuit Ctesippum. Le P. Corsini établit cette restitution sur divers passages d'auteurs anciens, par lesquels il paroît qu'Hercule eut Ctésippe d'Astydamée, fille, non de Phylas, roi des Dryopes, mais

d'Amyntor, qui régnoit sur les Horméniens. Voici la véritable leçon du monument :

ΔΡΥΟΠΑΣ ΤΕ ΑΠΟΣ
ΤΑΝΤΑΣ ΕΛΑΒΕ ΚΑΙ
ΦΥΛΑΝΤΑ ΤΟΝ.
ΒΑΣΙΛΕΑ ΑΠΟ
ΣΦΑΞΑΣ ΕΚ
ΤΑΣ ΘΥΓΑΤΡ..
ΑΥΤΟΥ.. ΕΩ
ΜΗΔΑΣ ΥΙΟΝ ΕΘΕΤΟ ΚΤΗ
ΣΙΠΠΟΝ.

» Les deux lettres qui se trouvent détruites dans l'antépénultième ligne, pourroient être un Κ et un Λ; ainsi la fille du roi des Dryopes auroit été Cléomède. Les auteurs varient extrêmement sur les noms des femmes et des enfans d'Hercule. Il paroît néanmoins, par Apollodore, que le nom de Ctésippe fut commun à plusieurs d'entr'eux.

» IV. Sur les bords d'un grand et superbe vase de bronze trouvé à Nettuno, et conservé au Capitole, on voit une inscription grecque figurée en petits points d'argent, dont la plupart ont disparu, et dont les traces se confondent avec d'autres accidens. L'inscription commence par ces mots : ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΗΣ ΕΥΠΑΤΩΡ, et finit par ceux-ci : ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ ΕΥΠΑ-

ΤΟΡΙΣΤΑΙΣ. Il faut lire les mots qui remplissent l'intervalle, et c'est une première difficulté; la seconde consiste à expliquer ces deux lettres Ν Δ, qu'on voit au-dessus de l'inscription; la troisième enfin, à expliquer deux autres mots tracés en plus petits caractères, et indépendans du reste de l'inscription.

» Le P. Corsini, dans une Dissertation particulière, a tâché de résoudre ces difficultés. Sur la première, il propose des conjectures qu'il auroit proscrites lui-même, si, au lieu de consulter la copie infidelle que Pococke a donnée de l'inscription, il avoit eu le monument sous les yeux: je l'ai lu de cette manière: ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΗΣ ΕΥΠΑΤΩΡ ΤΟΙΣ ἈΠΟ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΙΣΤΑΙΣ; c'est-à-dire *le roi Mithridate-Eupator aux Eupatoristes du Gymnase.* C'étoit du surnom de Mithridate que ces Eupatoristes étoient ainsi nommés, et ce fut de sa magnificence qu'ils reçurent ce vase, destiné sans doute aux besoins du Gymnase.

» A l'égard des deux lettres Ν Δ, le P. Corsini les prend pour une époque, désignant la cinquante-quatrième année du règne de Mithridate: mais je penserois plutôt qu'elles expriment la capacité du vase, et je me fonde sur ce qu'elles sont précédées, sur le monument,

par un de ces sigles dont les anciens se servoient pour exprimer les mesures. Celui-ci est fort altéré : j'ai cru y distinguer un Ρ et un Ω ; mais ce n'est qu'une conjecture. L'usage d'exprimer sur les vases leur capacité ou la quantité des mesures qu'ils contenoient, étoit fort commun parmi les anciens: outre les exemples connus depuis long-temps, les monumens découverts dans la ville d'Herculanum en fournissent plusieurs autres ; et c'est d'après cette analogie que je conclus, sans hésiter, que le vase de Mithridate contient cinquante-quatre de ces mesures, dont le sigle, presqu'imperceptible aujourd'hui, déterminoit autrefois la nature. Pour l'évaluer à peu près, je fis faire un vase de fer-blanc de six pouces, tant en longueur qu'en largeur et profondeur ; je m'en servis pour remplir le vase de bronze, et je m'assurai qu'il contenoit environ seize demi-pieds cubiques d'eau de fontaine.

» Les deux mots qui forment la troisième difficulté, peuvent présenter différentes leçons. Le P. Corsini les prend pour un éloge du vin contenu dans le vase, et les rend par ces deux mots: ΣΥΦΑΡ ΔΙΑΣΩΖΕ, *senectutem conserva ;* ou pour ceux-ci : ΣΥΦΑΡ ΔΙΑΣΩΖΕΙ, *senectutem conservat.* Mais il me semble que c'est mieux entrer dans

l'esprit des monumens anciens, que de rapporter ces deux mots à l'un des ouvriers à qui nous devons ce vase; et comme la première lettre du premier me paroît être un *epsilon*, je lis d'abord ΕΥΦΑΗΣ, ou ΕΥΦΑΝΤΟΣ, ou ΕΥΦΑΜΟΣ, etc. Je lis ensuite ΔΙΑΞΩΣΞ, que, par une ignorance dont les monumens fournissent plusieurs exemples, l'ouvrier a tracé, au lieu de ΔΙΗΞΕΣΕ, *expolivit* : il a voulu exprimer les soins qu'il s'étoit donnés pour embellir et réparer ce vase. Je croirois même que ces derniers mots ont été appliqués sur ses bords long-temps après les autres, car ils paroissent être d'un autre siècle et d'une autre main.

» V. Un savant de Rome m'a communiqué une remarque importante sur certaines médailles grecques et latines de l'empereur Volusien, où l'on voit cette légende : ΑΥΤΟΚ Κ. ΓΑ. ΦΙΝ. ΓΑΛ. ΟΥΕΝΔ. ΟΥΟΛΟΥϹΙΑΝΟϹ, ou bien celle-ci : IMP. C. VA. F. GAL. VEND. VOLVSIANO AVG. On s'est partagé sur l'interprétation des mots abrégés. Vaillant pensoit que Volusien avoit pris les noms de plusieurs peuples sarmates qu'il avoit vaincus. Le P. Hardouin ne les regardoit que comme des noms romains. Suivant le premier, il falloit traduire la légende grecque de cette manière : IMPERATOR CÆSAR VANDALICVS

FINNICVS GALINDICVS VENDENICVS VOLVSIANVS. Suivant le second, il falloit la rendre ainsi : IMPERATOR CÆSAR CAIVS FINNIVS GALLVS VINDEX VOLVSIANVS. La question est décidée par plusieurs inscriptions, dans lesquelles les noms abrégés sont écrits tout au long, et sur-tout par celle-ci, qui n'a pas encore été publiée, et que j'ai vue chez M. le marquis Rhondanini :

IMP. CÆS. C. VIBIO TREBONIANO GALLO PIO
FELICI. A... PONTIF. MAX. TRIB. POT. IIII.
COS. II. P. P. PROCOS.

IMP. CÆS. C. VIBIO AFINIO. GALLO VELDVMNIANO V. PIO FELICI AVG. PONTIF. MAX...
TRIB. POTEST. IIII. COS. II. P. P. P....
TRIBUS PALATINA CORP. IVNIORVM IVVENAL. HO... CLIENT. DEVOTI NVMINI MAIESTATIQVE EOR....

HOMINES NVM. D CCCC LXVIII.

» Je n'ai rien de satisfaisant à proposer sur le nom de *Veldumnianus*, donné à Volusien et à un des consuls de l'an 272, pour savoir d'où lui venoit celui d'*Afinius;* il faut rapprocher du

monument que je viens de citer, l'inscription suivante rapportée par Muratori :

AFINIÆ. M. F.
GEMINÆ. BE.
BIANÆ C. F.
VXORI
VIBI GALLI C. V.
VIBIVS THVLLVS
PATRONI
VXORI.

» On peut présumer avec Muratori, que cette Afinia Gémina étoit la femme de Caius Vibius Trébonianus Gallus, qui fut depuis empereur, et qu'ainsi Caius Vibius Gallus Volusianus avoit joint à ses autres noms, celui de sa mère Afinia : cet usage étoit alors assez commun. Un des fils de Trajan, Dèce, fut nommé, ainsi que son père, Quintus Messius Décius, et prit de sa mère Herennia Etruscilla, les noms de Hérennius Etruscus. Salonin prit, de son père Gallien, les noms de Publius Licinius, et de sa mère Cornélia Salonina, ceux de Cornélius Saloninus; et pour le dire en passant, si les médailles grecques et latines d'Hostilia Sévéra, rapportées par Goltzius, ne sont pas d'Otacilia Sévéra, nous conclurons de

l'analogie générale que nous venons d'indiquer, que cette Hostilia étoit la mère de l'empereur Hostilien [1].

» VI. Il me reste à dire un mot du pied antique, sur lequel on a proposé tant d'opinions différentes. On sait qu'il est représenté sur quatre monumens conservés au Capitole. Ayant résolu de l'examiner de nouveau, j'eus recours à l'amitié du P. Jacquier, de l'ordre des minimes, et je le priai de m'aider de ses lumières : ainsi ce que j'en dirai me sera commun avec cet illustre et savant géomètre. Nous nous sommes rendus plusieurs fois au Capitole ; nous avons opéré avec les instrumens dont le P. Révillas s'étoit servi, et sur-tout avec un compas de proportion divisé en 300 parties égales.

» Nous commencerons par le pied Capponien ; il est divisé en quatre parties principales : nous négligerons celles des extrémités, à cause du biseau. Chacune des deux parties intermédiaires, après un examen scrupuleusement réitéré, nous a donné 107 ½ du compas de proportion, et par conséquent le pied total est de 430 parties.

[1] Les médailles d'Hostilia Sévéra sont indiquées dans le trésor de Goltzius, p. 110, et dessinées de sa propre main dans un monument précieux que possède M. le président de Cotte, pag. 9, 310 et 312.

» Le P. Révillas fit exécuter en bronze ce pied Capponien; nous l'avions entre les mains. Rapporté au compas, il nous a donné 428 parties; en sorte que le pied Capponien, suivant nos observations, est au pied de Révillas, comme 430 est à 428.

» Le P. Révillas s'étoit servi d'un pied d'Angleterre, très-exactement divisé en 12 parties, et chaque partie est de plus divisée en 10 autres. Nous avons employé le même pied, sur lequel, ayant rapporté nos mesures, nous avons trouvé que le pied Capponien contenoit 116 parties du pied de Londres; en sorte que le pied Capponien est au pied de Londres, comme 116 est à 120, ou comme 58 à 60.

» Pour déterminer le rapport du pied Capponien au pied de Paris, le P. Révillas s'est servi du rapport entre notre pied-de-roi et le pied anglais, qui est de 864 à 811. Nous avons suivi son raisonnement, pour voir en quoi nous différons de lui. Il considère le pied de Paris divisé en 12 pouces, chaque pouce en 12 lignes; et pour une plus grande exactitude, il imagine chaque ligne divisée en 10 parties. Maintenant, puisque le rapport du pied de Paris au pied d'Angleterre, est, selon les observations de l'académie des sciences, comme 864 à 811, on

voit aisément que ce rapport, dans la division de Révillas, est de 1440 à 1351 $\frac{2}{3}$. Il sera fort aisé de rapporter le pied Capponien au pied de Paris, puisque nous avons le rapport du pied Capponien au pied d'Angleterre, et le rapport du pied d'Angleterre au pied de Paris. Il suffit pour cela de faire cette proportion : 120 : 116 :: 1351 $\frac{2}{3}$: 1306 $\frac{11}{18}$; c'est pourquoi le pied Capponien est au pied de Paris, comme 1306 $\frac{11}{18}$ à 1440. Cependant le P. Révillas a trouvé le rapport de 1309 $\frac{41}{96}$ à 1440 ; mais nous pensons qu'il y a quelqu'erreur de calcul dans ces réductions qu'il ne détaille point assez, puisque le pied Capponien étant plus court suivant ses observations que selon les nôtres, il auroit dû trouver un rapport plus grand que celui que nous avons trouvé, et cependant le sien est plus petit.

» Le pied Ébutien étoit originairement divisé en quatre parties principales, et chaque partie l'étoit peut-être en quatre autres. Nous avons négligé les deux dernières, parce que les extrémités ne sont pas assez régulières. La ligne qui séparoit la troisième de la quatrième, a disparu ; ainsi il ne reste que la seconde division qui est bien terminée de part et d'autre, et qui nous a donné exactement 107 parties $\frac{1}{2}$

du compas de proportion. Le pied total est donc de 430 parties, et semblable au pied Capponien.

» Le pied Statilien est le mieux conservé de tous. Il est divisé en quatre parties principales, et chaque partie en quatre autres, par des lignes formées chacune de trois points; mais ces points sont d'une grosseur énorme, et les sous-divisions des extrémités sont très-irrégulières. Nous nous sommes attachés, suivant notre méthode, aux deux divisions principales du milieu, et, en prenant toutes les précautions possibles, nous avons trouvé que chacune contenoit 106 parties du compas de proportion, et le pied total 424. La différence de ces pieds aux deux précédens, nous obligea d'examiner, avec une nouvelle attention, le pied Cossutien qui, par des mesures précédentes, nous paroissoit déjà égal au Statilien. Nous en approchâmes un flambeau, et nous aperçûmes quelques sous-divisions fines, et, entr'autres, une qui est très-régulièrement marquée, et qui contient $\frac{3}{16}$ de parties du pied entier; car $\frac{3}{16}$ répondroient à 79 parties $\frac{1}{2}$ du compas de proportion, et le pied entier donneroit 424 parties, tout comme le Statilien. Ayant donc fait les mêmes opérations sur le pied Cossutien que sur le Capponien, nous

avons trouvé que le pied Cossutien étoit au pied de Paris, comme 1,288 $\frac{734}{1935}$ à 1,440. Le P. Révillas paroît avoir fait la même faute à l'égard de ce pied qu'à l'égard du premier, l'ayant tenu plus grand qu'il ne devoit être selon ses observations même.

» Dans le temps que nous étions occupés de ce travail, M. Bottari, l'un des préfets de la bibliothèque du Vatican, nous communiqua un pied de bronze antique, dont la conservation ne laisse rien à désirer. Il est divisé en douze pouces sur une de ses faces, et en seize doigts sur l'autre. Nous en prîmes la mesure, tant en gros qu'en détail, et nous le trouvâmes parfaitement conforme au pied Capponien. On voit donc que, de cinq monumens, trois donnent la même mesure du pied; les deux autres ne doivent peut-être pas nous arrêter. Le Statilien offre des sous-divisions irrégulières, et celles du Cossutien sont presque toutes effacées. Le pied de Lucas Pétus, gravé sur une table de marbre dans la cour du palais des Conservateurs, vient à l'appui des premiers; il donne 10 pouces 10 lignes $\frac{1}{2}$: le Capponien donne 10 pouces 10 lignes $\frac{6}{10}$; la différence est donc d'un dixième de ligne environ.

N°. X.

Il n'est point de voyageur français qui, séjournant à Rome, n'ait connu le savant Jacquier, minime : son cabinet étoit le rendez-vous des gens de lettres, des savans de toutes les nations, et particulièrement de la nôtre; ses conseils, ses liaisons, ses bontés étoient pour nous du plus grand secours dans une ville, où nous étions moins chéris que redoutés.

Le P. Jacquier prodiguoit ses services aux poëtes, aux simples littérateurs; mais il avoit pour les savans une prédilection plus conforme au genre de ses études et de ses connoissances. On sent combien il devoit aimer l'abbé Barthelemy. M. de Cotte a trouvé, dans les papiers que ce dernier a laissés, les mesures dont il parle dans sa XXXVIIe Lettre, et sa famille m'a permis d'en enrichir cet Appendice.

La Lettre et tous les calculs suivans sont écrits de la main du P. Jacquier.

A M. l'Abbé BARTHELEMY, *au Palais de son Excellence Monseigneur l'Ambassadeur de France à Rome.*

« MONSIEUR ET CHER COMPAGNON DE VOYAGE,

» Pour mieux exécuter vos ordres, j'ai profité du beau temps, ce matin, pour m'assurer de la vérité de mes mesures. Je me suis transporté au Colisée avec un architecte; j'ai trouvé le grand diamètre égal à 560 palmes, et le petit à 396. J'ai répété mes calculs en suivant une autre méthode; j'ai cru que, l'ovale n'étant pas bien alongée, je pouvois la considérer comme un cercle dont le diamètre seroit égal à la moitié de la somme des deux diamètres de l'ovale. Cette seconde méthode m'a donné, à très-peu près, 1,474 palmes de circonférence, comme je vous l'ai donnée hier, et telle que je l'avois trouvée par les approximations ordinaires. C'est pourquoi je ne doute point qu'il n'y ait quelqu'erreur dans le livre que je lus chez vous. La surface du Colisée, ou plutôt l'aire, est égale à 175,406 palmes.

» JACQUIER ».

Cette Lettre est accompagnée du détail des mesures.

		palmes.
« Nous avons trouvé la circonférence du Colisée,	égale à	1,474

Ier Ordre Corinthien.

Solidité du mur *A*, qui contient la frise et la corniche,	520,823
Surface,	78,122
Solidité du mur *B*, qui règne le long de l'ordre,	372,285
Surface,	62,032
Solidité des pilastres *C*,	8,490
Surface,	7,641
Solidité des socles *D*,	2,604
Surface,	1,645
Vide des fenêtres *E*,	3,108
Surface,	5,180
Solidité des socles *F*,	104,408
Surface,	16,372
Solidité des piédestaux *G*,	6,543
Surface,	4,760
Vide des fenêtres *H*,	53,781
Surface,	1,400

IIe Ordre Corinthien.

Solidité des murs *I*,	160,205

		palmes.
Surface,	égale à	13,634
Solidité du mur *L*,		639,961
Surface,		63,400
Solidité des colonnes *M*,		8,800
Surface,		30,000
Solidité des piédestaux,		7,837
Surface,		29,460
Vide des arcs *P*,		504,000
Surface,		95,200
Vide des murs *O*,		220,611
Surface,		32,923

Ordre Ionique.

Solidité du mur *Q*, qui contient l'architrave, la frise et la corniche.	120,920
Surface,	8,475
Solidité du mur *R*,	749,667
Surface,	64,387
Solidité des colonnes *S*,	8,400
Surface,	32,219
Solidité des piédestaux *T*,	11,083
Surface,	3,500
Vide des murs *U*,	360,680
Vide des arcs *X*,	238,080
Surface des vides précédens,	64,023

	palmes.
Solidité des pilastres qui sont dans les galeries,	égale à 2,156
Surface,	25,900

Ordre Dorique.

Solidité du mur *Z*, qui contient l'architrave, la frise et la corniche,	181,670
Surface,	12,529
Solidité du mur *W*,	698,748
Surface,	73,700
Solidité des colonnes doriques,	23,562
Surface,	23,265
Vide du mur, ensemble avec le vide des arcs,	493,502
Surface,	34,536
Solidité des pilastres qui sont dans la galerie,	23,562
Surface,	19,354
Solidité des marches inférieures,	140,504
Surface,	7,380
Solidité totale,	1,928,076
Surface totale, soustraction faite des vides,	326,138
Surface totale, ensemble avec les vides,	560,400

» Il faut observer que, dans les précédens calculs, nous n'avons considéré qu'une des surfaces des murs, et qu'ainsi nous devons augmenter la surface totale de toute cette quantité qui manque : cela étant fait, nous aurons, pour cette surface entière, 992,725.

» Nous remarquerons qu'il y a des parties fort irrégulières, et dont on n'a pu avoir les dimensions que par approximation. Mais nous avons eu soin de nous tenir toujours au-dessous du vrai : ainsi les calculs pécheront plus par défaut que par excès.

Résultats.

» Le palme cubique coûte 11 *baiochi*. Ainsi le prix total de toute la somme des palmes cubiques est égal à 2,120,088 *scudi romani*.

» Il faut augmenter cette somme du prix qu'on appelle *main-d'œuvre*. Ce prix est différent selon les différentes circonstances et selon les difficultés du bâtiment. Le prix moyen est de $\frac{2}{3}$ de *paolo*; ainsi le prix des pierres, ensemble avec la main-d'œuvre, est égal à 2,184,357 *scudi romani*. Le travail des pierres ne s'estime point à raison de la solidité, mais de la surface. Ce prix est différent selon la nature de l'ouvrage. Nous emploierons un prix moyen, 10 *baiochi*, et nous trouverons, pour prix de

l'ouvrage, 992,721 *scudi romani*, lequel, étant ajouté à la somme précédente, nous donnera, pour prix total, 3,177,078 *scudi romani*.

» Nous n'avons considéré dans ces calculs que deux faces du Colisée, et par conséquent comme étant composées d'une seule pierre, dont la solidité seroit égale à celle que nous avons déterminée. Pour avoir la juste valeur de l'ouvrage, il faudroit savoir le nombre des pierres. Nous pourrons supposer, ce qui est certainement bien au-dessous du vrai, que le Colisée est composé de pierres cubiques qui ont six palmes de longueur, largeur et épaisseur, et dont la solidité soit par conséquent de 216 palmes cubiques. Nous trouvons, en partant de cette supposition, que le Colisée contient 8,926 de ces pierres, dont chaque face est égale à 36 palmes carrés. Ainsi, considérant les quatre faces que nous n'avions point calculées, nous les trouverons égales à 1,285,344 palmes carrés. Le plus bas prix de ces ouvrages est de 5 *baiochi* ½ pour un palme carré. C'est pourquoi le prix de ces faces que nous avions omis, est égal à 40,987 *scudi romani*, lequel, étant ajouté à la somme précédente, donnera, 3,218,065 *scudi romani*. Cette somme, réduite en livres, est égale à 16,894,851 ».

N°. XI.

TOUT porte à présumer que c'est de ces momens que date la résolution irrévocable du grand ouvrage d'*Anacharsis :* Barthelemy nous a donné le secret de sa première pensée à cet égard, dans ses Mémoires sur sa vie. Ce passage offre un des morceaux les plus intéressans concernant l'état de l'Italie, à l'une des époques les plus mémorables. Ce tableau ne sauroit être assez connu.

« Le hasard, dit-il, m'inspira l'idée du *Voyage d'Anacharsis.* J'étois en Italie en 1755, moins attentif à l'état actuel des villes que je parcourois, qu'à leur ancienne splendeur. Je remontois naturellement au siècle où elles se disputoient la gloire de fixer dans leur sein les sciences et les arts ; et je pensois que la relation d'un voyage entrepris dans ce pays vers le temps de Léon X, et prolongé pendant un certain nombre d'années, présenteroit un des plus intéressans et des plus utiles spectacles pour l'histoire de l'esprit humain. On peut s'en convaincrepar cette esquisse légère. Un français passe les Alpes : il voit à Pavie Jérôme Cardan,

qui a écrit sur presque tous les sujets, et dont les ouvrages contiennent dix volumes *in-folio*. A Parme, il voit le Corrége peignant à fresque le dôme de la cathédrale; à Mantoue, le comte Balthazar Castillon, auteur de l'excellent ouvrage intitulé : Le Courtisan, *Il Cortigiano;* à Vérone, Fracastor, médecin, philosophe, astronome, mathématicien, littérateur, cosmographe, célèbre sous tous les rapports, mais sur-tout comme poète; car la plupart des écrivains cherchoient alors à se distinguer dans tous les genres, et c'est ce qui doit arriver lorsque les lettres s'introduisent dans un pays. A Padoue, il assiste aux leçons de Philippe Dèce, professeur en droit, renommé par la supériorité de ses talens et de ses lumières: cette ville étoit dans la dépendance de Venise. Louis XII, s'étant emparé du Milanez, voulut en illustrer la capitale, en y établissant Dèce; il le fit demander à la république qui le refusa long-temps. Les négociations continuèrent, et l'on vit le moment où ces deux puissances alloient en venir aux mains pour la possession d'un jurisconsulte.

» Notre voyageur voit à Venise Daniel Barbaro, héritier d'un nom très-heureux pour les lettres, et dont il a soutenu l'éclat par des

commentaires sur la rhétorique d'Aristote, par une traduction de Vitruve, par un traité sur la Perspective; Paul Manuce, qui exerça l'imprimerie, et qui cultiva les lettres avec le même succès que son père, Alde Manuce. Il trouve chez Paul toutes les éditions des anciens auteurs grecs et latins, nouvellement sorties des plus fameuses presses d'Italie, entr'autres celle de Cicéron en quatre volumes *in-folio*, publiée à Milan en 1499, et le Psautier en quatre langues, hébreu, grec, chaldéen et arabe, imprimé à Gênes en 1516.

» Il voit à Ferrare, l'Arioste : à Bologne, six cents écoliers assidus aux leçons de jurisprudence que donnoit le professeur Ricini, et de ce nombre, Alciat qui, bientôt après, en rassembla huit cents, et qui effaça la gloire de Barthole et d'Accurse : à Florence, Machiavel, les historiens Guichardin et Paul Jove, une université florissante, et cette maison de Médicis, auparavant bornée aux opérations du commerce, alors souveraine et alliée à plusieurs maisons royales; qui montra de grandes vertus dans son premier état, de grands vices dans le second, et qui fut toujours célèbre, parce qu'elle s'intéressa toujours aux lettres et aux arts : à Sienne, Mathiole travaillant à son

Commentaire sur Dioscoride : à Rome, Michel-Ange élevant la coupole de Saint-Pierre, Raphaël peignant les galeries du Vatican, Sadolet et Bembe, depuis cardinaux, remplissant alors auprès de Léon X la place de secrétaires; le Trissin donnant la première représentation de sa Sophonisbe, première tragédie composée par un moderne; Béroald, bibliothécaire du Vatican, s'occupant à publier les Annales de Tacite qu'on venoit de découvrir en Westphalie, et que Léon X avoit acquises pour la somme de cinq cents ducats d'or; le même pape proposant des places aux savans de toutes les nations, qui viendroient résider dans ses états, et des récompenses distinguées à ceux qui lui apporteroient des manuscrits inconnus.

» A Naples, il trouve Talésio travaillant à reproduire le système de Parménide, et qui, suivant Bacon, fut le premier restaurateur de la philosophie : il trouve aussi ce Jordan Bruno, que la nature sembloit avoir choisi pour son interprète, mais à qui, en lui donnant un très-beau génie, elle refusa le talent de se gouverner.

» Jusqu'ici notre voyageur s'est borné à traverser rapidement l'Italie, d'une extrémité à l'autre, marchant toujours entre des prodiges,

je veux dire, entre de grands monumens et de grands hommes, toujours saisi d'une admiration qui croissoit à chaque instant. De semblables objets frapperont par-tout ses regards, lorsqu'il multipliera ses courses : de-là, quelle moisson de découvertes, et quelle source de réflexions sur l'origine des lumières qui ont éclairé l'Europe ! Je me contente d'indiquer ces recherches ; cependant mon sujet m'entraîne, et exige encore quelques développemens.

» Dans les Ve et VIe siècles de l'ère chrétienne, l'Italie fut subjuguée par les Hérules, les Goths, les Ostrogoths et d'autres peuples jusqu'alors inconnus ; dans le XVe, elle le fut, sous des auspices plus favorables, par le génie et par les talens. Ils y furent appelés, ou du moins accueillis par les maisons de Médicis, d'Est, d'Urbin, de Gonzague, par les plus petits souverains, par les diverses républiques : par-tout de grands hommes, les uns nés dans le pays même, les autres attirés des pays étrangers, moins par un vil intérêt que par des distinctions flatteuses ; d'autres appelés chez les nations voisines, pour y propager les lumières, pour y veiller sur l'éducation de la jeunesse, ou sur la santé des souverains.

» Par-tout s'organisoient des universités, des

colléges, des imprimeries pour toutes sortes de langues et de sciences, des bibliothèques sans cesse enrichies des ouvrages qu'on y publioit, et des manuscrits nouvellement apportés des pays où l'ignorance avoit conservé son empire. Les académies se multiplièrent tellement, qu'à Ferrare on en comptoit dix à douze, à Bologne environ quatorze, à Sienne seize. Elles avoient pour objet les sciences, les belles-lettres, les langues, l'histoire, les arts. Dans deux de ces académies, dont l'une étoit spécialement dévouée à Platon, et l'autre à son disciple Aristote, étoient discutées les opinions de l'ancienne philosophie, et pressenties celles de la philosophie moderne. A Bologne, ainsi qu'à Venise, une de ces sociétés veilloit sur l'imprimerie, sur la beauté du papier, la fonte des caractères, la correction des épreuves, et sur tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection des éditions nouvelles.

» L'Italie étoit alors le pays où les lettres avoient fait et faisoient tous les jours le plus de progrès. Ces progrès étoient l'effet de l'émulation entre les divers gouvernemens qui la partageoient, et de la nature du climat. Dans chaque état, les capitales, et même des villes moins considérables, étoient extrême-

ment avides d'instruction et de gloire : elles offroient presque toutes aux astronomes des observatoires, aux anatomistes des amphithéâtres, aux naturalistes des jardins de plantes, à tous les gens de lettres des collections de livres, de médailles et de monumens antiques ; à tous les genres de connoissances, des marques éclatantes de considération, de reconnoissance et de respect.

» Quant au climat, il n'est pas rare de trouver dans cette contrée des imaginations actives et fécondes, des esprits justes, profonds, propres à concevoir de grandes entreprises, capables de les méditer long-temps, et incapables de les abandonner quand ils les ont bien conçues. C'est à ces avantages et à ces qualités réunies, que l'Italie dut cette masse de lumières et de talens qui, en quelques années, l'éleva si fort au-dessus des autres contrées de l'Europe.

» J'ai placé l'Arioste sous le pontificat de Léon X ; j'aurois pu mettre, parmi les contemperains de ce poète, Pétrarque, quoiqu'il ait vécu environ cent cinquante ans avant lui, et le Tasse qui naquit onze ans après : le premier, parce que ce ne fut que sous Léon X que ses poésies italiennes, oubliées presque dès leur naissance, furent goûtées et obtinrent quantité

d'éditions et de commentaires ; le Tasse, parce qu'il s'étoit formé en grande partie sur l'Arioste. C'est ainsi qu'on donne le nom du Nil aux sources et aux embouchures de ce fleuve. Tous les genres de poésie furent alors cultivés et laissèrent des modèles. Outre l'Arioste, on peut citer, pour la poésie italienne, Bernard Tasse, père du célèbre Torquat, Hercule Bentivoglio, Annibal Caro, Berni ; pour la poésie latine, Sannazar, Politien, Vida, Béroald ; et parmi ceux qui, sans être décidément poëtes, faisoient des vers, on peut compter Léon X, Machiavel, Michel-Ange, Benvenuto Cellini qui excella dans la sculpture, l'orfèvrerie et la gravure.

» Les progrès de l'architecture dans ce siècle sont attestés, d'un côté, par les ouvrages de Serlio, de Vignole et de Pallade, ainsi que par cette foule de commentaires qui parurent sur le traité de Vitruve ; d'un autre côté, par les édifices publics et particuliers construits alors, et qui subsistent encore.

» A l'égard de la peinture, j'ai fait mention de Michel-Ange, de Raphaël, du Corrége ; il faut leur joindre Jules-Romain, le Titien, André del Sarte qui vivoient dans le même temps, et cette quantité de génies formés par leurs leçons ou par leurs ouvrages.

» Tous les jours il paroissoit de nouveaux écrits sur les systèmes de Platon, d'Aristote et des anciens philosophes. Des critiques obstinés, tels que Giraldus, Panvinius, Sigonius, travailloient sur les antiquités romaines, et presque toutes les villes rassembloient leurs annales. Tandis que, pour connoître, dans toute son étendue, l'histoire de l'homme, quelques écrivains remontoient aux nations les plus anciennes, des voyageurs intrépides s'exposoient aux plus grands dangers, pour découvrir les nations éloignées et inconnues, dont on ne faisoit que soupçonner l'existence. Les noms de Christophe Colomb génois, d'Améric-Vespuce de Florence, de Sébastien Cabot de Venise, décorent cette dernière liste, bientôt grossie par les noms de plusieurs autres Italiens, dont les relations furent insérées, peu de temps après, dans la collection de Ramusio, leur compatriote.

» La prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, et les libéralités de Léon X, firent refluer en Italie quantité de Grecs qui apportèrent avec eux tous les livres élémentaires relatifs aux mathématiques. On s'empressa d'étudier leur langue; leurs livres furent imprimés, traduits, expliqués, et le goût de la géométrie

devint général. Plusieurs lui consacroient tous leurs momens ; tels furent Commandon, Tartaglia : d'autres l'associoient à leurs premiers travaux ; tel fut Maurolico de Messine, qui publia différens ouvrages sur l'arithmétique, les mécaniques, l'astronomie, l'optique, la musique, l'histoire de Sicile, la grammaire, la vie de quelques saints, le martyrologe romain, sans négliger la poésie italienne : tel fut aussi Augustin Niso, professeur de philosophie à Rome sous Léon X, qui écrivit sur l'astronomie, la médecine, la politique, la morale, la rhétorique, et sur plusieurs autres sujets.

» L'anatomie fut enrichie par les observations de Fallope de Modène, d'Aquapendente son disciple, de Bolognini de Padoue, de Vigo de Gênes, etc.

» Aldrovandi de Bologne, après avoir, pendant quarante-huit ans, professé la botanique et la philosophie dans l'université de cette ville, laissa un Cours d'histoire naturelle en dix-sept volumes *in-folio*. Parmi cette immense quantité d'ouvrages qui parurent alors, je n'ai pas fait mention de ceux qui avoient spécialement pour objet la théologie ou la jurisprudence, parce qu'ils sont connus de ceux qui cultivent ces sciences, et qu'ils intéressent peu ceux à qui elles

elles sont étrangères. A l'égard des autres classes, je n'ai cité que quelques exemples pris, pour ainsi dire, au hasard. Ils suffiront pour montrer les différens genres de littérature dont on aimoit à s'occuper, et les différens moyens qu'on employoit pour étendre et multiplier nos connoissances.

» Les progrès des arts favorisoient le goût des spectacles et de la magnificence. L'étude de l'histoire et des monumens des Grecs et des Romains inspiroient des idées de décence, d'ensemble et de perfection qu'on n'avoit point eues jusqu'alors. Julien de Médicis, frère de Léon X, ayant été proclamé citoyen romain, cette proclamation fut accompagnée de jeux publics; et sur un vaste théâtre construit exprès dans la place du Capitole, on représenta pendant deux jours une comédie de Plaute, dont la musique et l'appareil extraordinaire excitèrent l'admiration générale. Le pape, qui crut en cette occasion devoir convertir en un acte de bienfaisance ce qui n'étoit qu'un acte de justice, diminua quelques-uns des impôts; et le peuple, qui prit cet acte de justice pour un acte de bienfaisance, lui éleva une statue.

» Un observateur qui verroit tout-à-coup la nature laisser échapper tant de secrets, la phi-

losophie tant de vérités, l'industrie tant de nouvelles pratiques, dans le temps même qu'on ajoutoit à l'ancien monde un monde nouveau, croiroit assister à la naissance d'un nouveau genre humain : mais la surprise que lui causeroient toutes ces merveilles, diminueroit aussitôt qu'il verroit le mérite et les talens luttant avec avantage contre les titres les plus respectés, les savans et les gens de lettres admis à la pourpre romaine, aux conseils des rois, aux places les plus importantes du gouvernement, à tous les honneurs, à toutes les dignités.

» Pour jeter un nouvel intérêt sur le Voyage que je me proposois de décrire, il suffiroit d'ajouter à cette émulation de gloire qui éclatoit de toutes parts, toutes les idées nouvelles que faisoit éclore cette étonnante révolution, et tous ces mouvemens qui agitoient alors les nations de l'Europe, et tous ces rapports avec l'ancienne Rome, qui reviennent sans cesse à l'esprit, et tout ce que le présent annonçoit pour l'avenir; car enfin le siècle de Léon X fut l'aurore de ceux qui le suivirent, et plusieurs génies qui ont brillé dans les XVII[e] et XVIII[e] siècles chez les différentes nations, doivent une grande partie de leur gloire à ceux que l'Italie produisit dans les deux siècles précédens. Ce

sujet me présentoit des tableaux si riches, si variés et si instructifs, que j'eus d'abord l'ambition de le traiter : mais je m'aperçus ensuite qu'il exigeroit de ma part un nouveau genre d'études ; et me rappelant qu'un voyage en Grèce vers le temps de Philippe, père d'Alexandre, sans me détourner de mes travaux ordinaires, me fourniroit le moyen de renfermer dans un espace circonscrit ce que l'histoire grecque nous offre de plus intéressant, et une infinité de détails concernant les sciences, les arts, la religion, les mœurs, les usages, etc. dont l'histoire ne se charge point, je saisis cette idée, et, après l'avoir long-temps méditée, je commençai à l'exécuter en 1757, à mon retour d'Italie ».

Le morceau suivant m'a été remis trop tard pour être classé dans l'Appendice.

« C'est avec raison que Barthelemy tourne Baïardi en ridicule. Celui-ci avoit reçu l'ordre d'écrire quelque chose sur Herculanum, pour répondre à la curiosité du public, et à l'impatience de l'Europe scientifique ; il avoit déjà publié deux volumes *in*-4°. bien volumineux, et il n'avoit encore rien dit d'Herculanum. Il est bon de savoir que le premier motif de l'impatience du

roi de Naples venoit de celle que lui avoit témoignée la cour de France, peut-être à l'instigation de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres: celui qui lui porta le vœu de cette cour, fut M. Basquiat, secrétaire d'ambassade sous le marquis de l'Hôpital, alors ambassadeur à Naples.

» M. Basquiat me dit à moi même que, d'après la réponse que lui avoit faite le marquis Tanucci, le roi avoit ordonné à Baïardi de hâter son ouvrage; et comme il s'étoit écoulé plusieurs mois sans rien voir sortir de sa plume, il avoit lui-même pris le parti d'adresser à sa cour une relation concernant les découvertes d'Herculanum. Deux ans après cette relation, parurent les deux premiers volumes *in*-4°. du Prodrome de Baïardi; quelques années après, le troisième et le quatrième volumes. Il avoit employé tout le troisième à montrer son érudition sur les diverses mesures des chemins, sur le pied arabe, babylonien, palmyrénien, égyptien; il avoit appris quelle route avoit tenue Hercule pour aller vers Eurysthée à l'ancienne Nauplia, par ordre de Jupiter; il avoit calculé le temps qu'avoit mis le héros à faire ce voyage; enfin il rapporte jusqu'au mois et jusqu'au jour de son arrivée. Au commencement du quatrième tome:

« Sire, disoit-il, nous sommes près d'Herculanum, mais nous n'y sommes pas encore ». Ensuite il publia son cinquième volume, et partit pour Rome quelques mois après : outré de l'établissement de l'académie d'Herculanum, il menaça le public littéraire de faire paroître à ses dépens le sixième et le septième tomes; grâce à la Providence, il n'en fit rien ».

(*Traduit d'une lettre de M. Zarillo.*)

Au moment où l'impression de cet Ouvrage alloit être achevée, j'ai reçu du tribun Courtois une anecdote et quelques particularités concernant M. l'abbé Barthelemy, qu'il importe à ses amis et à l'histoire de connoître ; elles peuvent être ajoutées aux Mémoires que cet académicien a laissés sur sa vie, et qu'on trouve à la tête de la nouvelle édition du *Voyage d'Anacharsis en Grèce.*

M. l'abbé Barthelemy venoit d'être mis en état d'arrestation; madame de Choiseul envoie sur-le-champ M. Degond, son chargé d'affaires, chez le représentant Courtois, et le prie de faire toutes les démarches nécessaires pour obtenir la mise en liberté de l'auteur d'*Anacharsis.*

Le représentant se rend aussitôt au comité

de sûreté générale : en entrant dans la première salle, la première personne qu'il rencontre, c'est madame l'ex-marquise de l'Aub.... qui, en grande robe traînante, s'approche vers lui et lui dit: « Je viens, monsieur, au nom de madame la duchesse de Choiseul, solliciter la liberté de M. l'abbé Barthelemy ».

Une vingtaine de mouchards qui l'entendoient sourient; ils sourioient. Quel sourire! et à quelle époque!

Le représentant, pénétré du danger où son indiscrétion mettoit cette dame imprudente, lui répond assez brusquement qu'il ne connoissoit point de duchesse : il la prend par le bras et la fait asseoir.

Il entre au comité, demande la mise en liberté de M. l'abbé Barthelemy. Ce furent Chabot et Bazire qui, les premiers, se laissèrent fléchir. Celui qui opposa la plus vive résistance, fut l'auteur d'*Agis*, sous prétexte que le détenu avoit composé le *Voyage d'Anacharsis en Grèce*, que cet ouvrage respiroit l'*aristocratie*. Les débats à cet égard durèrent une bonne heure; enfin, à dix heures et demie du soir, le représentant Courtois parvint à obtenir l'élargissement du détenu. Il s'empresse de repasser auprès de madame de l'Aub....., et pro-

nonce hautement ces paroles de consolation : « Allez dire à madame de Choiseul que la liberté de M. l'abbé Barthelemy est obtenue ».

Le généreux académicien ne fut point insensible au procédé du représentant : il se hâta d'aller lui rendre une visite ; et ne l'ayant point trouvé, il lui écrivit la lettre suivante :

Vendredi, 7 septembre.

« Le C. Barthelemy, garde des médailles, pénétré des bontés du citoyen Courtois, est venu pour avoir l'honneur de l'en remercier et lui exprimer toute sa reconnoissance : il se borne à l'assurer que le souvenir d'un bienfait si important et si flatteur ne sortira jamais de son esprit, et encore moins de son cœur ».

En réponse à cette lettre, le représentant adressa le quatrain suivant à M. l'abbé Barthelemy :

De la liste de mort si ton nom fut rayé,
Si je sauvai tes jours, philosophe sublime !
Tu vis ; d'un tel *bienfait* ne suis-je pas payé ?
A mon pays trompé j'évite encore un crime.

Ces vers ont été gravés sur un petit monument élevé dans les Vosges à la gloire de l'abbé Barthelemy.

Après son élargissement, M. Barthelemy ne

cessoit de craindre pour son libérateur. Le jour de la fête de l'Être suprême, Courtois lui récitoit ces vers :

Le dieu du ciel et de la terre
Eut mon hommage en tous les temps ;
S'il est le dieu de Robesp.....
Je lui refuse mon encens.

« Ah! mon dieu, s'écria Barthelemy, que je serois malheureux d'apprendre que, pour de malheureuses hémistiches, on vous eût conduit à l'échafaud! j'aurois alors trop vécu ».

Peu de temps après sa mise en liberté, M. l'abbé Barthelemy eut à solliciter celle de la meilleure de ses amies ; et il avoit alors soixante-dix-huit ans ! et il étoit infirme!

Le même représentant s'empressa de le seconder. « Je ne puis vous exprimer tous mes sentimens, lui disoit le malheureux académicien dans une lettre du 29 messidor ; jugez de leur sincérité par l'intérêt que vous prenez vous-même à la vertu malheureuse ».

Ils n'étoient plus ces temps, où cette épouse du grand personnage qui tenoit dans ses mains les destinées de la France, pour ne pas dire de l'Europe entière, vivoit environnée d'une famille d'heureux qu'elle avoit faits.

FIN.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans cet Ouvrage.

Fin de la Table des Chapitres.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans cet Ouvrage.

A.

B.

noît

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

Y.

Z

Fin de la Table générale des Matières.

les

dans
s en
s les

tion

r sa
xviij
che-
um.
sent
290.

